

JEAN-LOUIS TRIPON

## SEMANTIQUE ET FONCTIONS MENTALES

SEMANTIQUE .....	2
INTRODUCTION.....	6
LES FONCTIONS MENTALES .....	7
LA CONSCIENCE .....	8
LA MEMOIRE .....	10
L'ANALYTIQUE .....	11
LA CONCENTRATION .....	14
LA FONCTION VOLONTAIRE.....	16
LA FOI.....	19
LA FONCTION PATHOLOGIQUE .....	23
LA FONCTION MOTRICE.....	25
L'ENERGIE .....	27
CONCLUSION .....	29
ANNEXES.....	31

## SEMANTIQUE

Proust qui considérait son œuvre littéraire comme un laboratoire sémantique, philosophique et psychologique décrit dans « Du Côté de Chez Swann » sur une dizaine de pages « l'église ». Son église, ce n'est évidemment pas mon église, je suis saisi de la distance qui sépare nos sens personnels. Grâce à cette longue description, je suis en mesure d'interpréter le sens personnel de Proust, mais ce sont encore mes oiseaux qui tournent autour de mon clocher, mes pierres, ma lumière, mes personnages, mes souvenirs. De plus, je sais que Proust ment, d'abord parce que c'est « l'église » imaginaire d'un personnage de roman derrière lequel il se retranche, mais même si cela n'était pas le cas, je sais qu'il ment comme je mentirais moi-même par la dissimulation de plein de choses, trop intimes ou trop polémiques.

Un signifiant ne possède pas de sens collectif, il ne possède que des sens personnels, et quand j'essaie d'interpréter le sens personnel d'un autre, cela reste mon sens personnel. Je ne pourrais jamais partager le sens de la « neige » d'un Inuit ou de la « mer » d'un marin, c'est le paradoxe sémantique, chacun de nous est isolé dans son monde sémantique, nous ne pouvons ni transmettre, ni recevoir du sens, nous n'échangeons que des mots que nous interprétons en fonction de notre propre richesse sémantique. Le pire dictateur ne peut imposer son propre sens au plus fidèle de ses courtisans, il peut seulement lui donner des ordres qui seront plus ou moins bien compris et exécutés, avec comme Napoléon à Waterloo des conséquences graves pour sa personne.

Cependant dans la plupart des cas cela ne pose pas de gros problèmes. Quand je vais chercher mon pain chez le boulanger, je trouve ce que je désire, mais j'aimerais bien savoir s'il aime son pain ou s'il fourre dedans je ne sais quoi, je le saurais si je savais le sens qu'il donne à « son pain ». Ce n'est pas très grave et puis j'aime bien mon boulanger, je lui fais confiance. Par contre pour « l'avion » du jeune pilote, dans lequel je dois embarquer je commence à m'inquiéter.

Les plus grands sages ne peuvent définir du sens collectif car ce sens collectif n'existe nulle part et ils ne peuvent se transmettre et comparer le sens personnel du sens collectif que chacun voudrait promouvoir du fait du paradoxe sémantique et l'idée que le signifié puisse flotter au-dessus du sens comme l'huile au-dessus du vinaigre serait tout simplement ridicule.

Mon sens est issu de l'ensemble de mes expériences, n'est révélé que par ma conscience, le produit de toutes mes fonctions mentales, qui s'écoule, s'accumule et se transforme dans ma mémoire constituant ainsi mon champ sémantique personnel. Au sein de celui-ci, je décèle deux caractéristiques importantes. D'abord tous les éléments de sens sont liés, par des liens qui peuvent être arbitraires, formels, logiques, des rapports de qualités et d'autres que je ne saurais définir tant ils me semblent complexes, mais ils sont liés. Ensuite, ce sens est constitué d'ensembles flous qui gravitent autour d'éléments plus clairs. Depuis l'aube des temps, il me semble que les fonctions mentales que nous avons héritées des animaux qui nous ont précédés ont la remarquable capacité de gérer des ensembles flous.

Dans ces flous, je distingue une continuité de saveurs où dominent trois nuances qui témoignent de mon ignorance :

Le flou paradoxal est le flou dont je me sers pour me tenir à distance des contradictions que je rencontre et parfois pour me protéger de mes propres angoisses. Exemple « l'axiomatique ». Ce flou a une saveur un peu inquiétante.

Le flou de complexité concerne des ensembles de sens qui sans être paradoxaux semblent trop complexes pour être analysés. Exemple « l'économie ». Ce flou n'a qu'une saveur un peu nauséuse.

Le flou d'abondance concerne des ensembles de sens qui sans être paradoxaux ou complexes, ni même véritablement inconnus possèdent trop d'éléments pour être saisis dans leurs détails et leur intégralité. Exemple « les oiseaux ». Ce flou a plutôt une saveur agréable.

En résumé, je peux décrire mon champ sémantique comme un ensemble d'ensembles flous, évolutifs, reliés entre eux, d'où émergent ici et là des architectures et où dominent des qualités.

Dans mon champ sémantique je remarque un ensemble à part, un ensemble de petites formes phoniques et graphiques qui n'ont d'autre sens par eux-mêmes et qui ne sont

reliés au champ que par des liens arbitraires, c'est l'ensemble des signifiants. Il n'y a aucune ressemblance structurelle entre eux et le reste du champ, d'un côté un continuum multidimensionnel flou, complexe et évolutif et de l'autre une pluie de grêlons. En fait je n'attribue pas de sens à ces signifiants, d'abord parce que je ne maîtrise pas suffisamment mon champ sémantique pour le faire et définir, circonscrire exactement le sens que je dois associer à chacun d'eux, et ceci encore moins alors que je n'étais qu'un enfant, ensuite comme mon champ sémantique s'enrichit et se recompose constamment de toutes mes nouvelles expériences, j'imagine que cette association deviendrait très vite caduque et que je serais accablé par la tâche de la reconstruire en permanence. Je remarque que mes fonctions mentales font exactement le contraire : elles associent chaque signifiant à quelques éléments clés de mon champ sémantique. Il est alors positionné et réagit comme un miroir, non comme un désignatif. Il réfléchit ce qui se trouve là et il le fait d'autant mieux qu'il est vide de sens, il réfléchit l'inintelligible comme l'intelligible, le flou comme le clair et il reste efficace quelles que soient les transformations de ce qui se trouve là. Ce n'est pas un désignatif mais un réflecteur, mais le lien qui le positionne et le lie au sens est un lien orienté, car le sens n'étant pas vide ne peut être un réflecteur. Le sens ne pouvant pas réfléchir un signifiant, il en résulte que d'un côté leur relation est forte et de l'autre, elle est faible. Si bien qu'à partir d'un mot que j'ai déjà rencontré donc positionné, je n'ai aucune difficulté à plonger dans mon sens, j'ai parfois des difficultés à trouver le mot, j'ai le mot « sur la langue » mais il ne vient pas bien que je ne l'ai pas réellement oublié.

Je comprends que si comme les animaux je peux penser hors du langage, et comme Monsieur Jourdain je pense beaucoup hors du langage, la plupart du temps sans même m'en apercevoir, les mots constituent pour moi une sorte d'aide-mémoire, ils m'aident à me concentrer et à voyager dans mon champ sémantique, comme Proust avec son église, ils me sont donc d'une aide précieuse et peuvent aussi contribuer à en enrichir le sens en initiant des réflexions.

En lisant Proust j'ai rencontré quelques mots que je ne connaissais pas, en particulier « vétiver ». J'ai donc pris le dictionnaire et j'ai trouvé : « plante indienne utilisée en pharmacie, parfum de la racine de cette plante ». Cela ne m'a pas beaucoup avancé mais cela a suffi pour le positionner tant bien que mal dans mon champ sémantique. J'ai ensuite regardé ce qu'il y avait, et j'ai trouvé : là, il y a rien, et puis : terme employé par Proust dans « La Recherche », et puis : magnifique exemple d'ensemble vide, et puis : en parfumerie je suis nul, j'y connais rien, et puis : la parfumerie est pour moi un trésor d'ensembles vides, trésor à préserver, et puis : mon champ sémantique contient donc un ensemble d'ensembles vides, et puis : paradoxe, mon ensemble d'ensembles vides n'est pas tout à fait vide puisqu'il contient quelque chose, une qualité, qui le distingue des autres ensembles de sens, en fait dès qu'il est identifié comme tel un ensemble vide cesse d'être tout à fait vide, parallèlement à ce sujet, « neige » et « mer » font partie d'ensembles d'ensembles que je crois pleins, mais qui sont en fait presque vides, ma fonction analytique est en train de construire une échelle de vacuité. Bien longtemps après, à la télé, j'ai entendu quelqu'un employer le mot « vétiver ». Immédiatement cela a fait tilt : deuxième impact, l'ensemble est toujours vide ou à peu près, déduction immédiate : il y a une forte probabilité pour que cette personne qui n'est pas un parfumeur ait lu Proust, puisque moi-même j'ai rencontré ce terme nul par ailleurs, mais c'est un lecteur discret, il n'a pas mentionné la madeleine, il y a peut-être une société secrète de lecteurs de Proust qui s'interdisent de citer la madeleine, comme les marins s'interdisent d'utiliser le mot lapin, cette société a un problème de statuts, comment interdire un mot sans l'employer. A ce sujet Proust me souffle très fort : ma grand-mère n'employait jamais la célèbre citation de Madame de Sévigné (qu'il est bon de faner) parce que justement elle est trop célèbre et elle trouvait cela vulgaire, les gens qui citent la madeleine qui se trouve tout au début de la Recherche ne l'ont pour la plupart jamais lu. Génial ce Proust ! Il suffit donc à cette société secrète d'écrire : « ne jamais employer le mot que la grand-mère de Proust n'aurait jamais cité à propos de son petit-fils ».

Tout cela me montre que mon sens personnel ne se construit pas d'une façon volontaire, toutes mes fonctions mentales l'alimentent et pas seulement ma fonction analytique, et ceci presque à mon insu, et qu'elles créent des liens bizarres comme entre « vétiver », « madeleines » et « faner ». Par contre la structure du langage, sa linéarité, sa syntaxe, ses règles linguistiques et grammaticales, ne sont pas adaptées à ma structure sémantique et donc à ma pensée, les deux ne s'emboîtent pas. Il y a donc obligatoirement des

frictions entre ma pensée et le langage et il peut en résulter un stress sémantique.

Chaque langue présente des avantages et aussi, des défauts. Le français possède une excellente sonorité, c'est une langue agréable à parler et à entendre, car tous les sons sont bien distincts contrairement à l'anglais et au chinois. En italien tout ce qui se prononce s'écrit et tout ce qui s'écrit se prononce, quel bonheur pour les petits écoliers italiens. L'allemand peut facilement créer de nouveaux mots en assemblant des radicaux, c'est une langue qui peut se multiplier facilement et c'est très utile pour exprimer des nuances. Le chinois se distingue par la grande simplicité logique de sa grammaire et de sa syntaxe, mais souffre de nombreux autres défauts. On pourrait donc imaginer construire une très belle langue en donnant au français l'orthographe italienne, la possibilité allemande de combiner les radicaux, la grammaire et la syntaxe chinoise, d'ailleurs cela a déjà été fait avec l'Espéranto. Cette langue continuerait cependant à rester linéaire et à heurter le sens, par exemple dans le fait que des verbes n'expriment pas nécessairement une action ou un mouvement, et qu'à l'inverse certaines actions ne peuvent être exprimées par des verbes mais par des substantifs. La conscience est une action créatrice mais je n'ai pas de verbe spécifique pour l'exprimer, je ne peux pas dire « je conscience ». « Réfléchir » serait un verbe parfait dans son sens premier, mais dans la pratique ce terme s'utilise pour exprimer spécifiquement l'action de la synergie de plusieurs fonctions mentales, quant à « prendre conscience de » c'est découvrir, trouver, faire un constat nouveau par l'analyse d'éléments plus anciens. Aussi par « conscience » je désigne la fonction conscience, mais aussi faute de verbe l'exercice de son action et la saveur particulière de son émergence créatrice, alors que mon sens les distingue clairement. Il existe plein de cas de ce genre, il suffit d'ouvrir au hasard le dictionnaire pour en trouver à toutes les pages, le même mot confond des sens multiples, c'est la polysémie, et seul le contexte permet d'en préciser le sens. Cette tâche paraît donc impossible et il ne faudrait pas non plus que parler devienne un exercice de mathématique, la langue doit rester souple et malléable, on ne doit pas s'y sentir à l'étroit, et tout ce flou y contribue il ne faut donc pas s'obstiner à lui demander plus qu'elle ne peut fournir, mais l'accepter telle qu'elle est pour rester en paix avec elle quoi qu'il arrive.

Quand dans la méditation je pense hors du langage, je vis pleinement mon propre sens, libéré du brouillage ou bruitage de la langue. Souvent cela marche tout seul quand ma méditation est alimentée par mes préoccupations du moment et c'est préférable car je reste en présence de ma propre réalité plutôt qu'en compagnie de quelque chose d'un peu artificiel. Quand cela ne marche pas, et pour échapper aux impressions fixes qui naissent par l'emploi de la concentration sur sa respiration, des images ou des symboles, je me donne au préalable des thèmes. Je rencontre alors des concepts souvent un peu éthérés ou un peu creux dont il me faut approfondir, c'est-à-dire enrichir le sens en les reliant à mon expérience par la concentration, en plongeant dans ma mémoire.

Quand je me parle à moi-même, c'est-à-dire quand je laisse des mots, des phrases, des éléments de langage surgir et se déployer dans ma pensée, je constate d'abord que ces signifiants altèrent mon sens, qu'ils forment une sorte de voile qui brouille quelque peu celui-ci, ensuite que ces deux, signifiants et sens coexistent ensemble et que je n'ai pas de problème d'interprétation parce que c'est mon sens même si je ne prends pas la peine de l'approfondir. Je ne me préoccupe pas de savoir si ces mots sont appropriés, ni si je respecte la syntaxe, ni de savoir quelle relation existe entre ces mots et mon sens, je vis d'un côté mon sens commune une suite de bulles et de l'autre les éléments de langage comme le roulement d'un petit train sans me préoccuper de savoir à quels éléments des bulles correspondent les wagons. Je suis conscient que l'expression « roulement d'un petit train » se rapporte à une expérience dans laquelle il n'y a ni roulement, ni petit train c'est un langage poétique qui possède un pouvoir de suggestion, mais c'est très flou et tout cela pourrait aussi bien être du volapük. Je me rends compte que d'une part, je crée des éléments du langage sans aucun souci de rigueur, et d'autre part je les affecte arbitrairement à mes bulles de sens. C'est un procédé que je juge totalement fantaisiste mais je suis pleinement satisfait car j'ai réussi à créer du langage alors que ce qui m'intéresse vraiment ce sont mes bulles de sens, et si un autre reçoit ce langage, qu'il se débrouille avec, ce n'est pas mon problème !

Mais quand à mon tour je reçois du langage, cela devient mon problème. Je dois interpréter ce langage. Quand c'est par l'intermédiaire d'un texte je peux prendre mon temps, c'est l'intérêt de la lecture, je peux m'approprier ce langage en plongeant dans ma mémoire, voire remonter du sens, des souvenirs, des expériences, me laisser aller à des digressions,

remarques, critiques, analyses, rêveries, et tout cela participe à construire mon interprétation, je me suis débrouillé avec le langage de l'auteur puisque ce n'était pas son problème comme je l'ai vu plus haut et j'ai créé du sens, mais c'est mon sens, pas le sien. Pour un même texte il y aurait donc autant de sens personnels qu'il y aurait de lecteurs, plus un, celui de l'auteur. Je ne peux en aucun cas affirmer que mon sens soit celui de l'auteur d'une part parce que je sais que c'est impossible, d'autre part d'un point de vue moral ce serait manquer de respect à l'auteur, ce serait en quelque sorte lui nier son propre sens, et enfin ce serait très prétentieux de penser que mon sens soit le sens du texte, le Graal que chacun doit atteindre.

Les Occidentaux qui se sont intéressés au Tao Tö king de Lao-Tseu ont constaté un phénomène : sa traduction est d'autant plus facile que l'on connaît mal la langue chinoise. Pour un Chinois c'est très difficile d'interpréter ce texte parce qu'il connaît bien sa culture et toutes les subtilités et contraintes de sa langue, pour lui c'est un casse-tête. Il y a autant de traductions du Tao Tö King qu'il y a de traducteurs. Face à ces traductions j'ai constaté deux choses : elles sont en général très conceptuelles et de plus bourrées de contradictions du genre « son nom n'est pas son nom » ou « obscurcir l'obscurité ». Je ressentais beaucoup de réticence à rentrer dans ces textes parce que je ne parvenais pas à les associer à mon expérience, j'ai donc pris une grammaire et un dictionnaire de la langue chinoise et je me suis attaqué au fameux premier chapitre qui comprend dix versets. J'ai vite compris que pour s'en sortir il ne fallait pas s'arrêter au sens propre d'un signe mais lui choisir un sens figuré et pas toujours le même pour le même signe. J'ai donc bricolé une suite de mots qui me permettait de rattacher ce texte à mon expérience et donc à créer du sens et me l'approprier, puis j'ai rédigé cela en français acceptable. Le résultat était d'une limpidité étonnante, je pouvais conclure : là je suis d'accord, ici, je ne sais pas, là je ne suis pas d'accord, mais à des années-lumière des autres traductions, par contre je me sentais très proche de Lao-Tseu et j'avais la faiblesse d'en être fier. J'étais la victime de l'illusion sémantique. En fait, je n'avais pas compris ce texte et encore moins la pensée de Lao-Tseu, j'avais compris mon propre sens, ce qui est la moindre des choses. Ensuite j'ai voulu faire l'expérience de parcourir mon sens tout en lisant la traduction phonétique du texte chinois et j'ai ressenti à ce moment quelque chose de très proche de ce que j'éprouve quand je me parle à moi-même, mais d'un côté il y avait mes bulles de sens et de l'autre du volapük.

Que se passe-t-il à présent quand j'écoute le discours d'un autre ? Je ne peux pas prendre mon temps comme avec un livre et souvent je me laisse aller à réfléchir et j'oublie ce qu'il vient de dire. Je n'ai pas le temps de plonger dans ma mémoire et je me contente d'extraire d'une façon automatique quelques parcelles de sens que renvoient mes mots-miroirs, un résumé de sens en quelque sorte. De cette interprétation rapide j'en tire une information que j'attribue à l'autre. Puis-je dire que ces résumés de sens que j'utilise pour interpréter le discours constituent du sens collectif ? Je pense que non et pour trois raisons : d'abord ces éléments de sens ne sont pas assez riches pour couvrir pleinement ce qui devrait être le sens d'un mot fût-il collectif. Ensuite cela reste du sens personnel et il peut varier à chaque moment en fonction de ce que je connais de la personne et des intentions que je lui prête. Enfin du fait du paradoxe sémantique je ne peux pas contrôler d'aucune manière que ces éléments de sens dont je me sers pour interpréter un discours soient les mêmes pour tous, ni imposer qu'ils doivent l'être.

Quant aux définitions du dictionnaire leur utilité pratique est évidente, mais pour me tenir à distance des paradoxes qu'une telle audace sémantique pourrait soulever, qui ont amené les langages formels à abandonner la signification intuitive, il faut me munir d'un gros volume de flou et considérer une définition comme « la désignation d'un signifiant destiné à signaler du sens par le bricolage d'un groupe de signifiants que chaque lecteur pourra interpréter à sa manière ». Les termes désignation, signaler, du sens, bricolage et groupe sont volontairement flous, le flou n'est pas mon ennemi mais mon allié, il fait partie de la nature du sens, alors que le clair ou pire l'obsession du clair peut présenter une menace d'enfermement.

## INTRODUCTION

Dans cet ouvrage je décris un ensemble d'ensembles de sens, ou de non-sens, mais le non-sens est encore un sens, comme ensemble d'ensembles de sens, il n'a aucune spatialité, il pourra donc être lu dans n'importe quel ordre. Aussi si j'ai considéré la partie sémantique comme un préalable indispensable, j'ai rangé les chapitres, parce qu'il fallait les ranger, et j'aurais autant préféré à ne pas avoir à le faire dans l'ordre qui m'a semblé le plus naturel, mais ce naturel est purement arbitraire. Par contre la lecture de chaque chapitre suppose que l'on connaisse déjà les autres, c'est le propre des ensembles d'ensembles de sens, chaque ensemble de sens s'insère dans sont tout et son sens s'enrichit du sens de ce tout, et je pouvais difficilement parler d'une fonction en dehors de ses interactions avec les autres. J'ai placé au début un petit chapitre un peu indigeste et qui peut paraître un peu péremptoire que j'ai intitulé : les fonctions mentales, dans lequel j'ai regroupé des considérations générales qui ne pouvaient être placées dans aucun chapitre en particulier et que je ne voulais pas répéter par la suite, que chaque chapitre tentera à sa manière de justifier.

J'emploie volontairement le pronom personnel « je » plutôt que le « nous » parce que je ne sais pas vraiment ce que ressentent les autres, je suppose seulement que chacun ressent à peu près la même chose, et puis parce que cela m'évite de m'égarer hors de mon expérience, j'emploie aussi beaucoup le mode impersonnel quand je crois avoir constaté quelque chose, tout cela peut choquer pour diverses raisons, aussi je prie à l'avance que l'on m'en excuse et je laisse à chacun le soin de choisir le pronom et le mode qui lui conviendra le mieux.

Cet ouvrage se présente un peu comme une carte ancienne, un portulan, il manque des continents, les côtes ne sont pas très précises, avec de nombreuses terra incognita. Cette carte a vocation à être améliorée, son ambition est de permettre de mieux naviguer dans sa propre réalité mentale.

## LES FONCTIONS MENTALES

Je distingue les fonctions mentales par leur pouvoir spécifique et les effets qu'elles produisent. Chacune me paraît autonome. Ensemble elles coproduisent ma vie mentale.

Une grande partie de leur activité échappe à ma conscience, au mieux je n'ai conscience que de l'émergence de leur production, je ne peux pas les localiser dans un espace, et si je peux les associer par commodité à une architecture, cette architecture ne peut être qu'arbitraire.

Leur fonctionnement me semble automatique sauf pour la fonction volontaire qui se caractérise par son pouvoir de choisir et que choisir c'est le contraire d'un automatisme, encore que cette volonté est souvent la conséquence d'une réaction à quelque chose.

A chaque instant ces fonctions sont présentes, même quand leur présence peut me paraître s'effacer, elles agissent ensemble et me semble-t-il de concert. Au-delà de leur activité de base, même si j'ignore l'essentiel de leurs interactions, je devine qu'elles réagissent l'une sur l'autre, qu'elles réagissent à leur ensemble et plus particulièrement parce que c'est là l'étendue de mon expérience immédiate, qu'elles réagissent au contenu de ma conscience. Cet ensemble d'interactions constitue une synergie à géométrie variable qui présente plusieurs états et chacun de ces états des variétés et des nuances.

Si cette synergie a une finalité, et il faut bien qu'elle en ait une, une motivation qui la rassemble, la mobilise, lui inspire ou lui imprime son dynamisme, cette finalité ne peut être que sa survie, la survie de ma vie mentale et ce qui est la même chose, la survie de mon être vivant, et au-delà de cette survie l'amélioration de ses moyens pour survivre. Cette finalité générale se dégoûline en cascades par ses conséquences jusqu'aux moindres aspects et détails de la vie mentale.

Selon sa configuration, son rôle dans une synergie, je considère l'activité d'une fonction mentale comme dominante ou en servitude, elle peut aussi être indépendante ou effacée. Elle est dominante soit quand elle impose par des contraintes son activité aux autres, soit quand elle les sollicite spécifiquement ou globalement. Elle est en servitude quand elle répond à ces sollicitations, ce qui n'exclut pas qu'elle ne soit pas primordiale dans l'activité en cours. Cette distinction entre domination et servitude n'est en fait qu'une apparence qui ne réduit pas l'autonomie de chaque fonction, elle résulte de la nature même du pouvoir de chacune d'elles et de leur réactivité aux besoins de la vie mentale.

Dans mon expérience immédiate, fluide, mouvante, fuyante, je ne distingue de ma vie mentale, par leurs saveurs, leurs qualités et leurs formes que des émergences et des produits. Les émergences sont inséparables de la nature créatrice même de chaque fonction, alors que ces produits, eux le sont, et m'apparaissent comme la conséquence inerte de cette création. Ces émergences et ces produits constituent du sens. A l'origine de son apparition ce sens est brut mais immédiatement, involontairement, il est transformé en sens structuré nourrissant mes concepts et relié à ma mémoire, aussi ces deux sens se confondent, leur distinction est plus conceptuelle que sensible.

## LA CONSCIENCE

La conscience est ma fonction mentale essentielle, car sans elle je n'aurais pas de vie mentale. Je vivrais sans doute difficilement sans l'une ou l'autre des autres fonctions, mais sans cette conscience il n'y aurait rien, c'est d'ailleurs ce qui se passe dans le sommeil profond.

La conscience n'est ni une grandeur physique, ni un concept mathématique, mais sans elle il n'y aurait ni physique ni mathématiques. La conscience n'appartient pas au monde concret qui m'entoure. Sa nature est autre, de ce fait à elle seule elle crée un monde, des mondes, des univers mentaux personnels. La conscience n'est pas mesurable, d'ailleurs personne n'a jamais essayé de construire un détecteur de conscience. La conscience ne m'apparaît que dans l'expérience mentale elle-même, et quand je suis conscient je peux la qualifier d'une certaine saveur, une saveur qui n'appartient qu'à elle-même, c'est la saveur de son monde. Par la méditation et la concentration cette saveur me paraît plus intense, mais cela ne m'apprend pas grand chose de plus.

Bien qu'elle n'appartienne pas au monde étudié par les sciences, la conscience est considérée comme une réalité universelle. Aujourd'hui on admet par empathie, parce qu'ils nous ressemblent beaucoup, que les animaux supérieurs la possèdent, on admet qu'ils sont des êtres sensibles, mais nous doutons qu'ils soient eux-mêmes conscients de leur conscience. Devons-nous étendre cette capacité à tout le règne du vivant ? Les plantes, les bactéries ont-elles une conscience ? Comme nous n'avons aucun moyen de le vérifier, ni de l'infirmier, cela ne peut être qu'une croyance. Quand des médecins affirment qu'une personne dans le coma n'est plus consciente, ce qu'ils veulent dire, c'est que compte tenu de l'activité du cerveau, le coma est irréversible et que cette personne n'a aucune chance de revenir à la vie. La médecine moderne constate la mort par l'arrêt de l'activité du cerveau, mais de nombreuses religions affirment que la conscience survit à la mort, et cette foi se justifie pour apaiser l'angoisse que peut provoquer l'idée de la mort. De nombreuses personnes rapportent des expériences post-mortelles, prénatales, hors de leur corps, etc..., ce sont des expériences authentiques, mais on peut leur trouver des explications rationnelles. Même si l'on constate qu'ils agissent l'un sur l'autre, la corrélation de la conscience et du cerveau est difficile à établir car ce sont deux mondes différents, l'un biochimique et l'autre mental. Aussi même si la vie mentale a sa source dans le cerveau, celui-ci est hors du champ de cette étude qui se considère comme un champ d'étude autonome, et du point de vue mental le cerveau n'est qu'un intermédiaire extérieur à sa nature.

Si le vivant a développé des fonctions mentales, c'est peut-être que le traitement biochimique de l'information de par sa nature trop mécanique ne lui suffirait pas pour résoudre efficacement ses problèmes et remplir au mieux sa mission de survie et que pour ce faire le traitement mental de l'information lui offrait de meilleures perspectives.

La conscience m'apparaît comme la borne d'un éternel présent. En son absence, il y a une continuité temporelle mais il n'y a pas de présent. La conscience réalise une incarnation temporelle, dans une singularité qui reste soumise à la temporalité puisqu'elle subit son écoulement. C'est une fonction indépendante, elle n'est ni dominante, ni dominée, elle ne sollicite pas les autres fonctions, ni ne répond à leurs sollicitations. C'est une fonction monotone, toujours égale à elle-même, elle s'efface dans le sommeil, réapparaît dans le rêve, souvent elle me montre la transition du rêve à l'éveil sans être affectée par ce changement de programme et de synergie pour les autres fonctions. Elle joue le rôle d'un contenant révélateur, elle révèle l'émergence des fonctions et leur production dans sa propre émergence mais à chaque instant elle déborde, elle ne révèle ni l'intimité opérative de ces fonctions, ni ce que devient le flux de ces produits, et à chaque instant d'autres émergences succèdent aux émergences précédentes, les produits à d'autres produits, et comme ces produits ont des saveurs différentes, il en résulte le sentiment d'une fluidité continue et un peu confuse.

La conscience se situe à la source mais ne va pas à l'amont de cette source, ni à l'aval. A l'amont il y a nécessairement au sein des opérations des fonctions mentales une partie qui reste inconsciente. A l'aval je sens que si une partie de cette production disparaît une autre perdure dans ma mémoire qui quoique inconsciente partage le même présent que ma conscience, condition pour qu'elle reste disponible à la remémoration qui possède la capacité d'en extraire les produits pour les restituer à ma conscience. Donc ma conscience ne recouvre pas l'ensemble de mon existence mentale. Son contenant est limité, son champ étroit, mais



cette limitation fait partie de sa fonctionnalité. En effet si l'ensemble de ma mémoire envahissait ma conscience, ma vie mentale serait submergée par ces informations et ne pourrait rien exploiter. Cependant ma mémoire diffuse et en particulier mes expériences récentes, mais cette diffusion est relativement floue et suffisamment faible pour ne pas perturber ma vie mentale, il me semble même qu'elle joue un rôle en particulier en faveur de la concentration dont le pouvoir est de retenir des produits dans la durée au sein de ma conscience.

En résumé, ma conscience en apparence ne fait rien, mais c'est en ne faisant rien qu'elle remplit au mieux son rôle, car elle ne pourrait faire et réfléchir, et peut se parer des couleurs et des saveurs éphémères des produits qui la traversent, en étant limitée qu'elle me protège.

Il y a bien sûr des états de conscience altérés, certains rêves particuliers, les extases mystiques, les situations que connaissent certains autistes dans lesquelles la conscience semble pouvoir contenir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, mais ces phénomènes me semblent dépendre davantage de l'exaltation ou de l'altération d'autres fonctions mentales que de la conscience elle-même.

## LA MEMOIRE

Le flux de produits qui s'échappe de ma conscience déborde dans ma mémoire. Comme la conscience, la mémoire est un contenant, mais à la différence de la conscience, ce contenant est immense, indéfini, il ne présente pas de limite apparente de volume relativement à la taille, la nature et le nombre des produits qu'il est capable de contenir. La mémoire partage le même présent que la conscience, mais différence essentielle est inconsciente. La mémoire ressemble donc beaucoup à la conscience, ce sont deux contenants qui partagent le même présent, ils sont complémentaires, l'un est conscient et l'autre pas, l'un est limité et l'autre pas, ils sont proches, l'un déborde dans l'autre et j'ai vu que l'autre diffuse faiblement dans le premier, ils ont donc une frontière commune, cette frontière c'est la limite de la première, en fait ils s'encastrent exactement l'un dans l'autre. Je peux donc considérer ma mémoire comme une extension du contenant de ma conscience hors des limites de sa conscience, ou encore comme la conséquence d'une rétractation de la conscience d'un contenant plus vaste à un contenant central limité, libérant par là-même un vaste réservoir non conscient. Je ne peux donc pas considérer la mémoire comme une fonction à part mais comme un sous-produit ou une sous-fonction de la conscience résultant de la nature même de sa fonction. Je ne peux pas non plus considérer la mémoire comme une fonction, car elle n'a pas d'activité créatrice propre, la non conscience n'étant pas une activité mais seulement l'absence de conscience.

Evidemment, la mémoire étant non consciente ce n'est pas par elle-même que je peux la connaître, il existe bien une fonction mentale associée à la mémoire qui me permet de l'explorer, cette fonction c'est la remémoration. Cette fonction a le pouvoir d'extraire des éléments de ma mémoire et les restituer à ma conscience, elle est toujours en servitude obéissant aux sollicitations de la fonction volontaire, c'est cette dernière qui choisit entre une réponse structurée de l'analytique et une simple parcelle de mémoire brute, mais compte tenu de l'étendue de la mémoire, encore faut-il trouver cette parcelle, ce choix doit être ciblé, d'où le recours à la concentration, puis désigné à la remémoration par l'analytique, le véritable souverain de la mémoire, qui lui sait retrouver ses choses.

La remémoration n'a pas l'intelligence de la mémoire, elle ne possède pas les grilles de l'analytique qui lui permettraient de trouver ce qu'elle doit restituer, elle ne possède que le pouvoir d'extraire et de restituer, encore que cette restitution ne soit que le propre de l'émergence d'une fonction mentale, elle a donc besoin de son aide pour mener sa tâche à bien. La remémoration peut apparaître comme une sous-fonction de l'analytique, qui aurait perdu ses grilles et son pouvoir de structurer pour devenir autonome, dotée d'une capacité très limitée et dont la limitation lui permettrait justement de ne restituer que de la mémoire brute, ce que l'analytique ne fait pas. Ces deux fonctions sont nécessairement séparées car si l'analytique livrait en même temps à ma conscience toute la mémoire qu'il a brassée pour construire ses analyses, ma conscience serait submergée par cette mémoire et l'opération manquerait son but. Je le vois en particulier quand l'analytique m'informe et il peut m'informer à chaque instant que telle expérience est nouvelle ou qu'elle contient un élément nouveau clairement identifié, mais il ne me livre que cette information qui exige de lui une grande maîtrise de ma mémoire tout en me protégeant d'elle.

Dans cette chaîne de fonctions qui aboutit à la remémoration, le point faible, c'est la concentration, car elle est très sensible et vulnérable au stress. Quand elle perd ses moyens du fait de la maladie, de la souffrance, de la fatigue, ou d'une simple émotion, la remémoration fonctionne mal, et les efforts de ma volonté pour améliorer la situation ne servent pas à grand chose même si je dispose de moyens mnémotechniques. Dans le cas contraire la concentration m'est d'une grande utilité pour voyager dans ma mémoire en se déplaçant de l'image d'un souvenir ou d'une structure cognitive à un détail de cette image en ciblant ainsi d'autres images pour les faire apparaître.

## L'ANALYTIQUE

La fonction analytique construit des formes et des architectures. Je n'ai pas conscience de son intimité opérative, ni de ses sous-produits intermédiaires. Quand je suis éveillé, elle est en servitude, c'est-à-dire qu'elle répond en réaction des sollicitations des autres fonctions mentales, dans le rêve elle est dominante et me montre la pleine puissance de ses pouvoirs.

Dans le détail, grâce à ses grilles l'analytique construit des catégories qui deviennent des ensembles de sens en y rassemblant et en conservant comme distincts tous les éléments qu'il distingue et en y confondant ceux qu'il ne distingue pas, et à l'inverse il crée du sens en recomposant les éléments qu'il puise dans ces catégories. La puissance de son talent réside dans la richesse de cette distinction, dans l'analyse qu'il en fait, afin qu'elle ne soit pas simplement une différence mais une architecture élémentaire complexe et subtile de qualité et d'opérateurs logiques. Cette distinction fulgurante n'est pas figée mais évolutive, elle est en mesure de progresser au même pas que ses grilles et ainsi, de faire émerger du sens des recoins les plus obscurs du flou et de l'expérience.

Bergson nous a montré l'importance du rôle de la mémoire dans nos perceptions sensorielles, que nous imaginons beaucoup les choses que nous sommes persuadés de simplement voir et entendre, mais la mémoire est passive elle ne peut produire par elle-même ces phénomènes. C'est l'analytique qui intervient pour relier, assembler, décomposer, recomposer, combiner, structurer tous les produits qui émergent dans ma conscience et pas seulement mes impressions sensorielles. Il ne répond pas seulement aux sollicitations, il réagit automatiquement à tous les éléments qui font ma vie mentale, il structure le sens, tout le sens, en associant tout nouvel élément à ses propres structures. Il est l'architecte de mon champ sémantique. Il enrichit le sens en y associant la richesse de ses propres structures, c'est la raison pour laquelle j'imagine des choses que je ne vois pas mais qui devraient être. Ce n'est pas un imaginaire libre mais le résultat de programmes automatiques précis.

Je ne peux pas considérer les fonctions sensorielles comme des fonctions mentales, elles sont biochimiques, appartiennent à l'autre monde, celui de la physique, de la terre et des étoiles, et les images qu'elles envoient à ma conscience sont les seules qui m'informent sur ce monde, et ce monde est aussi celui de mon corps, le lieu où se joue ma survie, la préoccupation essentielle de la vie mentale. Heureusement je dispose de sa représentation virtuelle, au sein de ma mémoire. Cette représentation je l'ai héritée des animaux qui nous ont précédés, ce sont eux qui en ont créé les bases, eux qui ont créé ces couleurs magnifiques qui n'existent pas dans la nature et beaucoup d'autres choses. La fonction analytique a développé, étendu cette représentation en créant des catégories, des échelles de qualités, des concepts et des architectures de concepts. Cette représentation de mon environnement physique comme celle de mon corps sont fausses, mais elles sont cohérentes entre elles, et c'est parce qu'elles sont cohérentes qu'elles sont efficaces et qu'elles ont permis à l'humain d'atteindre ce niveau de maîtrise de son environnement.

L'analytique transforme le sens brut en sens structuré, consolide la mémoire par les liens qu'il crée, noue avec ma mémoire, hors de ma conscience, une relation permanente, assiste la remémoration et répond aux sollicitations croisées de toutes les autres fonctions mentales. L'analytique crée du vrai, il crée du vrai parce que tout ce qu'il crée est conforme avec ses propres structures et ses propres grilles, il crée aussi du paradoxal quand ses chaînes de vrai se contredisent. Il crée mais ne juge pas ce qu'il crée et ce qu'il propose, c'est le jugement arbitraire qui juge la valeur de ce qu'il crée et la direction volontaire qui choisit parmi ses propositions.

Dans les synergies de veille l'analytique est en servitude, son activité est entravée, soumise à multiples contraintes imposées par les nécessités de la vie éveillée dont il ne doit pas perturber les comportements. Le raisonnement attentif est un processus conscient très lourd dans lequel à chaque étape ses propositions doivent être dirigées par la fonction volontaire, contrôlées en mémoire, validées par l'arbitraire, avant de passer à l'étape suivante. Quand il s'agit seulement de suivre un plan préétabli, répétitif, parfaitement validé à l'avance, selon un plan logique confirmé, c'est beaucoup plus rapide, mais cela rapporte moins. Je m'incline à penser que chez certains autistes qui présentent des fonctions mentales altérées qui n'exercent pas les mêmes contraintes, l'analytique dévoile des capacités cachées

extraordinaires qui ne se révèlent d'ordinaire pleinement qu'en état de rêve.

Quand je rêve ma fonction analytique est dominante. Dans cette synergie les autres fonctions sont en servitude, effacées, elle ne subit aucune des précédentes entraves et me montre l'étendue de ses pouvoirs, la puissance de son imaginaire. Je remarque qu'en phase de veille il m'est difficile de me souvenir d'un rêve, il me faut en quelque sorte l'extirper d'une synergie mentale à l'autre dans cette courte période d'interphase avec des résultats souvent médiocres. Alors qu'en rêve, il m'arrive de me souvenir d'autres rêves et qu'au contraire il ne m'arrive jamais de me souvenir de mon environnement réel, sauf cas très particuliers, ni des souvenirs de ma vie éveillée. Cela ne veut pas dire que ma mémoire ne conserve pas mes rêves, je pense plutôt que c'est une question purement technique, je crois qu'il existe un cloisonnement entre deux parties de la mémoire et la raison en est simple : si mes rêves se mêlaient à mes autres souvenirs ma vie mentale serait bouleversée, mes comportements altérés, les programmes de ma fonction motrice indécis, ma vie en serait menacée. Et si à l'inverse la mémoire de mon environnement réel s'imposait dans mes rêves, elle constituerait une contrainte qui ne permettrait pas à l'imaginaire du rêve de se déployer.

Rêver ne me paraît pas inutile, bien au contraire. Son premier rôle pourrait être de consolider la mémoire. Pour rêver l'analytique puise dans ma mémoire, il charge nécessairement les éléments qu'il puise dans les images qu'il construit, mais dès qu'ils sortent de ma conscience pour rentrer à nouveau dans ma mémoire, ils vont se confondre avec ce dont ils ont été tirés et le recharger.

En second, c'est qu'en rêvant l'analytique s'entraîne au meilleur de son niveau, c'est-à-dire l'imaginaire, en dehors de toute contrainte. Ce serait un peu sa salle sport privée. Il peut s'entraîner non seulement pour dérouiller ses muscles et maintenir ses facultés, mais aussi pour développer des capacités, explorer de nouvelles pistes, et ceci sans mettre en danger ma vie mentale.

On a fait des expériences avec des chats somnambules et on a vu qu'ils rêvaient le plus souvent à chasser ou à jouer avec des souris. Sans doute nos ancêtres chasseurs-cueilleurs rêvaient-ils principalement à chasser et peut-être ces rêves leur permettaient-ils d'améliorer ou de consolider leurs techniques de chasse. Notre vie est plus facile aujourd'hui, mais aussi plus compliquée et je ne rêve pas de chasser, ce qui me montre que les rêves ont évolué depuis cette époque, j'ai souvent remarqué que quand je suis tracassé par un problème, que je l'ai ressassé dans tous les sens sans que l'analytique me propose de solution convenable et puis le matin suivant, miracle, tout est devenu clair, sans même le solliciter il me balance en grand seigneur faussement modeste son truc au poil, c'est donc qu'il y a travaillé, c'est ce que dit le dicton populaire « la nuit porte conseil ».

D'autres fois il me semble simplement vouloir me donner du plaisir, pour me déstresser. Qui n'a jamais rêvé de voler, quel plaisir, quel sentiment de plénitude, c'est toujours trop court, je voudrais que cela ne s'arrête jamais. De tous les rêves répétitifs c'est le seul que j'adore. D'autres fois encore il semble m'avertir, me mettre en garde, m'encourager, me donner des conseils, me lancer des messages.

Il y a plusieurs types de rêves, toute une gradation, depuis les rêves un peu gris, un peu flous, un peu ternes, un peu tristes, puis les rêves ordinaires plus colorés, plus vifs, plus longs, plus énigmatiques et puis il y a tout en haut le grand-rêve, en cinémascope, technicolor, avec sa multitude de détails, extrêmement précis, où tout est à sa place, avec sa fluidité extrême, où tout va plus vite, où tout est plus fort, où tout est possible, où ma sensibilité, ma capacité à percevoir toutes ces images, toutes en même temps semblent avoir décuplé. Là, chapeau, respect, le grand seigneur a montré ce qu'il savait faire, je sais que je peux compter sur lui. Je comprends l'importance que les Indiens des plaines donnaient à leurs rêves, et peut-être aussi ce que peignaient les Néolithiques de Lascaux au fond de leur grotte. Je comprends que ces Indiens allaient jusqu'à acheter des rêves, que dans ces rêves, dans cet environnement magique, magnifié, que leur offraient ces rêves, ils ne pouvaient voir que la nature même de leur transcendant, un contact privilégié initiatique, un contact plein de messages qu'il leur fallait comprendre.

Ces rêves magiques me fascinent, à tel point qu'ils débordent souvent de ma phase de sommeil, que je continue à rêvasser alors que je suis déjà réveillé en attendant qu'ils s'épuisent, que ma direction volontaire pourtant en général si pointilleuse continue à s'effacer, laisse faire. Je n'ai aucune difficulté à me souvenir de ces rêves comme si l'analytique par sa puissance voulait et pouvait dans ce cas me passer son message.

Je ne trouve pas étonnant que l'imaginaire et en particulier l'imaginaire du rêve appartienne à l'analytique parce qu'il n'est que l'extension, la multiplication, l'exaltation, de son pouvoir de construire des formes, des images, à partir de sens et d'images élémentaires. Dans le rêve ces constructions sont dynamiques alors qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire pendant ma période de veille, si elles peuvent être importantes, elles ne sont jamais que statiques, présentes mais atemporelles, c'est aussi le mode du concept.

Le rêve me pose cependant une question, car l'analytique fonctionne par des automatismes qui répondent aux nécessités de la vie mentale et aux sollicitations de la fonction volontaire. Je vois donc mal comment il peut initier lui-même le rêve et les changements de cap fréquents au cours du rêve. Pour ce faire l'analytique pourrait disposer d'un outil aléatoire qui remplisse ce rôle, mais la fonction volontaire, quoique en servitude, pourrait aussi parfaitement le remplir, bien que je ne puisse pas en avoir véritablement conscience. Cela me montre aussi que quand la fonction volontaire est en servitude tout se passe comme si elle transférait le propre de sa fonction, y compris le sentiment du soi à la fonction dominante, ici l'analytique, et ailleurs à la fonction motrice. Or le sentiment du soi est clairement présent dans le rêve même s'il apparaît plus comme un spectateur que comme un acteur.

Du fait de la spécificité de son monde, l'analytique opère selon sa propre logique, plus pratique que formelle. Pour lui, avant d'être un homme Socrate est d'abord flou et parfois paradoxal, Socrate et les éléments qui le composent peuvent faire partie de multiples catégories et de plusieurs complémentarités. Pour lui, la complémentarité est importante car les fonctions mentales qui dominent son monde sont complémentaires. Zéro n'est pas un nombre mais une absence de qualité, et comme pour lui diviser c'est répartir, en pratique l'absence ne lui pose pas de problème. De même, si dans son monde l'indéfini est pourtant présent, ses ensembles sont toujours finis car c'est lui qui les a créés. Enfin, s'il ne juge pas lui-même, il tient compte des jugements de l'arbitraire, aussi que Socrate soit ou non un homme a une valeur insignifiante, sinon aucune, et une question inappropriée puisqu'il revient à Socrate et à lui seul de juger ce qu'il est.

## LA CONCENTRATION

La concentration se présente toujours comme une fonction en servitude de la fonction volontaire. Je pourrais donc considérer que ces deux fonctions n'en font qu'une, mais d'une part leur pouvoir respectif est très différent l'un de l'autre, d'autre part la puissance de la concentration est cyclique et qu'elle est très affectée par le stress, la douleur, la fatigue, les bouffées d'énergie de la fonction pathologique, alors que la fonction volontaire ne l'est pas. Je ne peux donc que les considérer comme deux fonctions séparées.

La concentration possède le pouvoir de retenir dans la durée du sens dans la conscience. Elle paraît donc s'opposer au flux naturel du sens qui s'écoule dans la mémoire, mais c'est un trompe l'œil, ce flux continue à s'écouler normalement et sans entrave. Ce qui se passe précisément c'est que la concentration par la continuité de son émergence provoque un effet de duplication en continu d'une certaine masse de sens dans le présent de la conscience. Ce n'est pas elle-même qui définit cette masse, c'est la fonction volontaire, c'est pourquoi la fonction volontaire est toujours inséparable de la concentration qui opère en créant un lien qui l'attache à cette masse et déclenche son émergence. La puissance de ce lien opératif est directement déterminée par sa propre puissance donc aussi sa fragilité.

Première conséquence de la concentration, comme celle-ci charge à chaque instant de sa propre énergie la même masse de sens, et que celle-ci s'écoule à chaque instant de la conscience à la mémoire, l'énergie de cette masse s'accumule et augmente dans la mémoire et avec elle sa puissance et sa pérennité. C'est quelque chose de très banal que vivent tous les jours les élèves sur les bancs d'école.

Deuxième conséquence, c'est de pouvoir maintenir dans la conscience une masse de sens fixe et constante dans la durée pour les besoins des autres fonctions mentales, en particulier pour la remémoration, la fonction motrice, l'analytique et les besoins propres de la fonction volontaire, en échappant ainsi aux difficultés qui résultent de la fugacité du flux mental. A noter que cela ne marche bien qu'avec du sens structuré, cela ne marche pas avec les images brutes de nos fonctions sensorielles, mais avec les images structurées que l'analytique en a saisi d'elles, mais je peux toujours fixer mon attention sur le même objet avec le même résultat.

J'imagine bien que cette faculté décuple les pouvoirs de la fonction volontaire et l'efficacité des synergies dans lesquelles elle s'implique, sans elle je serais bien démuni, pas seulement pour retenir des textes, mais aussi pour analyser du sens et bien d'autres choses encore. Donc si à première vue c'est une petite fonction modeste, en réalité son importance est capitale, d'autant plus qu'elle est exploitée d'une façon savante par la fonction volontaire.

En effet la fonction volontaire peut à chaque instant modifier cette masse de sens, la réduire à son essentiel, l'augmenter d'autres sens, de concepts, d'architectures, et aussi passer d'une masse de sens à l'autre, d'un sens à l'autre, tout en restant assistée par la remémoration et l'analytique, mettant ainsi en œuvre toute la puissance d'une synergie mentale. Elle me montre qu'elle n'est pas seulement une fonction volontaire mais une organisatrice extrêmement rapide et subtile, une organisatrice de premier plan. C'est dans ce jeu qu'elle exerce avec ses deux facettes simultanées, direction et jugement, qu'elle présente toute la délicatesse et la puissance de son art.

Evidemment, la taille de cette masse de sens ne peut pas augmenter à l'infini. Cependant tout en restant dans le cas ordinaire de la méditation dynamique, compte tenu des qualités particulières du sens, de ses liens, de son aura floue riche en sens diffus, de sa capacité à agréger des catégories, à retenir à lui comme élément d'une structure tous les autres éléments de cette structure ou de cette architecture, et donc des astuces qu'il offre pour en repousser les limites, la taille de cette masse peut devenir assez grande et ce n'est pas nécessairement un souci pour ce que je veux faire.

Car si la fonction volontaire utilise une synergie de cette façon, c'est toujours pour faire quelque chose, réaliser un objectif, et ses objectifs peuvent être très variés, du plus trivial au plus noble. Quand il s'agit de réaliser une tâche relativement triviale par des procédés et méthodes répétitifs, bien connus, la concentration ne se fixe que sur le sens de cet objectif pendant toute la durée et jusqu'à la fin de cette tâche, et c'est tellement ordinaire que je ne prends pas la peine de remarquer, que je conserve pendant toute la durée de cette tâche, la conscience diffuse de tous les éléments qui me sont nécessaires pour l'accomplir. Quand les

objectifs sont plus nobles, quand elle cherche quelque chose, une solution, la sortie d'une difficulté, elle utilise davantage toute l'étendue de ses talents.

Pour prendre un exemple relativement trivial que connaissent je pense les grands collectionneurs, et plus généralement les gens passionnés, pour visiter mentalement leur collection ou leur passion, il s'agit d'outils mnémotechniques, ce peut être l'image d'une bibliothèque, d'un salon, d'un palais, etc... En ce qui me concerne, depuis l'enfance je suis passionné de cartographie. Un jour je me suis rendu compte que j'avais dans ma mémoire un planisphère et pas seulement le globe d'une mappemonde mais le jeu de cartes qui allait avec, j'avais rien fait volontairement, cela s'était construit tout seul. Ce n'était pas très précis, les frontières étaient un peu floues, mais j'ai tout de suite vu son utilité et je me suis attaché à le compléter, à l'utiliser et lui assigner d'autres domaines que la géographie. Depuis c'est devenu un portail, une encyclopédie portative, à chaque lieu de ce planisphère ne correspond pas seulement une image géographique mais aussi de l'histoire, de l'économie, de la culture, de l'art, etc... en fait, toutes sortes d'informations, d'images et de concepts, et sans beaucoup d'efforts de ma part parce que cela continue à se construire tout seul. Cette mappemonde structure un vaste espace de ma mémoire, c'est une énorme masse de sens attachée à un outil mnémotechnique. Je sais que si j'en ai besoin, il me suffit d'y penser, elle vient immédiatement, comme une grosse sphère floue, mais dans ce flou, je sais me diriger pour accéder à des territoires et des lieux plus précis et de là à tout le reste, et au-delà je peux bifurquer ailleurs dans d'autres zones de mes passions. La concentration et l'analytique gèrent des liens complémentaires : arbitraires pour l'un, formels pour l'autre, dont les effets conjugués semblent faciliter ce genre de promenade.

C'est l'intérêt des grandes architectures géométriques associées à des ensembles de sens, comme leur structure est logique, elle ne réclame aucun effort ni de concentration, ni de visualisation. Pour l'exemple, dans la culture chinoise il y a le Yi-King avec ses soixante-quatre cases, je n'ai jamais pratiqué personnellement mais c'est tellement simple : à partir de deux traits se construisent des trigrammes et des hexagrammes, et tout cela se dégouline sur l'échiquier parfaitement à sa place, chaque case renvoie à un semble de sens précis que chacun peut enrichir à sa guise et qu'ensuite par leurs liens se complète tout seul. Par exemple la case « sze » représente l'armée mais elle ne se contente pas de décrire l'armée et son général, mais aussi leurs rapports et ce qui fait un bon général, donc aussi la tactique militaire, donc l'art de la guerre de Sun Tzu, mais ce qui est vrai pour Sun Tzu l'est aussi pour César, Napoléon, Clausewitz, et toutes les techniques et stratégies modernes.

Ces structures cognitives sont des architectures à effet « boule de neige », elles agglutinent du sens, une propriété qu'elles partagent avec mes structures comportementales. Dans ces dernières le sens y est tellement agglutiné, tellement confondu dans la masse de mes expériences successives, que j'éprouve généralement beaucoup de difficulté à y déceler le moindre de mes souvenirs, sauf pour celles que j'ai consciemment réformées ou mises en place.

## LA FONCTION VOLONTAIRE

La fonction volontaire présente deux facettes, deux activités jumelles : le jugement arbitraire et la direction volontaire, aussi je ne peux les considérer autrement que comme deux sous-fonctions. Le jugement arbitraire n'est souvent qu'une étape même si elle ne dure qu'un bref instant dans le processus de prise de décision de la direction volontaire, mais il ne mène pas nécessairement à une prise de décision. Les deux sous-fonctions ont pratiquement la même saveur, toutes les deux sont confrontées à un éventail de possibles et toutes les deux possèdent la capacité de choisir, elles sont gouvernées par le même principe de liberté, elles sont intimement liées. Elles diffèrent du fait que le jugement arbitraire émet des jugements mais ne dirige pas et que la direction volontaire dirige mais ne juge pas, d'où la nécessité de leur étroite collaboration.

Le jugement arbitraire, n'est pas la seule de mes fonctions mentales à émettre des jugements, à leur manière la fonction pathologique et la foi le font mais elles ne sont pas régies par un principe de liberté. La fonction pathologique se distingue par ses émotions et son jugement de plaisir mais ce sont des phénomènes déclenchés par l'automatisme de ses structures, et j'ai difficilement prise sur eux. La foi s'exprime par une adhésion péremptoire, là où justement plus aucun jugement n'est possible, alors que l'arbitraire reste maître de ses jugements. Le principe de la liberté a pour contrepartie la présence permanente du doute, c'est ce qui distingue entre autres l'arbitraire de la foi. La liberté, le choix, le doute : c'est cette trinité complémentaire qui fait la spécificité de la fonction volontaire.

Le jugement arbitraire juge à chaque instant tout ce qui se passe aussi bien à l'extérieur de moi, dans mon environnement, les situations, les événements, les choses, les gens (les comportements, les discours, les idéologies, etc...), que dans mon corps et bien sûr tout ce qui se passe dans ma vie mentale, l'activité de toutes mes fonctions y compris elle-même et tous leurs produits, et en particulier les propositions de l'analytique qui propose mais ne juge pas. La plupart de ces jugements ne prennent qu'un bref instant à peine conscient, ils participent pleinement à la fluidité de ma vie mentale, mais d'autres, quand le doute domine, réclament plus d'attention et donc plus de durée, le secours de la concentration et de l'analytique, la collaboration de la direction volontaire qui seule alors peut décider de poursuivre les investigations, de différer ou de faire l'impasse, voire en dernier recours de faire appel à la foi.

Je suis conscient d'avoir hérité ce jugement des animaux qui nous ont précédés, pour eux c'est un jugement de survie, un outil indispensable pour permettre au vivant de remplir sa mission fondamentale, immédiate, qui est de survivre. Pour moi, citoyen inséré dans un milieu social et économique qui me protège, la survie n'est plus en général aussi prégnante et ne se pose que dans des circonstances exceptionnelles, ce jugement est devenu un jugement d'efficacité. Ainsi je juge toutes choses, et en particulier mes comportements, pour ce qu'elles m'apportent au-delà de ma survie à la réalisation des objectifs que je me suis fixés. Je tiens évidemment des choses pour (grossièrement) vraies, morales et justes, et je les juge comme telles, mais si je les juge comme telles c'est qu'elles me servent, qu'elles sont utiles à mes objectifs. La vérité est une qualité formelle que crée l'analytique, elle n'est pas nécessairement utile, aussi sa valeur est variable et reste à déterminer par le vivant. Les logiciens de l'Ecole de Vienne ont montré qu'aucun système logique ne pouvait être consistant et c'est le paradoxe de la consistance, tout ce qui est inconsistant est formellement faux ou indécidable. L'histoire des connaissances montre un progrès mais aussi une succession de fautes et d'insuffisances et encore récemment : l'éther, les noirceurs, mais ces insuffisances n'ont jamais empêché les techniques de les exploiter efficacement. Collectionner des connaissances qui ne serviraient à rien s'apparenterait au dilettantisme d'un excentrique. Je sais que ce monde n'est pas tel que je me le représente mais peu m'en importe réellement car je juge ces représentations pour ce qu'elles m'apportent et plus elles m'apportent plus je les valorise, telle est la logique du jugement d'efficacité. Les connaissances de Christophe Colomb étaient globalement fausses, mais il les jugeait suffisantes pour prendre des risques et elles lui ont permis de découvrir l'Amérique. De même, j'estime la morale et la justice parce que je sais qu'elles nous permettent de mieux vivre ensemble, là encore elles nous servent, elles garantissent notre sécurité, nous protègent de la barbarie et de son cortège de souffrances. Et là encore, plus elles nous protègent, plus nous les valorisons, plus nous les jugeons efficaces et



plus nous les respectons. Nous avons compris que certaines règles, pactes ou conditions internationales consolidaient la paix et que d'autres déclenchaient la guerre, ce qui est bon consolide la paix ce qui est mauvais déclenche la guerre.

Par ses jugements de valeur cette fonction crée une qualité qui s'ajoute et enrichit le sens des éléments qu'ils ont visés et leur reste indissociable dans ma mémoire. Le jugement arbitraire crée du sens dont la valeur est particulièrement importante pour le vivant aussi sa pérennité dans la mémoire est remarquable. Chaque fois que c'est nécessaire ce sens remonte dans ma mémoire, de fait la plupart du temps cette fonction ne se donne pas la peine de s'attarder sur tout ce qui se présente et se contente de constater rapidement ce qu'elle connaît déjà, elle fusionne en quelque sorte avec sa propre nature. Par contre elle s'attache à tout ce qui présente un caractère nouveau, à tout ce qui présente une lacune qu'elle détecte immédiatement. Je remarque que l'analytique me signale automatiquement avec une grande fiabilité tout ce que je rencontre pour la première fois, tout ce qui n'existe pas ou même tout ce qui n'existe que rarement dans ma mémoire. Ces expériences nouvelles sont particulièrement valorisées pour le potentiel qu'elles représentent même si elle ne sait pas très bien les évaluer. Pour ce faire cette fonction utilise des échelles de valeur et de qualité que l'analytique lui apporte et sont inscrites dans ses structures comportementales. Compte tenu qu'elle reste toujours encadrée par la trinité : liberté, choix, doute, ses jugements ne sont pas nécessairement précis mais sont toujours un peu flous. Sur des échelles qui vont du pire au meilleur, elle détermine une zone probable, plus ou moins large, plus ou moins acceptable ou non, plus ou moins suffisante, tout en écartant franchement ce qui lui paraît inutilisable et stérile. C'est une experte en matière de flou et de nuances. Ses verdicts ne sont jamais définitifs, ni aussi péremptores que la foi, ils peuvent toujours être facilement remis en question, c'est aussi ce qui caractérise l'ensemble de la fonction volontaire, elle se situe dans un domaine de liberté donc par excellence dans le mouvant.

Le deuxième volet de cette fonction c'est la direction volontaire. Elle ne juge pas, au contraire son activité est en permanence contrôlée par le jugement arbitraire, elle dirige, c'est-à-dire qu'elle choisit des directions parmi un éventail de possibles, elle sollicite les autres fonctions, déclenche des passages à l'acte, entraîne la vie mentale. Elle dispose d'un éventail d'objectifs et de priorités mais ne dispose pas en elle-même des moyens pour les accomplir, donc elle mobilise les autres fonctions pour ce faire.

Quand je suis éveillé, la direction volontaire est souvent une fonction dominante, c'est-à-dire qu'elle impose ses choix qui deviennent impératifs aux autres fonctions mentales, elle coordonne leur synergie, modifie ces synergies et provoque leurs basculements. Mais elle-même peut décider de s'effacer, de basculer en servitude quand la nécessité l'impose. En servitude et en particulier dans les activités programmées, elle n'assume plus qu'un rôle mineur, un rouage fonctionnel dans le cadre d'une structure comportementale.

Pour agir la direction volontaire dispose d'un éventail de possibles et de priorités qui constituent le cœur de ses structures comportementales, son tableau de bord personnel dans lequel elle va choisir. On peut considérer que ce tableau de bord se divise en deux parties, l'une consacrée à la survie de l'être vivant, l'autre à son enrichissement et compte tenu du rôle central de la fonction volontaire, ce tableau représente l'enjeu principal de la vie mentale. Enrichissement veut aussi dire adaptation, développement, dépassement de soi. Mais pour la fonction volontaire cet enrichissement passe nécessairement par le développement de son propre éventail de possibles, l'extension de son champ de liberté, cet enrichissement correspond avec l'aspiration de la foi au dépassement de soi, donc dans la seconde partie de son tableau de bord, la motivation de la fonction volontaire coïncide avec l'aspiration même de la foi. Quand elle se consacre à cette section elle sert la foi tout en se servant elle-même, elle reste dominante, ne bascule pas en servitude tout en bénéficiant pleinement de la puissance de la foi, son activité n'a plus du tout la même saveur. Globalement, la direction volontaire peut donc choisir entre deux types d'activités, qui correspondent à deux allures, une activité vulgaire consacrée à la survie et une activité noble consacrée à la recherche en vue de l'enrichissement de la vie mentale. Cette activité de recherche est plus difficile à mener, incertaine, aléatoire, elle nécessite la mobilisation, le pilotage et la coordination de la concentration et de l'analytique, sinon de toutes les autres fonctions. Réunir par la concentration toutes les données dont elle dispose dans un but précis et attendre avec obstination la réaction de l'analytique est rarement couronné de succès. Elle peut aussi se laisser aller à une allure plus intuitive, sans objectif précis, mais en restant ouverte à tout ce

qui se présente, sauter d'une chose à l'autre, suivre les pistes intéressantes, déployer ainsi toute sa subtilité et tout sa puissance et finir à souvent trouver ce qu'elle ne cherchait pas.

Le sentiment de soi tire son origine dans la nature même de la fonction volontaire, comme si dans l'exercice de ce pouvoir de choisir et même de ne pas choisir se manifestait quelque chose qui exerçait ce pouvoir et qui affirmait en outre qu'il est lui. Du fait de la synergie ce sentiment se répand à toutes les fonctions mentales et s'enrichit du pouvoir de chacune d'elles, il se conceptualise, s'objective, se projette et même, dans la maladie mentale, crée des fantômes, les fonctions deviennent ses fonctions, leurs produits ses produits, ce corps mon corps, etc... Mais dans la pratique de certaines formes de méditation, chères aux écoles orientales, ce sentiment peut disparaître et laisser la place à la montée d'une énergie, ce qui permettrait de conclure que la puissance du soi, ou de l'ego, réside dans sa vacuité, et sa santé dans sa transparence.

## LA FOI

Il y a des configurations mentales où le jugement arbitraire est incapable de juger, la direction volontaire incapable de décider et pourtant si ces configurations sont stressantes il y aurait lieu de trouver une solution. Pour l'exemple prenons le cas de la mort. Face à la mort le jugement arbitraire constate : je ne dispose d'aucune expérience, je n'ai donc aucune possibilité de juger, je me déclare incompetent. Il fait cependant appel à l'analytique qui peut proposer : « s'il n'y a rien après la mort, je ne souffrirai pas, s'il y a quelque chose, je m'y adapterai ». Ravi, le jugement arbitraire valide cette proposition comme efficace. Il y a dans cette proposition une structure logique et quelque chose de péremptoire qui n'appartient pas à l'analytique : « je m'y adapterai », mais qui relève de la foi. La foi est une sorte de joker que le vivant peut utiliser quand il est incapable de résoudre et même d'aborder un problème, une angoisse, une souffrance, et dont l'action, même si elle est déraisonnable est préférable à l'inaction car elle desserre un blocage et allège un stress.

La foi a une saveur de confiance péremptoire, au cœur de son émergence, je trouve une aspiration au dépassement de soi, une conviction que ce dépassement est possible et une foi en soi comme acteur de ce dépassement.

Dès son origine le vivant est placé dans un univers dont il ne sait absolument rien, un univers qui le menace et dans lequel pourtant il doit survivre. Pour survivre, alors qu'il ne dispose que de quelques impressions immédiates et aucune des bases qui leur seraient nécessaires, il doit tout construire, tout inventer, surmonter tous ses échecs, il a besoin d'une confiance absolue en lui-même, de la certitude absolue de sa capacité à survivre, se construire et se dépasser. Cette confiance est déraisonnable et irrationnelle, car c'est un être précaire et faillible, mais c'est de cette confiance qu'il tire sa force. C'est cette puissance qu'il projette qui s'exprime dans la foi. Il a d'autant plus besoin de cette puissance que ses moyens sont faibles, que ses tentatives sont hasardeuses et désespérées. La foi lui assure une certaine sérénité face à l'abîme qui l'entoure, l'espoir de s'en sortir, mais elle ne fonctionne, ne lui vient en aide que dans cette puissance, c'est-à-dire que par nécessité elle doit totalement ignorer le doute. Cette foi il la projette dans ses propres structures, mais aussi dans un imaginaire que lui propose l'analytique. Cet imaginaire c'est le transcendant, il ne peut être soutenu par le jugement arbitraire, il ne peut être soutenu que par la puissance de la foi. Ce transcendant est par sa construction et son rôle, personnel, il doit être au mieux adapté aux besoins de chaque personne, mais il peut être partagé et devenir de ce fait collectif, ou à peu près collectif. Sans ces collectifs, l'histoire n'aurait pas été la même, ces collectifs ont construit des civilisations, mais ils ont aussi connu des dérives, de ces dérives sont nés des désordres et de ces désordres les pires des barbaries, car la foi présente un paradoxe : comme fonction mentale elle sert le vivant, donc sa mission de survie, mais elle lui est si importante que pour elle il peut mourir.

Quand nos ancêtres étaient encore des chasseurs-cueilleurs leur transcendant prenait principalement la forme d'une sorte de monothéisme primitif bienveillant qui par amour du vivant veillait à assurer leur survie, ils sentaient sa présence prégnante dans leur environnement naturel. C'est quelque chose que l'on observe encore chez les Indiens des plaines en Amérique du Nord et les Aborigènes australiens. Ils accordent une grande attention à leurs rêves par lesquels ils prennent contact avec leur transcendant et reçoivent de lui des messages, dans le même esprit ils consomment des plantes et des champignons hallucinogènes, ont des pratiques qui les mènent à l'état de transe. Ils ne font pas de sacrifices ni d'offrandes car ce serait douter de son amour pour eux. Simplement quand ils abattent un animal pour survivre ils lui rendent grâce car ils sentent aussi sa présence dans cet animal et c'est donc un don de lui. Ils savent qu'il veille à leurs besoins, mais aussi qu'ils doivent s'adapter à ce qu'il leur offre. Ils conçoivent tout changement comme une opportunité qu'il leur envoie afin d'assurer leurs besoins, ainsi en cas de difficultés, ils se déplacent avec confiance. Ce transcendant est particulièrement adapté à leur mode de survie et développe leur sens de l'adaptation. Aussi quand les chevaux échappés des enclos espagnols sont remontés vers le nord, ils n'ont pas été perçus par les Indiens des plaines comme une menace ou des démons comme ce fut le cas par les agriculteurs du sud, mais comme une opportunité à saisir envoyée par leur transcendant et ils ont créé une civilisation du cheval.

Les agriculteurs, eux sont des sédentaires, ils savent qu'ils exploitent la terre, que cette exploitation a des besoins spécifiques, de la pluie, du soleil, du retour des saisons, etc.,

ils sont beaucoup moins adaptables que les chasseurs-cueilleurs, ils perçoivent tout changement comme une menace, leur transcendant se peuple de nouveaux dieux destinés à les protéger là où ils vivent, leur foyer, leur bétail, leurs cultures, ils craignent les catastrophes naturelles qui détruisent leurs biens, ils les interprètent comme autant de signes de colère de ces dieux, pour les apaiser ils leur font des offrandes et comme cela ne semble pas suffire, ils offrent des sacrifices prélevés sur leur bétail, leurs premiers-nés, le sang c'est ce qu'ils ont de plus précieux, c'est le début du paganisme. En Irlande les petites communautés paysannes élisent des rois pour servir une déesse agricole exigeante, quand les récoltes sont trop mauvaises c'est que ces rois ont déçu la déesse, donc pour lui plaire, ils les tuent et en choisissent d'autres. Ces transcendants sont relativement fragiles car quand les épreuves sont trop fortes, les sécheresses, les épidémies et les famines trop répétées, trop meurtrières, quand les hommes voient que tout ce qu'ils font ne sert à rien, leur transcendant s'effondre et avec lui leur civilisation, ils détruisent leurs villages, recouvrent leurs temples de terre et quittent ces lieux maudits. C'est ce qui est arrivé aux Nazcas en Amérique du Sud, plus tard avec des polythéismes il est vrai beaucoup plus élaborés aux Mayas en Amérique du Nord, puis dans des flots de sang aux Aztèques à l'arrivée de quelques Espagnols. Plus tard encore d'un point de vue culturel, dans le contexte du polythéisme impérial urbain quand les Carthaginois ont vu Scipion l'Africain s'approcher de leur ville, les prêtres ont reproché aux familles les plus riches d'avoir négligé leurs devoirs, trahi leurs anciennes traditions, d'avoir remplacé leurs premiers-nés destinés aux sacrifices par des prisonniers et des esclaves. Cette nuit-là plus de deux cents enfants furent sacrifiés. Après la défaite, quand Scipion eut pris la ville, je ne sais pas ce qu'ils ont fait des prêtres, mais en moins d'une journée tout ce transcendant s'est effondré. Un transcendant doit servir les besoins des hommes, quand il échoue, il s'effondre, quand les besoins des hommes évoluent, il se transforme, mais partout où il continue à servir les besoins des paysans et surtout s'il est relativement débonnaire, le paganisme perdure, s'enrichit de fêtes, de sources miraculeuses, etc... et jusqu'à aujourd'hui.

Avec la naissance des grandes cités, des empires, comme aux Indes, en Egypte, en Grèce, apparaissent les grands polythéismes. Il n'y a plus uniquement des paysans, mais aussi des artisans, des bâtisseurs, des marchands, toute une collection de métiers et surtout des princes. Les besoins des hommes ont changé, se sont diversifiés, chaque catégorie de population a ses propres besoins et les princes ont des besoins spécifiques. Pour eux, il faut veiller à la protection des villes et de leurs empires, il faut aussi justifier et consolider leur pouvoir, le partager avec les prêtres et gérer avec eux une population turbulente, ils deviennent souvent les intermédiaires privilégiés des dieux, mais des intermédiaires sacrés, inaccessibles, parfois des dieux eux-mêmes qui poursuivent leur protection au-delà de la mort. Mais ils ne vont pas jusqu'à totalement renverser l'ordre ancien, à priver le peuple de ses réconforts, donc à côté du transcendant nouveau dédié aux princes subsiste une multitude complexe de divinités protectrices. Les sacrifices barbares disparaissent, les offrandes vont aux princes et aux prêtres, ce sont eux les véritables protecteurs et les princes n'ont pas besoin de sang, ils ont besoin des paysans pour produire, des guerriers pour leurs guerres, de bras pour construire leurs palais, leurs temples, leurs tombeaux. Le seul souverain à avoir eu l'audace de renverser l'ordre ancien, c'est Akhenaton le roi-prêtre mais son monothéisme est davantage un polythéisme simplifié qui prive le peuple de ses anciens protecteurs sans rien lui apporter en échange sinon sa propre personne. Il échoue d'une part parce qu'il se prive de l'alliance des prêtres et d'autre part parce qu'il apparaît au peuple comme un hérétique blasphémateur qui confisque tout le pouvoir pour lui seul, sans être lui-même le roi qu'il attend.

Avec l'écriture, l'argent, le développement du commerce, les déplacements des populations, la complexité croissante des rapports entre les personnes, des besoins sociaux apparaissent. Les rois qui tentent de les régler par leurs lois font figure de despotes. La bande des dieux paillards et immoraux des panthéons n'est pas appropriée pour répondre à ces besoins. Le prince a besoin de sacrifier son modèle de pouvoir, son alliance avec les prêtres, leur assurer des revenus, de rassembler un peuple disparate, le contrôler, lui donner une identité sur laquelle il puisse compter. Le peuple a besoin d'une morale, d'un code civil, d'une justice, qui soient acceptés par tous et que personne ne puisse contester. Avec son livre sacré Josias résout d'un coup tous ces problèmes. Son monothéisme n'est pas seulement une religion, ni seulement un projet politique, c'est un vaste ensemble, une réforme globale de la société portée par un transcendant. Josias échoue, il perd la vie quelques années plus tard au cours de combats et son fils revient au paganisme, mais son projet est si séduisant, si

moderne pour l'époque, que le judaïsme renaît presque de lui-même alors que ce peuple est en captivité, et qu'il engendrera tous les autres grands monothéismes. Ensuite ces monothéismes ont souffert parce que dès leurs origines, ils sont totalitaires, ils veulent éradiquer les paganismes et les réfractaires, ils prétendent s'imposer à tous, jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne, dans tous les domaines de la pensée et surtout par leur difficulté et presque leur incapacité à se transformer du fait de la sacralité de leurs textes. En fait il n'est pas interdit à un monothéisme de porter une évolution scientifique, sociale et politique (on a pu le voir parfois), s'il sait s'adapter rapidement à l'évolution des besoins d'une population et corriger peu à peu ses premières erreurs.

En Asie de l'Est nous pouvons voir d'autres types de transcendants collectifs. Si pour devenir populaires, le bouddhisme et le taoïsme ont intégré les pratiques paganistes auxquelles aspiraient les populations et ressemblent aux autres religions, dans leur version radicale ce sont des écoles de dépassement de soi disposant de leurs propres techniques mentales. Bouddha voulait s'affranchir et enseigner aux autres comment s'affranchir de toute souffrance. Lao-Tseu aspirait à « aller sous le ciel », une harmonie spontanée dans la fluidité d'une vie physique et mentale. De tous les philosophes chinois, c'est le plus individualiste, il ne s'intéresse ni au social, ni au politique, il fait peu de cas de la compassion, et selon la légende il s'enfuit dans la solitude. Les transcendants de ces écoles ne sont pas des transcendants de survie, mais de dépassement de soi. Ils s'adressent surtout à des personnes déjà libérées de toute contingence matérielle.

La grande peste a fissuré le monolithisme du monothéisme chrétien en Europe et ses abus répétés ont fait le reste, la renaissance a pu émerger puis la science et la progression des techniques ont transformé les besoins des populations, les églises ont dû renoncer à leurs ambitions et libérer leurs carcans après des siècles de conflits sanglants. La majorité de la population n'est cependant pas devenue athée, car l'athéisme suppose une réflexion approfondie, elle est devenue areligieuse et elle a adopté d'une façon pas toujours très consciente le mythe du progrès, un transcendant porté par la philosophie, la politique, les sciences, la médecine, l'économie, et la conviction que quoi qu'il fasse, quels que soient ses errements et ses erreurs, l'homme arrivera toujours à s'en sortir. En quelque sorte il s'est rapproché de la fonction essentielle de la foi. Ce mythe pourrait souffrir, si l'humanité rencontrait à l'avenir de fortes épreuves, mais un autre mythe plus ancien, la cyclicité, chère à Confucius, pourrait le concurrencer dans la recherche d'une harmonie sociale et politique hors du progrès.

Un transcendant n'est pas nécessairement religieux et collectif, il peut être philosophique, scientifique, politique, économique, etc... Le démon de Socrate est un bel exemple de l'expression personnelle de la foi. Les libres penseurs ont toujours défendu avec acharnement leurs transcendants personnels face aux intrusions d'un transcendant collectif même si dans les périodes les plus sombres il a toujours mieux valu pour eux de rester discrets. Si dans son principe la foi est toujours semblable à elle-même, le transcendant qu'elle soutient n'est pas nécessairement immuable, si les besoins de la vie mentale changent il doit s'adapter. La foi elle-même par son aspiration au dépassement de soi appelle ce changement.

La foi a deux raisons par lesquelles elle transforme son transcendant le plus souvent partiellement : soit qu'il est démenti, soit qu'il n'a plus de raison d'être. Il est démenti par les événements ou l'expérience. Il n'a plus de raison d'être quand le jugement arbitraire redevient capable de juger, quand l'analytique est capable de proposer de meilleures solutions, quand il ne répond plus aux besoins de l'être vivant.

Mais ce qui a été mis en place par la foi ne peut être transformé que par la foi. Cela peut arriver sans que l'on y prenne vraiment attention, par des effritements successifs, cette restructuration peut rester incomplète, et dans ce cas laisser des séquelles nuisibles car sources de contradictions et de paradoxes surtout quand elles concernent des structures comportementales car la foi a souvent été appelée pour valider leur mise en œuvre. Il est donc parfois nécessaire de faire le ménage. La restructuration consciente est présidée par les cinq grands barons de la vie mentale : la fonction volontaire qui les a convoqués, la conscience, la concentration, l'analytique et la foi. Ils se réunissent en une sorte de communion intense. Il est alors nécessaire de concevoir clairement la structure ancienne et la nouvelle, de les rapprocher et de les lier. Dès que cette liaison est suffisante la foi opère, elle transfère ce qu'elle avait mis d'elle dans la première, dans la seconde, cela ne prend qu'un instant, et c'est fait. A ce moment la fonction pathologique restée jusqu'alors discrète envoie généralement une grande

bouffée de stress positif qui déstabilise la concentration et rompt de ce fait la communion qui n'a plus de raison de perdurer.

Pour mieux illustrer et comprendre le rôle de la foi, je ne peux pas quitter ce chapitre sans parler de ce que certains appellent : « les expériences de vies antérieures ». Ce sont des rêves, soit des rêves ordinaires, mais aussi des rêves éveillés dans un état de songe proche de l'assoupissement. La particularité de ces rêves c'est qu'ils se présentent dans un cadre historique ancien et parfois très ancien et qu'ils mettent en scène des expériences structurantes, le plus souvent dramatiques : fuites, condamnations, exécutions, suicides, échecs, errances, succès aussi parfois, mais pas comme des cauchemars, comme des expériences assumées, vides de toute souffrance et pleines au contraire des leçons qui en ont été tirées ou doivent en être tirées. Ce sont des rêves à message. L'imaginaire de l'analytique est tout à fait capable de produire tout seul dans son coin, comme un grand, ce type de rêves, mais si la foi s'en empare, elle leur donne toute sa puissance, elle donne à l'être des centaines de siècles de racines, des racines qui par le passé expliquent son présent et éclairent l'avenir, des racines qui construisent une histoire personnelle qui transcende les races, les cultures, les civilisations, après avoir été tout cela il ne peut plus être aucune d'elles, il ne peut plus être que lui-même. La foi lui donne ainsi non seulement une sécurité ontologique à toute épreuve mais beaucoup plus encore.

## LA FONCTION PATHOLOGIQUE

La fonction pathologique ou pathologique s'exprime par le stress, les émotions, les sentiments, le plaisir et le déplaisir, elle s'impose dans la vie mentale par sa puissance. Sans cette puissance, elle ne serait qu'un jugement comparable à celui du jugement arbitraire, mais avec cette puissance ce n'est plus un simple jugement mais plutôt une condamnation ou des applaudissements, voire même l'exécution d'une peine ou une portée en triomphe.

Ce jugement est relativement simpliste, peu nuancé, binaire, le stress n'est ainsi que positif ou négatif et se décline selon les événements par réaction à quelque chose par la joie ou la colère, ou par anticipation pour ce qui pourrait se produire par l'enthousiasme ou la peur. Au-delà encore selon les circonstances par l'amour et la haine, la honte et la fierté, etc... ou tout simplement le plaisir ou le dégoût, qui rejoint la jouissance et la souffrance.

Ses activités involontaires, rapides, semblent résulter des programmes de structures comportementales anciennes dans le but de protéger l'être et d'assurer sa survie, de l'avertir d'un danger, ou au contraire d'une opportunité à saisir, de donner du sens à ses expériences, de conforter ses comportements ou au contraire les invalider. Elles peuvent aujourd'hui m'apparaître archaïques, disproportionnées, frustes voire invalidantes, inadaptées ou du moins sans commune mesure aux circonstances ordinaires de ma vie actuelle, mais je dois reconnaître qu'elles me sont encore souvent bien utiles et conservent donc leur perspicacité.

Par sa puissance c'est une fonction qui a vocation d'être dominante ou du moins elle ne se trouve jamais en servitude, elle est totalement indépendante et se trouve en concurrence avec la fonction volontaire, et qui parce qu'elle entrave ses décisions, menace sa liberté, lui impose des contraintes, la soumet à ses chantages, se trouve en conflit avec elle, de plus comme elle perturbe et affaiblit la concentration, elle la prive d'une grande partie de ses moyens.

La fonction pathologique utilise une énergie considérable qui associée à du sens en conservera dans la mémoire la puissance et la saveur. En conséquence cette énergie va renforcer la pérennité de ce sens mais aussi augmenter les effets de sa diffusion dans la conscience bien après les événements qui l'ont fait naître, aussi ce sens va continuer d'exercer une influence à long terme sur ma vie mentale. C'est un avantage indéniable pour la conservation de nos souvenirs mais il peut aussi en résulter des nuisances, des désordres, et même des traumatismes qui du fait de stratégies inappropriées telles que le refoulement, l'évitement, peuvent avoir des conséquences graves sur mes comportements et sur mes rêves. Il me faut alors considérer que ma mémoire est malade et réclame toute l'attention de ma fonction volontaire et le recours aux stratégies de résilience.

La résilience n'est pas la destruction de cette partie malade, l'extermination de ce sens, car ce serait non seulement perdre l'expérience toujours précieuse qu'il contient mais aussi laisser perdurer les conséquences de ce traumatisme et surtout ses conséquences inconscientes faute de les avoir traitées. La résilience n'a d'autre but que de revenir à un état ordinaire, c'est-à-dire sain. Il y a deux choses à accomplir, d'abord dégonfler le trop-plein d'énergie puis traiter la partie malade.

Pour agir sur le stress, il faut affronter la situation ancienne qui l'a provoqué, la revivre, plonger dans le souvenir mais sans se laisser totalement envahir par elle, en emportant avec soi la conscience de la situation présente et ce qu'elle a de relativement confortable. Il est important de créer un lien entre le passé et le présent afin qu'il crée les conditions d'une évidence qui permette aux fonctions mentales d'agir en conséquence, afin que ce stress apparaisse clairement comme inapproprié pour le présent et puisse s'éloigner en quelque sorte dans le passé. Au début c'est douloureux et il faut recommencer cette opération autant de fois que nécessaire en notant à chaque fois la lente diminution du stress.

Une situation de stress quand les circonstances qui lui ont donné naissance se sont prolongées, comme le traumatisme de guerre par exemple, s'est accompagnée de conséquences sur les comportements, les valeurs, les convictions de la personne. Si ces structures ont été appropriées pour faire face à ces circonstances exceptionnelles, elles ne le sont plus par la suite, mais peuvent continuer à la dominer sans qu'elle en ait pleinement conscience et affecter sa vie mentale. Il faut donc en prendre conscience en suivant à partir du stress les pistes qui y conduisent et débusquer toutes les séquelles que le stress a pu

provoquer dans les structures comportementales, et analyser précisément pourquoi ces structures ne répondent plus aux besoins actuels. Ensuite il faut établir un lien entre le passé et l'actuel, ce qui compte c'est la concentration et la conscience, car il n'est pas nécessaire de tout comprendre, tout se passe comme si en amenant avec elles la synergie mentale au cœur du problème, cette synergie disposait naturellement des moyens pour le traiter et tout remettre en place. On pourra aussi employer la technique de la restructuration consciente qui a été évoquée dans le chapitre concernant la foi et dont le domaine d'application est plus général et plus large que le traumatisme.



## LA FONCTION MOTRICE ET LES ACTIVITES PROGRAMMEES

La fonction motrice assure le lien entre la vie mentale et mon corps. Ce lien est un fait ordinaire quand je suis éveillé sans que j'aie conscience de sa nature, il disparaît dans le sommeil et le rêve. Dans l'expérience très particulière, exceptionnelle et involontaire du sommeil lucide j'ai conscience de sa disparition ou plutôt peut-être de son élongation, car je peux conserver la conscience confuse d'une présence de mon corps, mais d'une présence éloignée, détachée de moi, lointaine, la présence de mon corps m'apparaît comme un objet étranger, lointain de moi. Le sommeil lucide c'est la même chose que le rêve lucide, seulement je ne rêve pas, je ne dors pas non plus mais je suis conscient d'être dans un état de sommeil d'un point de vue physiologique. Le sommeil lucide serait un rêve lucide dans lequel ma fonction volontaire serait restée dominante et l'analytique resté en servitude, j'ai accès à ma mémoire, je peux réfléchir, méditer, rêvasser, ma relation à moi-même est assez proche de celle que je connais quand je suis éveillé. C'est un état instable qui peut basculer dans le rêve, le sommeil profond ou l'éveil. Quand je me réveille d'un sommeil lucide, j'ai nettement la sensation de ressaisir mon corps. Il a suffi d'un désir, d'une légère inclination de ma direction volontaire et ma fonction motrice s'active et rétablit le lien qui m'unit à lui, cela ne dure qu'un instant dans lequel je sens que je me rapproche de sa présence, puis je me réveille.

Ma fonction motrice me permet d'agir mon corps. Quand je suis éveillé elle entretient une relation très particulière avec ma direction volontaire, une relation faite de souples mouvements de bascule. Quand je n'ai pas besoin de lui, elle me semble effacée, en servitude, en attente alors que ma direction volontaire est dominante. Quand j'ai besoin de lui pour passer à l'acte ma fonction motrice doit devenir dominante, mais elle n'en a pas le pouvoir, ni de le décider, ni de le faire. Ce pouvoir c'est ma direction volontaire qui le possède, mais il ne lui suffit pas de le décider, elle ne peut pas simplement solliciter la fonction motrice comme elle le fait avec les autres fonctions mentales et obtenir leur concours tout en restant dominante, il faut qu'elle passe en servitude, déclenche ce mouvement de bascule et ce déclenchement est plus qu'une simple décision, il faut qu'elle opère ce déclenchement. Elle possède ce pouvoir car c'est un pouvoir de direction, mais un pouvoir de direction sur elle-même. Cette opération est tellement ordinaire et tellement rapide que j'en ai à peine conscience, c'est d'ailleurs il me semble cette inconscience qu'exploitent les hypnotiseurs pour prendre le contrôle de leurs patients. Cette opération s'accompagne d'une mission pour la fonction motrice, car la direction volontaire n'opère cette bascule que pour faire quelque chose avec un objectif précis. Dès cette opération ma fonction motrice devenue dominante passe à l'acte pour réaliser cet objectif à l'aide de ses nombreuses structures comportementales qui sont des programmes automatiques qu'elle se contente de servir. Ces programmes peuvent exiger le recours de nombreuses fonctions mentales telles que la concentration, la mémorisation, l'analytique, etc... selon leur complexité, aussi tant que ma fonction motrice est dominante ma vie mentale s'installe dans une synergie particulière où toutes mes autres fonctions sont en servitude de ces programmes y compris ma fonction volontaire. Car la fonction motrice ne possède pas ce pouvoir de direction aussi quand un programme a besoin d'une direction c'est la fonction volontaire qui l'assure en servant ce programme, il n'y a pas de contradiction en elle-même, mais une totale cohérence, car en ce faisant elle sert aussi son propre objectif. Dans cet état ma vie mentale s'abandonne tout entière à un programme, elle vit au ralenti, perd la conscience d'elle-même. Mais pendant ce temps le jugement arbitraire veille, à chaque instant le volontaire peut reprendre la main, modifier ou changer de programme.

Cette synergie est à géométrie variable car selon la nature du programme les fonctions mentales sont plus ou moins sollicitées, elle peuvent donc se permettre une activité secondaire et ceci d'autant plus que l'action est mécanique et répétitive, ainsi quand je me promène ou que je conduis ma voiture, que la route est bien dégagée, qu'aucun danger n'est en vue, il m'arrive souvent de penser à autre chose, mais si la route devient plus dangereuse je me concentre naturellement sur elle. Quand je fais un sudoku ou que je joue aux cartes, je ne peux pas penser à autre chose, sinon je joue mal. Ecrire est un exercice mécanique qui nécessite pas que j'y pense, il faut cependant que je pense pour écrire avec pour conséquence que j'écris mal et je pense mal, aussi souvent j'arrête d'écrire pour penser, puis j'écris la mémoire qui me reste de cette pensée. Il est plus facile d'écrire des souvenirs ou de

l'imaginaire. Il y a là un conflit entre deux activités concurrentes, ma concentration ne peut pas se porter sur deux choses à la fois, alors que la formidable capacité de l'analytique permettrait de le faire. L'architecture mentale constitue un modèle qui prévaut pour toute activité.

Globalement, les structures comportementales de la fonction motrice sont constituées de mon image virtuelle du monde (qui comprend un ensemble de représentations), de l'image virtuelle de mon corps dans ce monde et d'un ensemble de programmes qui permettent à cette image de mon corps d'agir sur cette image du monde. Lancée par la fonction volontaire, servie par la fonction motrice qui demeure la véritable fonction opérationnelle de ces programmes et assistée de l'ensemble des fonctions mentales, sans cesse améliorés par l'entraînement et les apprentissages successifs, cette action peut être très efficace. En outre, la fonction volontaire servant la fonction motrice tout se passe comme si celle-ci devenait une fonction volontaire animée par un soi. C'est ce que ressens, mais il faut souligner que si en conséquence les besoins de mon corps réel sont satisfaits, il ne s'agit que d'un jeu entre des images virtuelles de mon univers mental, jeu par lequel je manipule la réalité, mais dont celle-ci est totalement absente.

## L'ENERGIE SPATIALITE ET TEMPORALITE

La conscience prend connaissance des créations qui ont eu lieu dans un très court passé, elle ne prendra connaissance des créations de son présent que dans un très court futur y compris celles de la remémoration.

L'impression de fluidité de la vie mentale provient qu'elle vit une succession d'informations qui à chaque instant apparaissent et disparaissent, mais une chose ne peut pas entrer et sortir en même temps, elle ne peut pas être et ne pas être dans le même instant sous peine d'un très grave paradoxe dont notre univers ne peut pas se permettre, donc les informations qui apparaissent ne sont pas les mêmes que celles qui disparaissent, et il s'écoule une très courte durée qui crée une continuité entre le moment où elles apparaissent et celui où elles disparaissent, trop courte pour que ma conscience puisse vraiment les suivre comme elle suivrait le bouchon qui flotte dans l'écoulement d'une rivière, mais la continuité de cette très courte durée d'une information dans ma conscience participe aussi à cette impression de fluidité.

Dans ma réalité mentale les formes ne sont que des concepts que l'analytique peut projeter dans une spatialité virtuelle, or un concept n'est que du sens, il n'a pas de spatialité. Les concepts ne se distinguent les uns des autres que par leur qualité, les éléments qui composent un concept se distinguent les uns des autres que par leur qualité et les relations qui existent entre eux. Une forme est un concept particulier car contrairement aux autres concepts, les éléments qui composent une forme sont identiques et même vides de qualité, vides de sens, et c'est justement parce qu'ils sont vides de sens que je peux leur associer du sens, sans que deux sens se perturbent l'un l'autre. Les éléments qui composent une forme ne se distinguent donc les uns des autres que par leur relation formelle qui constitue son unique sens, qui peut s'écrire par une équation mathématique ou logique et qui n'a donc pas plus de spatialité qu'un autre concept. La spatialité d'une forme n'est que virtuelle, c'est le propre de sa qualité. Heureusement car si elle était réelle c'est-à-dire régie par les lois de la physique, il y aurait de gros problèmes de rangement dans ma mémoire. En étendant ses architectures l'analytique crée des espaces virtuels sur lesquels il peut projeter et fixer des images, y associer des concepts et d'une façon générale du sens, c'est la nature même de son pouvoir, c'est de cette façon qu'il structure ma mémoire. A chaque élément d'une architecture, il peut associer un ensemble de sens et à chaque élément de cet ensemble une autre architecture. Un musée a de gros problèmes de rangement, une bibliothèque qui décrirait dans ses volumes le contenu de ce musée en aurait beaucoup moins, un ordinateur moins encore, ma mémoire aspatiale plus du tout. Car l'aspatialité n'est pas une absence, mais une absence de contraintes, elle ouvre un champ de liberté de tous les possibles. L'aspatialité est pour une mémoire la solution la plus optimale car elle n'a pas de limite de capacité. Un ordinateur est limité par ses composants, le cerveau par sa biochimie, ma mémoire aspatiale constituée d'ensembles d'ensembles de sens ne l'est pas, je peux toujours lui rajouter un tas de choses, sans jamais parvenir à la remplir. Si elle a une limite, elle n'est pas de cette nature.

Le contenant de ma conscience a nécessairement la même nature que celui de ma mémoire qui n'en est que le prolongement et elle est susceptible d'accueillir une partie de cette mémoire. Quand elle réfléchit une image, elle réfléchit aussi dans le même instant toutes les impressions, informations, concepts qui lui viennent et qui excèdent la taille et les dimensions de cette image. Sa limite ne semble pas se trouver dans son propre volume, mais dans le volume du flux de la production des autres fonctions mentales. Pour disposer de cette capacité, ma conscience est comme ma mémoire nécessairement aspatiale.

La spatialité des images de nos fonctions sensorielles comme celles qui se forment sur la rétine de l'œil, elle est bien réelle, elles appartiennent au monde physique. Ces images sont fausses, mais elles sont cohérentes avec l'environnement physique qui les entoure. Cette cohérence signifie qu'elles conservent, au moins en partie, les relations formelles présentes dans cet environnement. Mais parce qu'elles sont spatiales, elles ne peuvent pas rentrer dans ma conscience, car ce qui est spatial ne peut exister dans l'aspatial, seul son concept le peut. Pour rentrer dans ma conscience il est donc nécessaire que l'analytique transforme ces images en images virtuelles, en saisissant leur contenu formel. Ce contenu formel n'est pas le monde mais il nous parle de lui et en particulier des règles et des horloges. Il en résulte que ce que je

vois en ouvrant les yeux dans ma conscience, n'est qu'une image virtuelle structurée par l'analytique, elle est cependant très riche, très vaste, elle montre la puissance de l'analytique, la même puissance que dans l'imaginaire du rêve.

Toute cette digression en apparence intrusive dans ce chapitre, n'a d'autre but que de fixer le contexte dans lequel examiner la présence d'une énergie dans la vie mentale. On peut l'appeler énergie mentale ou vitale par analogie avec ce qui se passe dans le monde physique, mais dans l'univers aspatial de la vie mentale c'est nécessairement tout à fait autre chose. J'observe la présence de cette énergie dans différentes expériences, dans la méditation, dans les variations de puissance que manifestent les fonctions mentales, en particulier celles de la pathologique, dans les variations d'intensité du sens dans ma mémoire. Ces impressions sont surtout celles d'une puissance mais cette puissance n'a pas véritablement de saveur ou plutôt elle a la saveur de la fonction mentale dans laquelle je la trouve, la puissance de la conscience a la saveur de la conscience, la puissance de la pathologique a la saveur forte de cette fonction, à tel point que je serais tenté de lui accorder une énergie propre. Tout se passe comme si cette énergie se comportait comme une ressource monétaire, comme de l'argent. L'argent n'a pas de spatialité, sa valeur se conserve très bien dans un fichier électronique, c'est une sorte de concept numérique et comme cette énergie, il n'a pas d'odeur. Quand on en a tout va bien, et quand on n'en a plus, rien ne va plus. Comme la source de cette énergie-valeur est éloignée de ma conscience, mais qu'elle me semble bien indispensable à ma vie mentale, je ne peux que faire des hypothèses quant à l'existence d'une fonction qui la produirait et la générerait. Par analogie se serait une fonction bancaire qui alimenterait les fonctions mentales ou dans laquelle elles puiseraient ce dont elles auraient besoin pour l'affecter aux produits de leur émergence, c'est-à-dire au sens. Je peux alors imaginer un système relativement cohérent dans lequel le sens ainsi chargé de cette ressource nécessairement aspatiale pourrait perdurer en mémoire, être rechargé, mais aussi se décharger lentement jusqu'à ne plus devenir sensible. Cette ressource serait alors aussi importante que la conscience, puisque sans elle il n'y aurait rien, ni sens, ni conscience, toute la vie mentale en dépendrait.

Cette énergie assurerait la pérennité de la mémoire et pourrait la recharger, car quand un sens apparaît dans ma conscience comme par exemple quand je vois un oiseau, ce sens emporte cette énergie dans ma mémoire et va se loger dans mon ensemble de sens « les oiseaux ». Si je n'ai jamais vu cette espèce auparavant, il reste distinct de tous mes autres oiseaux et garde sa propre énergie, mais cette énergie va aussi renforcer celle de mon ensemble de sens « les oiseaux ». Si par contre je connais déjà cette espèce, comme ma mémoire confond tout ce qui est indistinct, l'énergie de ce sens va renforcer à la fois l'espèce à laquelle il appartient et l'ensemble « les oiseaux ».

Quant au circuit général de cette ressource, deux solutions se présentent, soit une production continue en amont qui viendrait compenser les pertes en aval de la mémoire, soit comme une banque la fonction pourrait recycler cette ressource perdue pour la réinjecter en amont, l'ensemble restant à énergie constante, lui assurant une autonomie et déterminant la véritable limite de la capacité de la mémoire.

Tout cela peut paraître bien étrange, mais d'une part cette énergie est bien là, et il faut bien qu'elle vienne de quelque part, d'autre part un être vivant ne peut être un être purement conceptuel, un être purement conceptuel ne vit pas, il ne peut être dans son aspatialité que si l'ensemble de ses concepts forme un système consistant et dans ce cas il est immuable. Le vivant est à l'inverse un être en devenir, comme la flèche de Zénon il ne peut jamais atteindre son but, jamais être consistant. D'ailleurs il me suffit de regarder ma mémoire pour voir dans mes concepts une pagaille de contradictions, de paradoxes, de flou, d'erreurs et de mensonges à moi-même, tout cela ne peut être consistant. Donc à chaque instant le mental devrait s'effondrer sur lui-même et disparaître à moins de disposer de quelque chose qui lui permette bien qu'inconsistant de continuer à exister, tout comme la matière continue à exister grâce à son énergie sans avoir besoin d'être consistante. Ce quelque chose ce serait le rôle de cette énergie qui resterait soumise aux lois de sa propre nature.

Au-delà, si je fais de la paléobiologie-fiction, je peux imaginer qu'une particule aspatiale disposant de cette énergie et de ces fonctions puisse se lier par sa fonction motrice à un petit flocc désorganisé d'acides aminés et de le structurer selon ses propres structures et donner ainsi naissance à une protobactérie. Evidemment elle part de zéro, elle ne connaît absolument rien, elle n'a pas vu où elle mettrait les pieds, donc cela peut prendre beaucoup de temps, rencontrer beaucoup d'échecs, mais elle a tout son temps pour le faire

## CONCLUSION

Je pense que l'histoire de la culture humaine est aussi l'histoire d'un conflit, conflit pour la suprématie ou la prééminence dans nos fonctions mentales entre la volonté c'est-à-dire la direction volontaire alliée avec l'analytique et la passion c'est-à-dire le pathologique allié avec la foi. Ce qui caractérise l'humanité c'est que la volonté a gagné c'est-à-dire que la direction volontaire est devenue dominante dans notre phase d'éveil et son allié, l'analytique dominant dans notre phase de rêve avec pour conséquence certaines formes de synergies particulières. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, au début de l'aventure humaine le pathologique dominait sans doute encore, et plus encore chez les animaux qui nous ont précédés et nous ont légué ces fonctions mentales. Or l'arbitraire et la passion n'assurent pas leur domination de la même façon, la direction volontaire s'impose par ses choix dans un très grand éventail de possibles qu'elle s'efforce de développer, le pathologique dirige par la puissance qu'il affecte à un petit nombre de comportements appartenant à ses structures. En conséquence sa domination pèse sur la capacité d'adaptation des espèces et son affaiblissement expliquerait la réussite de l'espèce humaine. D'autres fonctions ont pu dominer, juste après la période de la boule de neige, à l'apparition des premiers multicellulaires on voit surgir une multitude de structures dans le règne animal des plus simples aux plus bizarres, leur comportement pourrait indiquer la prééminence de l'analytique, avec une grande variété mais aussi pour chaque espèce un programme et des comportements relativement mécaniques avec lesquels elles foncent tout droit. Résultat, presque toutes ces espèces sont disparues en peu de temps en fonçant dans le mur, et seules quelques-unes ont survécu devenant les ancêtres de tout le règne animal. Cette période a sans doute été un échec pour le vivant avec pour conséquence un renforcement de sa mission de survie et la montée en puissance du pathologique plus apte à assurer cette survie.

Je ne veux pas dire par là que ces fonctions ont construit le développement des espèces, mais je ne crois pas que le hasard et la nécessité puissent expliquer à eux seuls l'évolution des espèces mais que la contribution de ces fonctions peut être envisagée.

D'où viennent-elles ? Elles ne peuvent venir de nulle part. Elles ont sans doute été copiées sur des structures et des fonctions biologiques et en particulier sur les structures des unicellulaires.

Il y a quelque chose d'étrange avec les unicellulaires, c'est qu'ils sont tous nés d'une même cellule ou d'un tout petit groupe de cellules primordiales et que leurs structures sont globalement identiques. Nous possédons tous dans toutes les cellules de notre corps y compris les neurones des structures et des organites présents dans toutes les bactéries et descendant de la même cellule primordiale, en particulier les centrioles qui pourraient indiquer la présence d'une fonction bioanalytique. Ces structures n'ont que très peu varié comme si elles étaient les seules capables de permettre la vie, comme si au stade unicellulaire qui supporte en fait tout l'ensemble, le vivant n'avait qu'un seul modèle. Or ce modèle déjà présent dans la cellule primordiale est relativement complexe. Je comprends mal qu'un petit flocc désorganisé d'acides aminés saute par miracle toutes les étapes et se mette en bon ordre pour créer cette cellule étant donné qu'aucune des étapes intermédiaires ne soit viable. C'est le mystère de la vie. Je préfère imaginer que cette structure ne soit pas née par hasard, mais émane d'un métaprogramme, et que ce métaprogramme lui-même fasse partie d'un logos. Je préfère imaginer que ce logos comporte trois métaprogrammes, un concernant le vivant, le deuxième le concret c'est-à-dire la physique et l'astrophysique, les atomes, les molécules, les étoiles, etc... et un dernier le concernant lui-même, c'est-à-dire sa propre consistance. Un logos n'est qu'un ensemble de lois et de modèles qui permettent au Big Bang, au vivant, et à lui-même d'exister. Un logos est un permanent, la consistance est la seule condition à laquelle il doit répondre pour exister, mais la consistance est une condition logique très difficile à réunir, à tel point que les meilleurs logiciens, en particulier Gödel ont prouvé qu'elle était non seulement impossible mais non démontrable.

Mais je peux rêver qu'au-delà de mon intelligible, une petite ou une grosse astuce permettrait à un système, sans doute un seul système d'être consistant et d'exister tout seul et pour toujours immuable sans rien devoir ni demander à personne, et me débarrasser à la fois du souci des origines et de celui de le comprendre.

Connaître comment cela fonctionne c'est merveilleux, mais c'est aussi une seconde

étape. De même que la conscience d'être conscient était une seconde étape dans le strict domaine de la conscience, l'amorce d'un processus qui devait naturellement se produire par l'expérience puis la connaissance des autres fonctions mentales.

Si le vivant a développé le traitement mental de l'information afin d'améliorer ses moyens de survie, il n'en reste pas moins un traitement aveugle tant qu'il ne constate pas comment cela fonctionne. Or un traitement aveugle provoque nécessairement quelques ratés qui sont difficiles à corriger car il ne sait pas d'où cela vient, tant son monde mental est complexe et que les conséquences désagréables et parfois désastreuses, des ratés peuvent être très éloignés des causes qui les ont produites. C'est comme essayer de réparer un moteur sans le voir ni rien savoir de la mécanique.

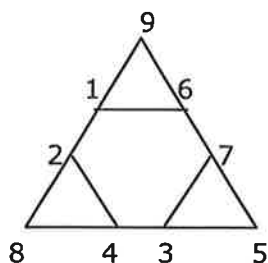
Connaître comment cela fonctionne, c'est une seconde étape car c'est accéder au moteur et à la mécanique. Il lui devient alors possible de comprendre les causalités et d'agir directement à la source, d'autant plus s'il possède la conscience de cette source. Dans son aventure mentale c'est donc un second degré que s'offre le vivant afin d'améliorer ses moyens de survie. Comme toujours, il ne peut pas savoir à l'avance où cela le mènera, mais fidèle à ses principes constitutifs il ne peut que s'y engager avec la foi dont il dispose.

JEAN-LOUIS TRIPON

## FONCTIONS MENTALES

### LES ANNEXES

TABLEAU DES SYMBOLES .....	32
REPRÉSENTATION GÉNÉRALE.....	33
FONCTION ANALYTIQUE 2 .....	34
FONCTION PATHOLOGIQUE 3.....	54
FONCTION VOLONTAIRE 7 .....	59
ANALYSE DES MÉCANISMES DE DÉFENSE DU MOI....	65
LA CONCENTRATION 6 .....	69
LA FOI 9 .....	71
ANALYTIQUE ANNEXE SECONDE .....	73



## TABLEAU DES SYMBOLES

1 REMÉMORATION  
2 ANALYTIQUE  
3 PATHOLOGIQUE  
4 MOTRICE  
5 CONSCIENCE

6 CONCENTRATION  
7 VOLONTAIRE  
8 ÉNERGIE  
9 FOI

Les fonctions mentales ne possédant pas de spatialité, l'architecture et les nombres auxquels elles sont ici associées sont arbitraires.

## TABLEAU DES INTERACTIONS (TIM)

REM 1	1/1	1/2	1/3	1/4	1/5	1/6	1/7	1/8	1/9
ANA 2	2/1	2/2	2/3	2/4	2/5	2/6	2/7	2/8	2/9
PAT 3	3/1	3/2	3/3	3/4	3/5	3/6	3/7	3/8	3/9
MOT 4	4/1	4/2	4/3	4/4	4/5	4/6	4/7	4/8	4/9
CONS 5	5/1	5/2	5/3	5/4	5/5	5/6	5/7	5/8	5/9
CONC 6	6/1	6/2	6/3	6/4	6/5	6/6	6/7	6/8	6/9
VOL 7	7/1	7/2	7/3	7/4	7/5	7/6	7/7	7/8	7/9
ÉNE 8	8/1	8/2	8/3	8/4	8/5	8/6	8/7	8/8	8/9
FOI 9	9/1	9/2	9/3	9/4	9/5	9/6	9/7	9/8	9/9

$x/y$  : Action, réaction de la fonction  $x$  sur ou à la fonction  $y$ , ses émergences et ses produits.

$x/x$  : Action sur elle-même.

exemples :

5/6 conscience de la concentration

6/5 concentration sur la conscience

5/5 conscience de la conscience

$x \leftrightarrow y$  : réaction réciproque

$e p$  : émergence, produits de.

$w$  : sens non déterminé, simple ou complexe,  $px$  ou  $ex$ .

D S M E X A : fonction dominante, en servitude, monotone, effacée, exaltée, abstraction faite de sa présence.

exemples : D7, S X 9, E 9, A (5 8)

Y : synergie, exemple Y (5 6 7 2), implique A (1 3 4 8 9)

0 : communion, exemple 0 (7 5 2 9 6), implique A (1 3 4 8)

j, d : 7j et 7d, jugement arbitraire et direction volontaire.

p2 sens structuré p2 pré-e pré-conscient p2e en conscience p2 non-e non conscient

p2 post-e post-conscient p2 non post-e non post-conscient pré-p2 inaccessible

i p 2 : images structurées simples par 2, soit i p 2 (w).

c p 2 : concepts simples.

a p 2 : tableaux, grilles, architectures.

tp2 : structure comportementale tp2(x) de la fonction x

qp2 : autres structures complexes.

s p 2 : signes élémentaires ou complexes.

exemple : 5/1/ip2 est la conscience d'un simple souvenir.

Rx, Rpx : renforcement de x, de px par 6.

/ Pouvoir opératif d'une fonction, de la modalité d'une fonction. x/ indique l'émergence de la fonction x. px produit de la fonction x. y/px opération de la fonction y sur px.

2 STRU/ 2 PROP/ 2 GEST/ Modalités de 2. 6 MOUV/ Modalité de 6.

PROG p7/ Programme de D7d. (!! ) D7d/ Fulgurance d'une décision de D7d.

p2 (px) p2 (G(w)) : je précise de px, de G(w).

G(w) Groupe de sens Ca case Ta tableau cat catégorie.

Opérateurs de 2 : U associer  $\cap$  dissocier Di distribuer Du dupliquer Co confondre

Ae assemblage dans l'espace Se suppression spatiale , pause • fin

Opérateurs de 6 : Ra rassembler Re rejeter

Conjonctions logiques : et ou si donc ( $\Rightarrow$ ) sauf : tel que  $\Leftrightarrow$  équivalent  $\equiv$  identique

$\cong$  indistinct  $\wedge$  distinct  $\in$  appartient à

Qualificateur universel  $\forall$  quel que soit existentiel  $\exists$  il existe z relation u associés

AGP GGC AFM TGM Grilles et tableaux de sens de 2

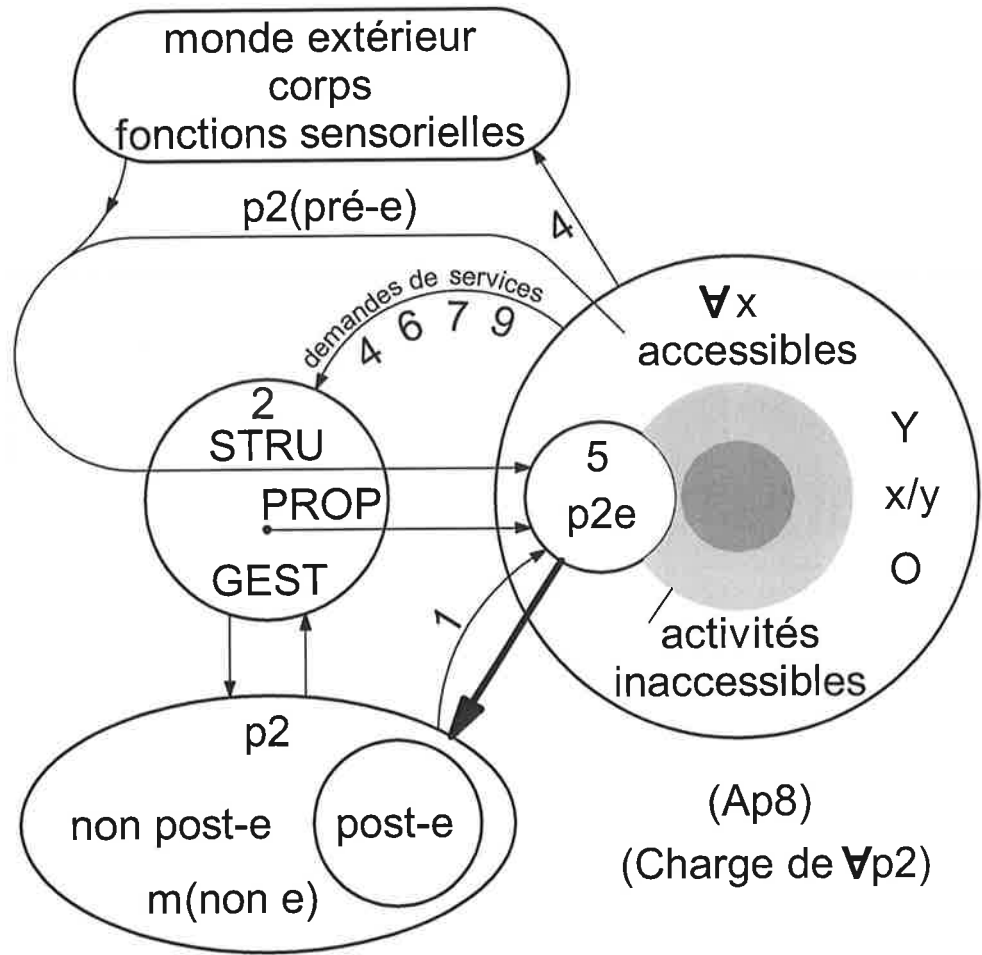
L'écrit ne désigne rien, il signale du sens. L'analytique propose et distribue du sens à des contenants, associe, dissocie, duplique, confond, crée et efface des espaces virtuels.



## REPRESENTATION GENERALE

- |        |        |
|--------|--------|
| 1 REM  | 6 CONC |
| 2 ANA  | 7 VOL  |
| 3 PAT  | 8 ÉNE  |
| 4 MOT  | 9 FOI  |
| 5 CONS |        |

- $\forall x$  (1 à 9)  
 ft. mentales  
 p2 sens structuré  
 e conscient  
 STRU } modalités  
 PROP } opératives  
 GEST } de 2  
 m mémoire  
 A abstraction  
 faite de



### environnement de 2

NOTE EXPLICATIVE : L'analytique 2 possède trois modalités opératives, la première STRU crée du sens structuré p2 des activités mentales qui lui sont accessibles et des activités sensorielles, et le livre à la conscience 5 où il devient conscient p2e . La seconde PROP propose du sens structuré plus complexe suite aux demandes de service des fonctions 4 6 7 9 et le livre à la conscience. La troisième GEST gère en mémoire (non consciente) les ensembles d'ensembles de sens structurés p2 dont une partie post-consciente s'est écoulée de la conscience, et peut être remémoré par 1. La fonction motrice 4 exerce son action sur le monde extérieur. Les fonctions mentales (1 à 9) dont les activités restent partiellement inaccessibles à STRU réagissent, et exploitent selon leurs capacités, le sens structuré conscient p2e qu'elles intègrent en 5. Il est fait abstraction de la charge énergétique A (p8) présente dans tous les éléments de cet ensemble.

## FONCTION ANALYTIQUE 2

### . Pouvoir opératif de 2/

2 est une fonction complexe, son pouvoir opératif est la distinction logique. D'un ensemble chaotique et désordonné 2/ distingue des sens et des formes. Il confond tout ce qu'il ne distingue pas. 2 possède des formes logiques élémentaires, des grilles fondamentales, des opérateurs logiques, trois modalités opératives, avec la première il structure du sens, produit des p2, avec la seconde il gère ce sens en mémoire, avec la troisième il propose des constructions de sens aux autres fonctions mentales. 2 est une fonction automatique, il ne décide pas, il ne juge pas. Une grande partie de l'activité de 2 se situe hors de toute conscience. C'est donc par la déduction à partir de ce qu'il livre de lui-même en conscience qu'il analyse ses propres activités et se révèle à lui-même.

### . Interprétation de l'expérience immédiate

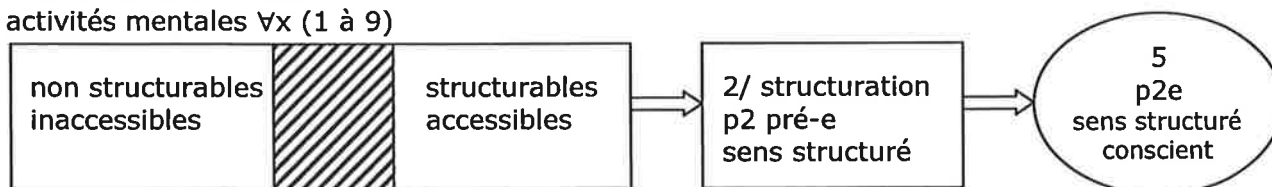
Quand je regarde mon visage dans le miroir, je ne vois pas le miroir et seulement une toute petite partie de la surface de mes yeux qui ne m'apprend pas grand chose sur eux. Je ne vois que l'interaction de mes yeux et du miroir, et cette image n'est pas accidentelle, elle ne serait pas sans mon intention de la voir, sans la concentration dont je fais preuve pour la regarder. Ce que je vois est le produit de l'interaction de mes yeux, du miroir, de mon intention et de ma concentration.

De même, mon expérience immédiate est le produit de l'interaction de toutes mes fonctions mentales, de leur synergie  $Y$  ( $\forall x$  1 à 9), de l'analytique qui prendrait la place de mes yeux, de ma conscience qui prendrait la place du miroir, de mon intention et de ma concentration, en faisant abstraction de tout le reste. Cette expérience est le produit de la conjonction de leurs pouvoirs opératifs respectifs  $\forall x$  (1 à 9)/. Dans ce produit où chaque fonction mentale apporte quelque chose 2/ distingue des sens et des formes, il fabrique du sens structuré, des p2, il est le seul à le faire, et dans cette synergie ce sens structuré tout comme la conscience est mis en commun, p2 devient un produit conscient p2e. Ce que 2/ distingue dans cette conjonction de pouvoirs opératifs ce sont des émergences et des produits (e+ p) des fonctions mentales qui y participent  $\forall x$  (1 à 9). p2 est le produit de cette distinction soit p2 ((e + p)  $\forall x$  (1 à 9)).

Dans cette synergie mentale, les interactions x/y existent un très bref instant avant d'être révélées par la conscience, il en est de même de 2/ et de son produit p2, donc avant d'être conscient p2 est pré-conscient p2 pré-e. C'est à cette étape qu'il est structuré par 2/.

Il est certain qu'une partie des activités de nos fonctions mentales ne sont pas conscientes et même inaccessibles. Si elles sont inaccessibles c'est que 2/ ne les distingue pas, elles sont non structurables ce qui ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas le devenir un jour, soit pré-p2. Il est possible que des traces de ces activités inaccessibles traversent la conscience mais n'y laissent aucun effet parce que ce qui n'est pas structuré par 2/ ne peut l'être par aucune autre. Une continuité existe entre le structurable et le non structurable, c'est le faiblement structurable qui peut donner lieu à des traces de sens faibles et flous noyés dans le flux de sens de la conscience.

activités mentales  $\forall x$  (1 à 9)



L'intelligibilité du sens structuré p2 provient de sa relation aux catégories de sens que 2 a créées en mémoire, ainsi une image devient un oiseau parce qu'il existe une catégorie « les oiseaux » dans les tableaux de sens de 2. La capacité de 2 à créer du sens et la qualité de ce sens est directement liée à l'existence et à la richesse de ces catégories.

Dans une synergie  $Y$  ( $\forall x$  1 à 9) cette intelligibilité consciente des p2 est mise en commun et partagée par l'ensemble des fonctions mentales  $\forall x$  (1 à 9) qui peuvent l'exploiter chacune selon ses besoins et ses capacités. 2/ est seul à produire ce sens structuré intelligible p2 ce qui explique qu'il n'y a pas en conscience d'interférence entre des sens en provenance de plusieurs origines.

Pas plus que l'image de mes yeux dans le miroir n'est la réalité intime de mes yeux, le sens structuré p2 intelligible que 2/ tire des produits d'une synergie mentale n'est la réalité de leur ni de son intimité opérative, non que 2 pas plus que mes yeux soit cachottier, vicieux et pervers au point de vouloir me tromper et se tromper lui-même. Non, il fait de son mieux pour servir le vivant, mais son mieux est parcellaire, imparfait et imaginaire. Heureusement ce

mieux est perfectible.

Mais la réalité d'un p2 ne réside qu'en son sens, elle est indistincte de ce que je ressens en conscience, ce sont les véritables produits de 2. Ils ne sont intelligibles qu'à travers lui. Ce n'est pas le sentiment du soi qui émerge de la fonction volontaire qui ressent quoi que ce soit. C'est 2 lui-même qui les ressent en conscience tels qu'ils sont (la conscience en plus mais celle-ci n'altère pas le sens) car leur intelligibilité n'est autre que la résultante des relations existantes dans ses catégories de sens.

**. Les catégories de p2**

Tous les sens (w) parce qu'ils sont structurés sont des p2, qu'ils soient en conscience p2e ou en mémoire p2 non e. Tous sont chargés p8. Comme 2/ opère aussi en mémoire hors de toute conscience ils peuvent être connus p2 post-e ou inconnus p2 non post-e.

— ip2 : images ou éléments d'images structurées émergeant de l'expérience immédiate d'un présent de la conscience. En principe, ils ne peuvent être que ip2e ou ip2 post-e.

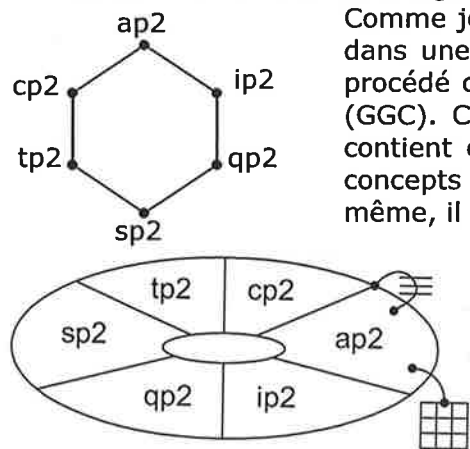
— cp2 : concepts simples catégoriels, résultent de l'accumulation des ip2 en catégories, comprennent aussi tous les concepts simples et formes simples propres à 2.

— ap2 : architectures plus ou moins complexes mais régulières structurant des ensembles de sens, tableaux, rosaces, grilles constituant des structures cognitives à effet « boule de neige », faciles à mémoriser malgré leur taille car construites selon des règles logiques simples, certaines peuvent se subdiviser verticalement si nécessaire. Leurs éléments peuvent être associés à de vastes ensembles de sens, des portails d'accès à d'autres architectures.

— tp2 : structures comportementales des fonctions mentales, se présentent toujours sous la forme tp2(x). Se sont construites le plus souvent par agglutination des expériences, des comportements. Associent les différents éléments d'un processus menant de l'origine d'une décision ou d'un déclenchement à l'objectif recherché. Architecture quelconque fonction du processus, peuvent associer l'activité de plusieurs fonctions mentales. Très nombreux tp2 (4) pour couvrir toutes les activités programmées.

— qp2 : autres concepts complexes créés par 2 en fonction des besoins. Architectures irrégulières et représentations spatiales.

— sp2 : signes élémentaires ou complexes, groupes de signes, formules, textes. Peuvent eux-mêmes être divisés en catégories. Peuvent être associés à des p2.



Comme je dispose actuellement de six groupes je peux les distribuer dans une architecture élémentaire très simple à construire, c'est un procédé ordinaire de 2/. C'est la grille générale des catégories de p2 (GGC). Comme grille elle fait partie de l'ensemble des ap2. Elle se contient elle-même ou plutôt elle contient son propre concept (voir concepts de catégories) mais comme elle n'est pas distincte d'elle-même, il se forme une simple boucle d'identité entre son concept et celui qu'elle contient. A cette grille générale sont associés tous les p2 donc toute la mémoire, mais les concepts de ces catégories de p2 sont trop généraux pour provoquer un effet « boule de neige ». De ce point de vue c'est une architecture stérile pour 2. Elle ne sert que comme contenant de modèles caractérisant les propriétés des différents types de p2.

**. Opérateurs logiques de 2/**

Pour fabriquer du sens structuré et mener à bien toutes ses opérations 2 a besoin d'adjoindre à son pouvoir de distinction / des opérateurs logiques. Ceux-ci font partie de ses grilles fondamentales, son bagage fonctionnel. Ils sont bien connus parce que très tôt l'homme a remarqué qu'ils intervenaient tout le temps dans ses petites opérations logiques conscientes et les premiers mathématiciens grecs ont systématisé leur emploi :

U : Associer

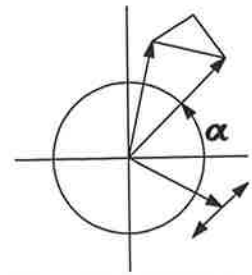
∩ : Dissocier, c'est l'inverse du précédent : c'est-à-dire que si on l'applique après une association on retourne à l'état initial, de même si on applique U après ∩.

Di : Distribuer, c'est-à-dire répartir un groupe de sens dans une architecture, comme des cailloux sur un échiquier.

Du : Dupliquer, reproduire à l'identique. Cette opération est nécessaire pour maintenir un groupe de sens distinct, sinon il revient immédiatement se confondre avec son original, la mémoire confondant tout ce qui est indistinct. Un G(w) dupliqué devient un G(w)du stable.

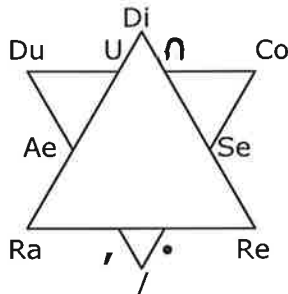
Co : Confondre, c'est l'inverse du précédent, il détruit la duplication, appliqué sur un G(w) du celui-ci redevient un G(w) et se confond avec son original.

Ae : Assemblage dans l'espace, c'est l'opérateur par lequel 2/ exerce sa maîtrise des espaces virtuels qu'il a créé. Il peut assembler point par point ou avoir recours à ses modèles élémentaires (voir formes logiques élémentaires). A travers ↗ il maîtrise la distance relative et à travers O l'angle. L'espace est la propriété de ces formes. Il peut avoir recours à des géométries toutes faites ou faire du sur mesure des architectures complexes. Dans ces opérations il a presque toujours besoin de l'opérateur Du pour les éléments qu'il utilise (• ↗ modèles) et pour qu'une architecture en cours de création reste distincte et stable dans son espace virtuel. Tous les espaces virtuels des architectures ainsi créées sont distincts.



Se : Suppression spatiale. 2/ peut utiliser cet opérateur pour détruire un espace virtuel comme avec Co, mais il peut aussi l'utiliser pour transformer un espace ouvert en espace fermé car les tableaux de sens qu'il utilise forment des tous et ces tous n'ont pas d'extérieur, ce serait contradictoire avec leur sens global (voir tableau de sens). Si une grille perd sa cohérence globale ses contenus sont prêts à être restructurés dans d'autres grilles.

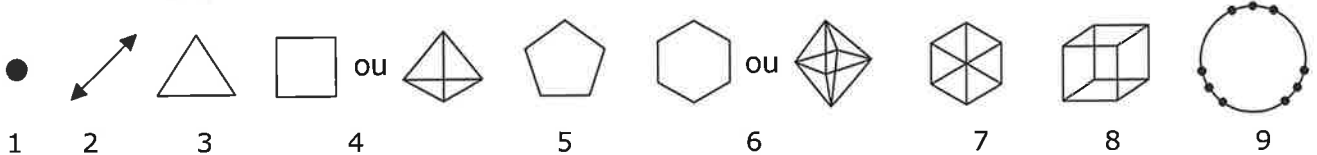
, et • : puis et fin, ce ne sont pas des opérateurs au sens strict puisqu'ils correspondent à des pauses et des fins donc à une absence d'opération, mais ils interviennent très souvent dans les structures comportementales où ils impliquent des suites logiques d'opérations.



J'aurais pu m'arrêter à 9. En leur ajoutant Ra et Re opérateurs de 6 mais qui possèdent aussi un sens logique (Rassembler et Rejeter) et le pouvoir de distinction logique /de 2 on obtient douze opérateurs distribuables dans une architecture classique.

Ces opérateurs sont souvent utilisés ensemble le plus classique est la distribution associative 2/(DiU).

### . Formes logiques élémentaires



Pour construire des architectures de sens dans des espaces virtuels, 2/ a besoin de formes logiques élémentaires ou primitives. Elles sont aussi bien connues des hommes de l'Antiquité, même avant l'écriture. C'est la suite des polygones réguliers jusqu'à 9. Elles forment une suite logique et se construisent à partir du point et des opérateurs Du et Ae réduits à une simple distribution élémentaire dans l'espace. Ainsi en dupliquant le point on crée le segment qui en pivotant sur lui-même produit le cercle dans lequel s'inscrivent tous les autres par distribution régulière. Elles se construisent aussi en se passant du cercle car leurs formes s'imposent comme naturelles par leur régularité. Le tétraèdre est équivalent au carré, l'octaèdre à l'hexagone, le triangle engendre la surface plane, le cube s'impose face à son équivalent l'octogone comme le troisième des cinq polyèdres réguliers et parce qu'il est le premier à engendrer véritablement un espace volumique régulier. La septième figure présente le cas particulier d'un trompe-l'œil car c'est la projection plane du cube dans laquelle on aurait confondu les deux points d'une diagonale, il annonce le passage du plan de l'hexagone au volume du cube. On aurait pu comme Pythagore que l'on peut considérer comme le père de l'arithmétique et de la géométrie s'arrêter au tétraèdre, mais les formes suivantes sont si courantes et la neuvième si importante qu'on voit mal comment 2/ aurait pu s'en passer comme modèles élémentaires de ses architectures. L'octaèdre (8 faces et six sommets) et le cube (6 faces et huit sommets) s'engendrent mutuellement, ils sont inverses l'un de l'autre. On aurait pu ajouter le douze, les deux derniers polyèdres réguliers, le dodécaèdre si cher aux druides gaulois, l'icosaèdre, mais ce sont déjà des assemblages plus complexes de triangles et de pentagones. Le neuvième s'impose naturellement comme le dernier car le dixième se créerait en ajoutant un point en son centre, mais le centre du cercle apparaît aussi comme l'unité engendrée par le cercle lui-même, et ces neuf modèles forment alors un tout cohérent. D'ailleurs les hommes de l'Antiquité se sont arrêtés là, neuf est le dernier de la série des

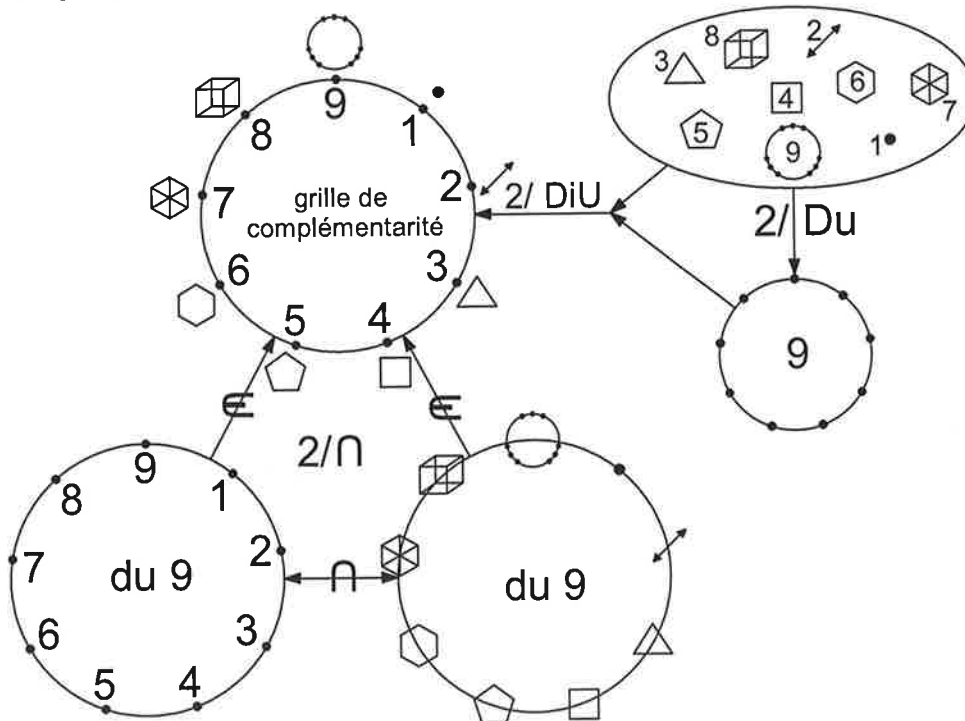
chiffres, ils ont fait du neuf le symbole de la totalité, de l'universalité que ce soit en Orient comme en Occident, aux Indes et même chez les Aztèques.

Dans une architecture, au-delà de sa forme, l'important ce sont ses sommets, car c'est à ses sommets que pourra être associé du sens. Ce qui caractérise ces modèles élémentaires c'est le nombre de leurs sommets. Ce n'est pas simplement le résultat d'une attribution arbitraire de nombres à des formes. La forme implique le nombre et le nombre implique la forme. Ce ne sont pas simplement des formes mais des formes-nombres. C'est ce qui a fasciné les hommes de l'Antiquité qui les ont souvent utilisées pour des pratiques douteuses. Mais ces formes-nombres sont aussi des modèles de complémentarité logique qui ajoute du sens, de l'intelligibilité aux éléments qu'elles peuvent réunir. Un, c'est l'identité, deux la dualité, trois la triadité, une grande partie de la métaphysique chinoise est fondée sur le huit.

Ce groupe de formes logiques élémentaires est lui-même complémentaire du groupe des opérateurs logiques. Sans ces opérateurs elles ne serviraient pas à grand chose et sans elles ils ne serviraient pas davantage. L'association, la dissociation, la duplication n'ont de sens que quand elles s'appliquent à des  $G(w)$  sur ces formes, plus encore pour la distribution associative. L'assemblage dans l'espace ne concerne que des formes, son principe même est gouverné par des formes, l'angle et la distance relative ne peuvent exister sans le cercle et le segment. Leur complémentarité est du deuxième type, la dualité qui n'est pas ici une simple opposition mais une nécessité réciproque, adjointe à  $2/$  on voit naître une complémentarité opérative du troisième type qui se réalise quand elle s'applique à  $G(w)$  dans une complémentarité de type quatre.

**. Opération fondamentale**

Groupe de formes élémentaires



L'une des premières opérations de structuration fondamentale de  $2/$  consiste à dupliquer son modèle 9 puis par distribution associative à associer tous ses modèles élémentaires aux sommets de celle-ci pour créer une grille de complémentarité. Quelque chose de nouveau est apparu c'est que dans cette grille à base 9 qui est la seule à pouvoir tous les contenir : chaque sommet est maintenant associé à un nombre ce qu'il n'était pas à l'origine.

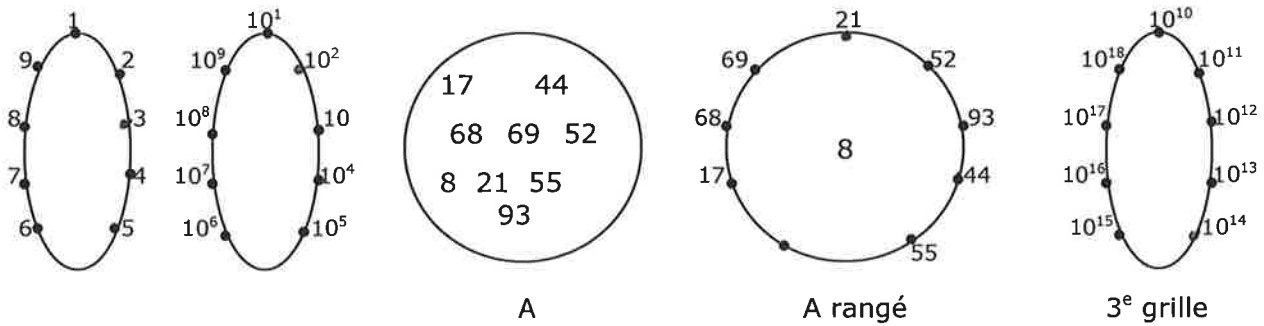
Grille de nombre à valeur purement numérique

Grille de formes à valeur purement géométrique

Ensuite par deux nouvelles duplications du modèle 9 puis de tous les modèles, puis dissociation  $2/\cap$  des nombres et des formes des 9 derniers modèles dupliqués, il crée une grille de purs nombres et une grille de pures formes par une dernière distribution associative. Ces deux dernières deviennent deux modèles l'un pour créer des architectures de nombres (bouliers, machines de Pascal) qui servent à compter, calculer, évaluer des quantités, l'autre des grilles géométriques et des tableaux de cases auxquelles pourront être associés des  $G(w)$  et des catégories de sens.

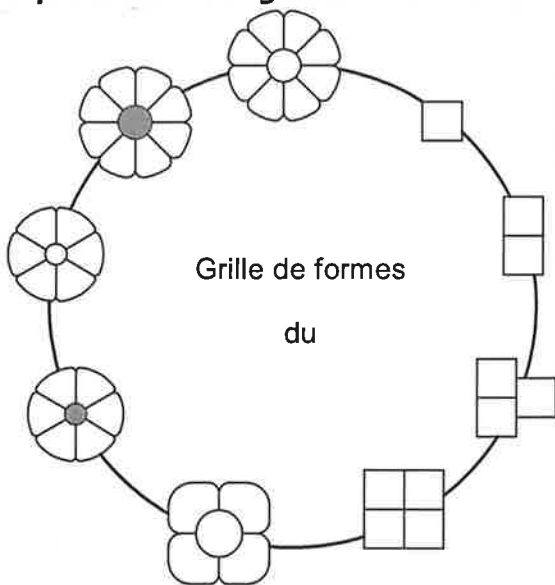
**. Assemblage de roues de nombres**

Il est amusant de constater qu'en assemblant deux roues de nombres par un segment géométrique on peut compter jusqu'à  $10^{10}-1$ . Par exemple 6.610.549.528 peut être exprimé par un groupe de neuf nombres à deux chiffres, le deuxième chiffre désignant les puissances de 10 et le premier les unités de ces puissances (ainsi 93 vaut 9000) (17 vaut 10.000.000).



Ces nombres n'ont pas besoin d'être rangés, mais si on les range à nouveau sur une roue on voit réapparaître notre nombre initial 6 (9). 6 (8). 1(7). 5(5). 4(4). 9(3). 5(2). 2 (1). 8, avec une troisième roue on peut compter jusqu'à  $10^{19} - 1$ . Comme il y a  $31,5 \cdot 10^{15}$  secondes dans un milliard d'années que  $10^{19}/31,5 \cdot 10^{15} = 317,5$  ces trois petites roues pourraient compter toutes les secondes pendant 317 milliards d'années. Ce qui donne un ordre de grandeur de la puissance de l'analytique compte tenu qu'il peut créer dans ses espaces virtuels autant de roues dont il a besoin et que sa durée d'opération dans son aspatialité pourrait être très proche du mur des  $10^{43}$  secondes.

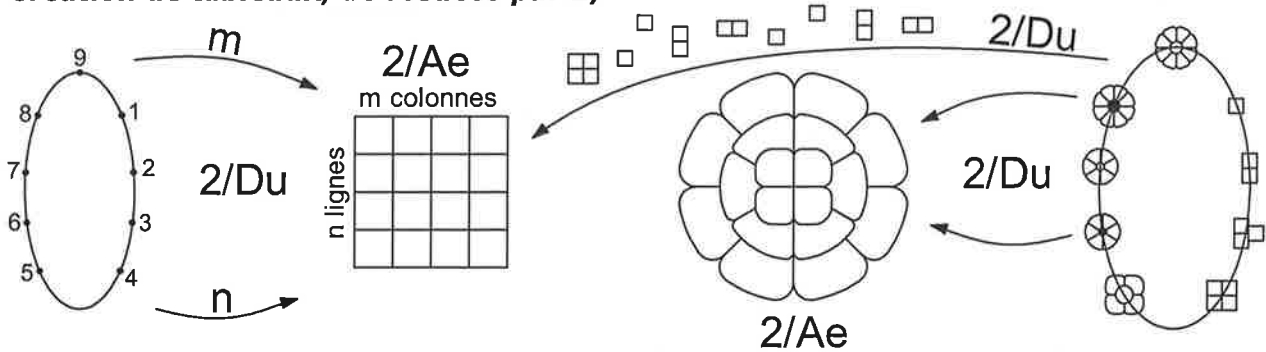
**. Equivalence des grilles et des tableaux ou rosaces de cases**



Dans mes figures j'utilise par commodité des grilles de points, des tableaux ou rosaces de cases selon la nature de ce que j'ai à représenter et les contraintes du papier bien que dans l'espace virtuel de la mémoire il n'y ait qu'un seul type d'architecture dont chaque sommet est un contenant potentiel susceptible d'accueillir par association tous types de contenu, groupe de sens  $G(w)$ , grilles, espaces indéfinis ou fermés. La nature de ce contenant n'est pas distincte de celle du contenant de la mémoire ou de la conscience. La seule limite est une limite pratique d'efficacité, car s'il y a trop de volume non structuré ce contenant devient stérile comme le GGC et demande à être subdivisé.

Toujours par commodité, je nomme arbitrairement (7d/) ces contenants : cases ou pétales.

**. Création de tableaux, de rosaces par 2/**



Grille de nombres

Tableau

Rosace

Grille de formes

Par  $2/ Du$ ,  $2/Ae$  l'analytique assemble des rosaces à partir des éléments prélevés dans sa grille de formes.

Par  $2/ Du$ ,  $2/Ae$  l'analytique assemble des tableaux à partir des concepts de nombres prélevés dans sa grille de nombres et des cases prélevées dans sa grille de formes.

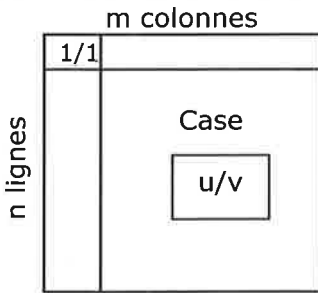
Le sens formel d'un pétale, d'une case est sa localisation spatiale dans sa rosace ou son tableau.

Du fait de l'assemblage, il résulte que chaque case d'un tableau est associée aux concepts de deux nombres, un nombre horizontal et un nombre vertical. C'est un couple de deux nombres,

en mathématiques on appelle cela un nombre complexe et il apparaît que chaque case est dans un tableau associée à un couple différent de nombres, et que ce couple définit aussi sa localisation spatiale dans le tableau, son sens formel. Il en résulte que le concept de ce nombre vient en surabondance du sens formel de la case et que si on la détache de son tableau elle ne perd pas son sens formel, elle le conserve.

**. Tableau de sens (Ta)**

L'ensemble des tableaux de sens appartient à l'ensemble des grilles de sens, qui elles-mêmes appartiennent à l'ensemble des architectures de sens. Tous sont des ap2. La mémoire est constituée de l'ensemble des architectures de sens.



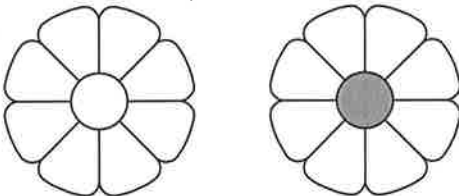
Un tableau de sens est une grille rectangulaire de cases composée de n lignes et m colonnes.

Une case est un contenant de sens dont la nature est identique (non distincte) du contenant de la mémoire et de la conscience.

Le sens formel d'une case ne consiste que dans sa localisation spatiale (virtuelle) dans son tableau. Le concept du couple du nombre u/v associé à chaque case permet de déterminer sa localisation dans le tableau . u/v est le signe de ce nombre et donc le signe de la case.

La spatialité de cet ensemble de cases, du tableau, ne réside que dans ses cases, il ne possède pas d'espace extérieur.

A chaque case l'analytique peut associer du sens, des catégories de sens (G(w)) ce qui confère à ces cases un effet « boule de neige ». Certaines cases d'un tableau peuvent rester vides de sens (outre son sens formel). Détachée de son tableau (dupliquée), une case conserve ses associations et donc son sens, son couple de nombres, son signe.

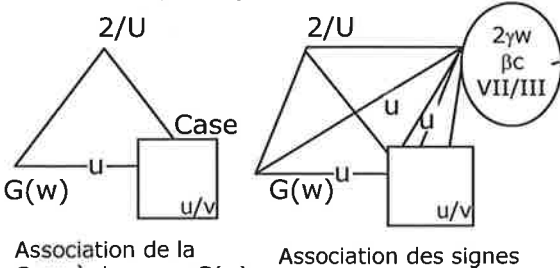


Les rosaces constituent un autre groupe de grilles surtout utilisées pour n cases de 3 à 15, elles peuvent rester régulières pour tout nombre de cases. Sans centre ce sont des anneaux.

**. Le signe**

Une case isolée, non associée à un nombre ne posséderait pas de sens formel ou plutôt le seul possible pour un espace singulier que peut proposer la grille de complémentarité, l'identité • , qui la localise en elle-même ce qui ne présente guère d'intérêt.

Un signe est une petite forme géométrique qui se distingue des autres signes par la grande diversité possible de sa microforme. En mémoire le concept d'un signe est le concept de sa microforme, un sp2.



Concepts de signes divers choisis par D7d arbitrairement

Association de la Case à des sens G(w)

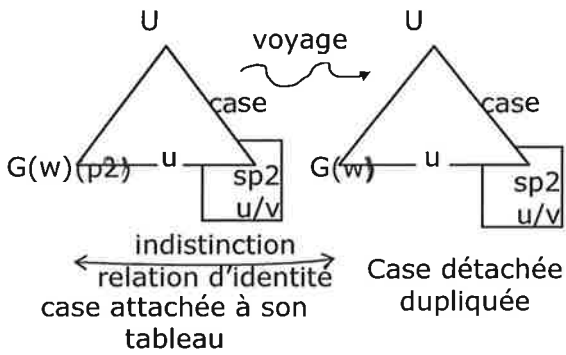
Association des signes

En mémoire de nombreux concepts des signes choisis volontairement en conscience par D7d peuvent être associés à sa demande par 2/U à la case, son couple de nombres, son concept de catégorie, ses groupes de sens G(w). Ces concepts

sont une surcharge pour la case. En principe 2 n'a pas besoin de ces concepts car il opère avec du sens, mais même au cas où il créerait des concepts de signes en particulier pour les couples de nombres u/v, il est tout à fait improbable que ces derniers ressemblent de près ou de loin à ceux choisis par D7d.

Mais ceci n'a pas beaucoup d'importance, car quand grâce à la concentration et sa netteté, je pense à un signe je pense aussi à un couple de nombres, à la case à laquelle il est attaché, au contenu de cette case. Et si cette case est à effet « miroir - boule de neige » je peux voyager non seulement dans les sens de cette case, mais aussi vers d'autres cases, en oubliant le signe et le nombre.

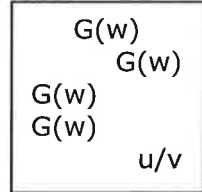
L'avantage du signe c'est sa clarté, la facilité d'approche qu'elle présente pour la concentration, sa qualité c'est qu'il soit bien effectivement associé à du sens, du sens qui présente un intérêt et non pas associé à des impasses ou de la « choucroute », c'est la raison d'être de tout le système sémiotique que j'utilise, de toutes ces rosaces et de tous ces tableaux.



Quand une case est détachée de son tableau par duplication, elle voyage avec son sens, son nombre, ses signes. Elle reste toujours reliée à son architecture d'origine par la relation d'identité de son sens ( $G(w)$ ) car la case dont elle a été dupliquée n'a pas disparue. Elle a conservé son sens formel grâce à son nombre  $u/v$ . Ce voyage a une intention, elle peut être tirée par son sens, son nombre, son signe, elle va vivre des aventures de sens, et son architecture d'origine, son tableau de cases va en profiter pour s'enrichir.

### . Groupe de sens $G(w)$

Case



Les  $G(w)$  sont des groupes de  $p_2$ , ils appartiennent à l'une des six catégories de  $p_2$  de la grille générale des catégories de  $p_2$ , la GGC.

Si on fait exception d'un  $ip_2$  solitaire faiblement structuré (donc très flou) en attente d'un compagnon, mais dès qu'ils sont deux ils forment un groupe, et comme on le voit, ils donnent immédiatement naissance à un concept (un  $cp_2$ ) associé à leur groupe : le concept « des sens ( $w$ ) non associable à aucune des

catégories existantes (cat) donc à aucune case (Ca) d'aucun tableau de sens (Ta) ». Mais comme concept il fait partie de l'ensemble des  $cp_2$ , à l'une des six catégories du GGC, et peut même être rangé dans une case vide. Donc par leur concept, notre couple d'indépendants se trouve indirectement associé à une case et à l'architecture générale de la mémoire. Comme on le voit, rien n'échappe aux filets de 2STRU et 2GEST : tout groupe  $G(w)$  est associé à un concept, même si ce dernier est flou et non analysé.  $\forall G(w) \Rightarrow \exists cp_2 (G(w))$

Comme on le voit dans l'exemple minimaliste précédent, un  $cp_2 (G(w))$  possède la propriété « boule de neige », car il peut accueillir d'autres éléments  $w$  dans son groupe. Par sa construction il est en relation avec d'autres sens, ici : (sens, non, associer, aucun, catégories, existantes, case, grille) eux-mêmes en relation avec d'autres (opérateurs et valeurs logiques de l'analytique, devenir, durée, potentiel, 2 STRU, conscience, etc...). Toutes ces relations évolutives lui donnent la propriété « miroir » dans les ensembles d'ensembles de la mémoire. Donc le plus petit des  $cp_2 (G(w))$  a la capacité d'un « miroir - boule de neige », peut être attribué à une case, et aussi participer à un concept complexe, une combinaison de concepts.

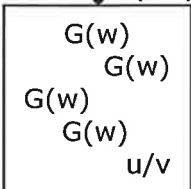
Dans le cas le plus simple, s'il est seul dans sa case, il confère à la case son effet « miroir - boule de neige », est associé à la localisation de cette case dans sa grille, à son nombre voire à un signe qui peut être traduit plus ou moins efficacement dans n'importe quel langage à partir du moment où ce langage admet implicitement la possibilité d'existence de son sens.

Mais un sens peut être complexe car il peut recouvrir l'ensemble des ensembles d'ensembles de la mémoire ( $m$ ) et dans ce cas sa case est localisée dans la représentation de l'environnement mental de 2, une architecture complexe, elle même indirectement présente dans d'autres grilles. En outre, ce sens ( $m$ ) est le plus grand et le plus complexe des  $qp_2$  du GGC. Comme on le voit, le tout, et c'est une astuce de l'analytique et une propriété du sens, peut être contenu dans plusieurs de ses parties, de nombreuses grilles se contiennent elles-mêmes, directement ou indirectement, et pourtant tous ces sens se confondent et ne forment qu'un seul sens, c'est la duplicabilité du sens, il en résulte la multiplication des relations de sens et l'enrichissement du sens par l'effet miroir.

### . La case Ca, la catégorie cat

Ca  $w (cat)$

Je représente le concept  $w(cat)$  par un point sur le bord supérieur de la case pour le différencier des  $G(w)$  de la case.



Une case est un contenant de sens associé à une architecture. Quelle que soit son architecture ses propriétés sont les mêmes, mais compte tenu des qualités mnémotechniques des tableaux de sens, de leur grande diversité, je m'intéresserai surtout à ces cases.

Une case peut contenir un ou plusieurs groupes de sens, elle peut aussi rester vide. Son couple de nombres associé  $u/v$  peut lui servir de signe.

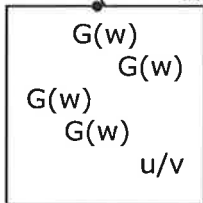
Quand plusieurs groupes de sens apparaissent dans une case, du sens nouveau apparaît, c'est une catégorie. Comme déjà vu avec les catégories du GGC, son sens  $w(cat)$  est associé à la case, mais aussi à tous les  $w$  de ses  $G(w)$ . Bien que distinct de chacun d'eux,  $w(cat)$  apparaît comme une propriété commune à tous ces sens. Dans l'exemple de nos deux



solitaires appartenant à la catégorie cp2, le sens w (cat) de leur catégorie est un « concept simple » qui le distingue des cinq autres catégories du GGC, c'est aussi le concept de la propriété commune de leur G(w), mais pas nécessairement un concept si simple que cela, car en fait le w (cat) de cp2 du GGC se nourrit de ses relations aux sens des cinq autres catégories du GGC, indissociable de leur architecture de type six. Il résulte de la distinction de 2/, d'une dissociation 2/∩ de leur ensemble, puis d'une distribution associative 2/diU des distinguées dans une architecture qui consolide cette distinction, et l'histoire de cette opération est inséparable du sens de notre w (cat) de cp2, comme elle l'est des cinq autres catégories. Donc le sens de la catégorie des « concepts simples » n'est pas un concept simple, il n'appartient pas à sa catégorie mais à celle des concepts complexes. C'est également le cas des cinq autres, et la distinction entre concept simple et concept complexe elle-même est assez floue, plus floue qu'entre concept simple et architecture, elle ne relève pas seulement de l'analytique, mais de la participation du jugement arbitraire et d'une décision de la fonction volontaire D7dj/.

Donc le w(cat) n'est en général pas simplement le sens de la propriété commune à tous les G(w) d'une case. Par son association à cette propriété commune il lui ajoute du sens, la transforme, puis devient indistinct de cette propriété commune transformée, et indistinct se confond avec elle. Cette confusion se sens n'exige aucune opération supplémentaire de l'analytique mais résulte de la propriété générale de la mémoire qui confond tout ce qu'il ne distingue pas.

Ca cat (oiseaux)



Ainsi dans ma case dont la catégorie est cat (oiseaux) tous mes G(w), les oiseaux, volent. Comme je ne suis pas ornithologue, pour moi ils sont simplement différents. Lui les classera en espèces et sous-espèces, etc... et d'autres considérations savantes que j'ignore complètement. Mais ils ont tous la propriété commune de la cat (oiseaux) que je peux mettre au singulier ou au pluriel selon la syntaxe de ma langue, en chinois et en espéranto où les signes sont invariables, la question ne se pose pas. Dans mon système sémiotique c'est la cat de la case u/v d'un certain tableau de sens Tai, soit : cat (Ca(u/v(Tai))).

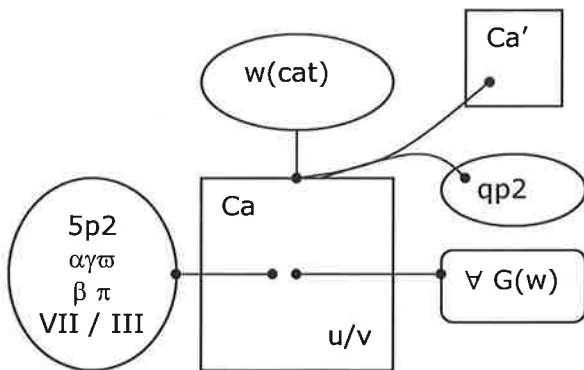
Une case « pleine » est donc une case contenant un ensemble de groupe de sens, associée au concept d'une catégorie et à un couple de nombres. Et le sens de cette catégorie varie selon l'expérience de chaque personne.

On me dira qu'un oiseau ce n'est pas un groupe de sens, mais simplement un sens. Mais la plupart de mes oiseaux ont une histoire, car si je ne peux pas me souvenir de la formation de cette catégorie dans mon enfance, j'ai par contre vécu la transformation de son sens en les observant dans mon jardin, caché derrière le voile d'une fenêtre, et en particulier une huppe qui est venue s'y nourrir pendant tout un printemps. Comme l'« église » de Proust, cette huppe est devenue mon « oiseau ». D'abord elle est venue seule, elle faisait des allers-retours, peut-être une cinquantaine par jour de son nid enfoui dans une broussaille au fond d'une parcelle abandonnée à une centaine de mètres de chez moi. Pour venir elle rasait le toit d'un immeuble de trois étages en poussant un cri caractéristique qui semblait vouloir dire : « garez-vous les mecs, je passe ». Dans mon jardin elle avait une façon bien particulière de trouver sa nourriture, elle frappait le sol de son long bec en donnant de grands coups de tête pour faire remonter les vers, c'était un véritable travail de forçat. Puis elle est venue avec son petit, lui c'était un sale mioche, fainéant, boursoufflé, il était bien plus gros qu'elle, il se tenait sans bouger dans son coin en daignant à peine ouvrir le bec quand elle lui présentait quelque chose. Elle, une véritable « mama » italienne, quand elle revenait vers lui elle poussait une série de petits cris comme pour lui dire « ouvre ta gueule, sale mioche ». Par empathie, j'en ai fait une personne, qu'elle était émouvante, ma huppe ! J'avais l'impression de la comprendre, quel boulot c'était d'être une mère huppe et quelle ingratitude apparente de la part de son petit. Ma huppe a profondément transformé ma catégorie « oiseaux » avec entre autres des émotions, une admiration, des connaissances. Et puis, que c'est beau une huppe ! Ce n'est pas cependant le plus beau des oiseaux de mon jardin. Un jour, en plein été, j'ai eu la grâce de voir venir un oiseau-lyre dans la fraîcheur de l'ombre d'un coin de mon petit jardin, le summum de la délicatesse et de la beauté ! Avec ces oiseaux mon analytique construit une échelle de beauté, certains sont mignons, d'autres drôles, intrépides ou simplement bêtes. Mais ce n'est pas tout, en examinant mes souvenirs, je me suis aperçu qu'il s'en servait comme une échelle de Richter pour étalonner une échelle de p8 à l'intention de 7j. Ma huppe a bien sûr le plus fort p8 de cette catégorie, l'oiseau-lyre est bien placé, les tourterelles avec

leurs gloussements stupides bien que j'en voie pratiquement tous les jours sont plus mal loties que les mélomanes ou les mouettes dont j'admire l'élégance de leur vol planant. Le p8 de chaque oiseau n'est pas seulement fonction de la fréquence de son image, mais aussi et surtout des sentiments accompagnant cette image. Mes oiseaux ne sont pas que des oiseaux mais aussi un outil de travail comme ceux de Darwin.

Une catégorie ce n'est pas si simple, je voudrais pouvoir la réduire à une formule logique, mais je constate en toute honnêteté, pour rester fidèle à sa réalité que je devrais ajouter à ma formule un gros + epsilon, bien flou, bien énervant, qui témoigne de la complexité du sens, des conséquences des propriétés « miroir » et « boule de neige » de la case.

Certaines cases ne contiennent qu'un groupe de sens, voire un seul sens complexe, la distinction entre sens complexe et groupe de sens est faible, dans ce cas sa catégorie est une abstraction de ce même concept. Le sens (w) est un cas particulier, c'est le sens de la catégorie de la mémoire dont l'unique case se contient elle-même et constitue à elle seule un tableau 1X1, c'est un concept simple, qui hors de sa case se comporte comme un simple concept qui participe au sens de toutes les catégories, à tous les éléments de la mémoire.

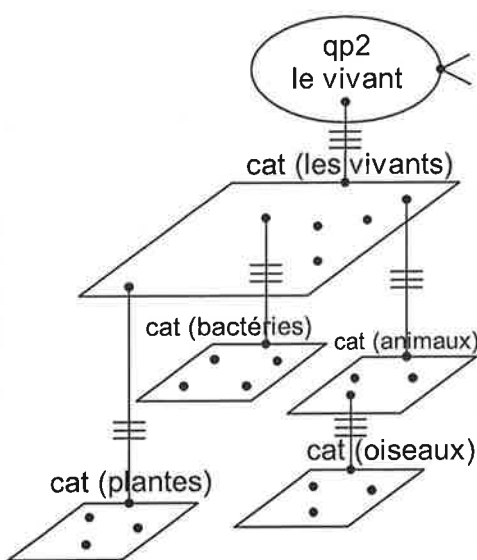


Une case peut aussi ne contenir que des concepts de catégories.

Réunir dans une case une chaise une carpe et un lapin produirait une catégorie incohérente, aussi la tâche de 2 GEST consiste à réunir dans une case des ensembles susceptibles de créer de nouvelles catégories, de nouveaux concepts utiles à la structuration et à l'analyse et d'une façon générale d'enrichir la vie mentale.

**. Organisation des cases**

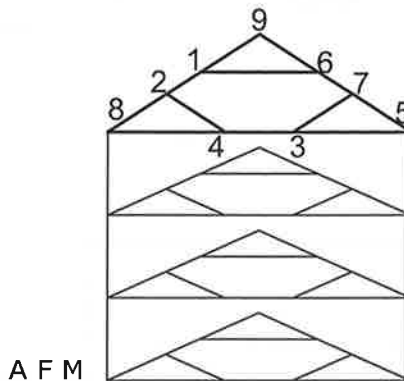
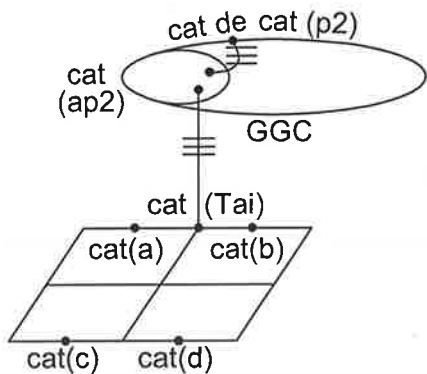
w(cat) n'est la catégorie que d'une seule case mais en tant que simple concept w(cat) peut être associé à d'autres cases, à d'autres concepts pour former un concept complexe. Comme son concept w(cat) reste toujours indistinct de lui-même, il lie la case dont il est la catégorie aux autres cases dont il n'est qu'un concept parmi d'autres par une relation d'identité (≡). Ce qui permet à l'analytique, la concentration, la remémoration de passer facilement d'une case à l'autre.



Ainsi la catégorie (oiseaux) est avec d'autres regroupée dans la case des cat de cat (animaux) qui avec les concepts de cat (bactéries), (plantes), (insectes), etc... est regroupée dans la case des cat de cat (êtres vivants). Moi j'ai un faible pour les chauves-souris et les araignées, et je déteste les fourmis. Mais les zoologistes et les paléontologues structurent toutes ces catégories en « sapin de Noël » qui s'arrête là, à la catégorie des vivants. Mais ce dernier concept peut être associé dans la construction du concept complexe (du vivant) qui noue des liens avec d'autres concepts complexes.

Une case est toujours liée à d'autres cases, elle peut faire partie d'un tableau qui est aussi un tableau de catégories de sens. Ce tableau lui-même Tai possède une catégorie cat (Tai), dont le concept appartient à la case des ap2 du GGC, tout comme le concept du GGC comme rosace.

Certaines grilles peuvent se développer horizontalement et verticalement, ainsi l'architecture des fonctions mentales AFM : développement horizontal de la rosace des 9 fonctions, développement vertical en concepts généraux, pouvoirs opératifs, produits, structures internes, environnement, structures comportementales.



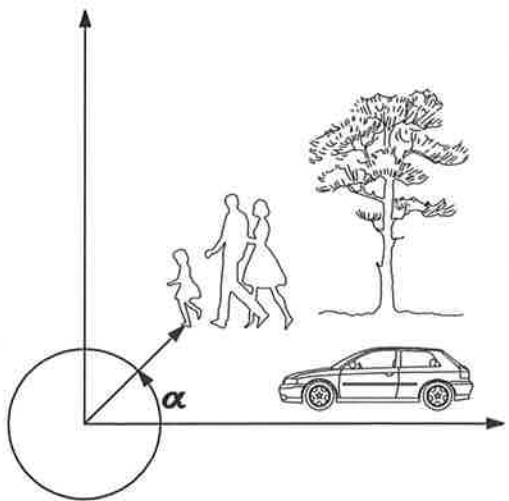
**.Tableau de travail TAT**

			G <sub>2</sub>		
		G <sub>1</sub>		G <sub>3</sub>	
			G <sub>4</sub>		
	G <sub>1</sub>	G <sub>2</sub>	G <sub>3</sub>	G <sub>4</sub>	

2 a besoin d'un tableau de travail pour élaborer ses propositions, assembler des concepts complexes, structurer des ensembles, créer et charger de nouvelles architectures. Il peut y dupliquer et y effacer des concepts, des cases et des grilles. Ce tableau est un tableau vide, il pourrait être de grande dimension, 100 X 100 voire volumique 9 X 9 X 9.

Il est possible que pour éviter qu'un tableau vide dupliqué ne se confonde avec son original, 2/ lui associe un signe, c'est-à-dire le concept d'une microforme, qu'une fois rempli 2 lui conserve ce signe qui devient son signe.

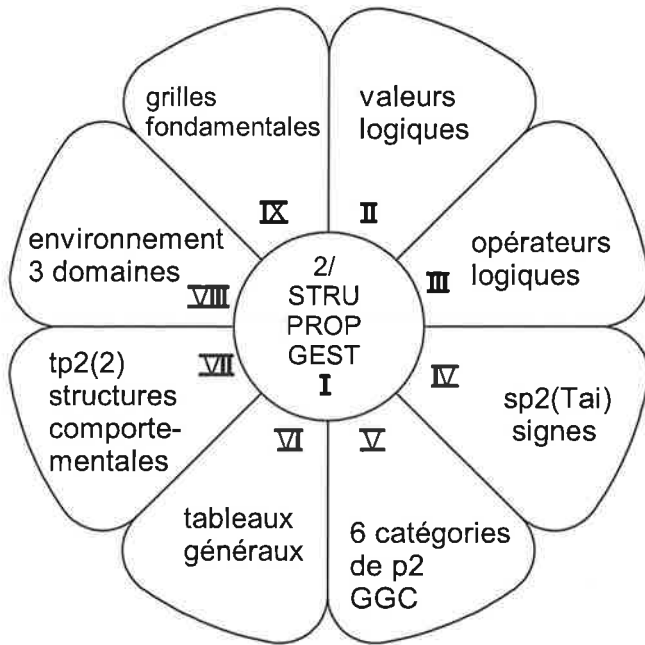
**. Espace virtuel de travail EVT**



C'est l'espace de travail spécifique des opérateurs Ae et Se de 2/. Il peut y assembler et y structurer des images, construire des représentations spatiales, des rêves.

Son origine est sans doute liée à la structuration des informations visuelles de nos fonctions sensorielles. Sa capacité pourrait être de 10<sup>4</sup> voire 10<sup>6</sup> éléments d'images. La distinction entre un EVT d'une puissance de 10<sup>6</sup> et un TAT 1000X1000 est peut-être illusoire. Au cours de la vision extérieure comme au cours des rêves ces images sont dynamiques, au maximum 10<sup>3</sup> par seconde, soit 10<sup>9</sup> éléments/sec. Ce qui reste très inférieur aux capacités de 2 comme on l'a vu précédemment (assemblage des roues de nombres). Si la durée d'opération de 2/ est proche des 10<sup>-43</sup> sec, il est impossible de distinguer s'il est capable d'opérations simultanées ou s'il doit se contenter d'opérations successives, avec un résultat qui serait d'ailleurs pratiquement le même.

**. Architecture générale des moyens de 2 : AGP**



Les pétales de cette rosace contiennent essentiellement des concepts de catégories, des grilles et tableaux généraux, des architectures générales. Son concept de catégorie (moyens de 2) est lui-même contenu en V et en VI car c'est un ap2. Les tp2 (2) et les sp2 (Tai) forment des sous-groupes au sein des tp2 et sp2 du GGC.

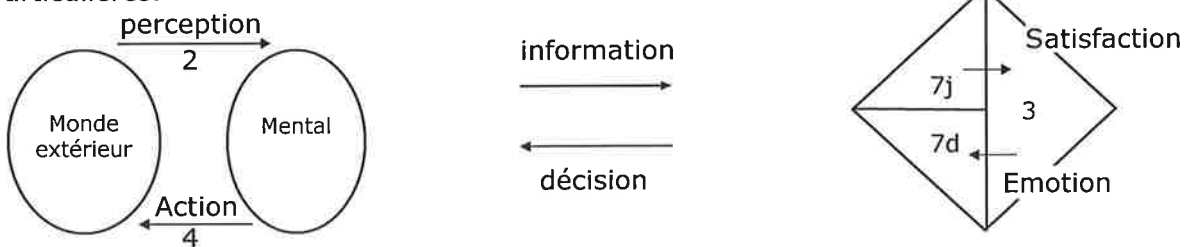
- I. Pouvoir opératif et modalités opératives de 2/.
- II. Catégorie des valeurs logiques de 2 (et ou si donc etc...).
- III. Catégorie des opérateurs logiques ( $U \cap Di Du$  etc...).
- IV. Catégorie des signes des Tai et éventuellement système sémiotique de 2.
- V. Grille générale des p2 (GGC).
- VI. Catégorie des tableaux généraux des catégories analytiques.

- VII. Groupe des structures comportementales de 2.
- VIII. Architecture de l'environnement mental de 2, comprend sa relation à la mémoire, aux autres fonctions mentales et au monde extérieur.
- IX. Ensemble des grilles fondamentales de 2, en particulier la grille des modèles des formes élémentaires de complémentarité.

Tous les tableaux généraux sont rattachés à cette rosace par leur concept de catégorie. Aussi elle constitue l'élément central de l'architecture générale de la mémoire.

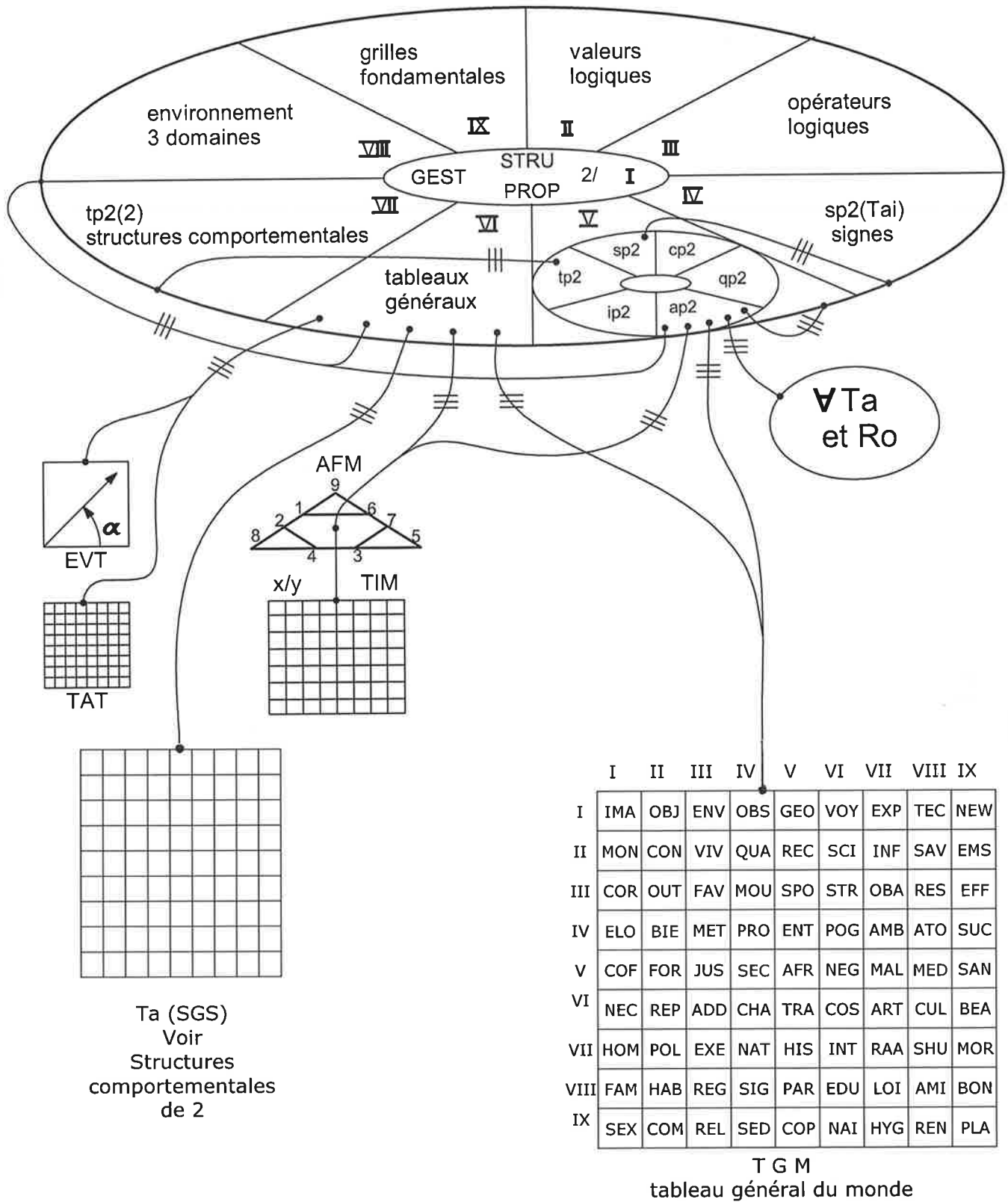
**. Problème de la relation de 2 au monde**

La case VIII de l'AGP implique 3 domaines avec lesquels l'analytique est en relation : lui-même, les fonctions mentales, le monde extérieur. Ce qui implique que pour maîtriser son environnement il a besoin de trois tableaux généraux. Il possède déjà l'AGP de 2, l'AFM déployé et le TIM des fonctions mentales, il lui faut encore un tableau des catégories des interactions des fonctions mentales au monde, car le GGC n'est qu'une qualification générale des p2 présents partout dans la mémoire, il ne permet pas d'accéder aux catégories particulières.



Seules quatre fonctions mentales interagissent directement au monde ou aux images mentales représentatives du monde : 2 qui fournit des perceptions et des représentations, 4 des comportements qui manipulent des outils, 3 qui éprouve des satisfactions et déclenche des émotions et 7dj avec ses objectifs, ses jugements et ses décisions. Parmi ces quatre deux sont relativement passives, elles fournissent des moyens mais ne décident pas. Seule 3, l'ancienne fonction dominante et 7dj la fonction directrice sont réellement actives au monde extérieur. 7 et 3 ont des centres d'intérêts communs dans le monde : la défense pour la survie, l'alimentation, l'acquisition de biens par la chasse, la sexualité et la protection des descendants et des préoccupations sociales. L'analytique doit donc faire figurer tous ces éléments dans son tableau général du monde, ce n'est pas une représentation du monde, mais une représentation de l'interaction du vivant au monde.

**. Structure générale de la mémoire**



**. Tableau général du monde TGM**

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
I	les images des cinq sens	les objets (inanimés)	l'environnement	l'observation	la Géographie	les Voyages	l'expérimentation	la technologie	nouvelles technologies
II	le monde	le concret	les êtres vivants	Quantité Nombres	la recherche	les sciences	l'information	mes savoirs	l'efficacité de mes représentations
III	mon corps	les outils	opportunité ± favorable	mes mouvements	le sport	mes techniques comportementales	objectifs de mes actes	résultats de mes actes	efficacité de mes actes
IV	l'économie l'argent	mes biens	mon métier	les produits	l'entreprise la production	le progrès	mes ambitions	mes atouts	succès échecs
V	conflits agressions guerres	la force publique	la justice	le danger sécurité	l'affrontement	la négociation	les maladies	la médecine	la santé
VI	nécessités primaires	repas	les addictions	chasse pêche agriculture	transformation denrées	consommation	l'art	la culture	le beau le laid
VII	les autres les hommes	le politique	l'exécutif	l'état nation	l'histoire	les relations internationales	les règles sociales	les sciences humaines	la morale
VIII	la famille	l'habitat	règles familiales	les signes langage	la parole	l'éducation	les loisirs	les amis	bonheur ou désastre
IX	la sexualité	ma compagne mon compagnon	la relation	la séduction	la copulation	la naissance	hygiène de vie	les rencontres	le plaisir

(à titre indicatif)

A chaque case se rattachent des grilles, des tableaux, des architectures en « sapin de Noël » plus détaillés dont les contenus sont propres à chaque personne. Il n'y a pas de case (souvenirs) car ceux-ci sont présents dans la partie inférieure de ces architectures. Les cases VIII/I et VIII/VI sont particulièrement riches en souvenirs d'enfance et d'adolescence que 2 peut retrouver en y fouinant très rapidement à la demande de 7d et au service de 1.

Certaines cases s'imposent d'elles-mêmes d'autres sont plus discutables. L'ensemble du TGM résulte des propositions de l'analytique à la demande de la fonction volontaire et surtout des choix et des arbitrages de 7dj. Mais si 2 révèle le contenu de ces cases, il ne se révèle pas à lui-même l'intimité de son organisation architecturale qui reste non consciente, en particulier la taille réelle de ses tableaux et la localisation exacte des cases dans ses tableaux.

Pour le TGM je ne pouvais pas choisir un tableau autre que 9X9 parce qu'il répond à la complémentarité type d'un tout, aussi je ne pouvais pas prendre un 8X8 ou 10X10 sans éviter un sentiment d'échec ou de travail inachevé.

Dans la pratique la position des cases n'a pas beaucoup d'importance quand leur contenu est pleinement conscient et facilement accessible. C'est un tableau à effet « boule de neige » d'une bonne qualité mnémotechnique grâce auquel, avec un peu de concentration, je peux retrouver toute mon expérience du monde, pas seulement mes souvenirs mais ma relation au monde extérieur, ce qui était le but fixé. C'est un très bon outil de voyage dans la partie post-consciente de ma mémoire concernant le monde.

## TGM (suite) de I/I à III/IX

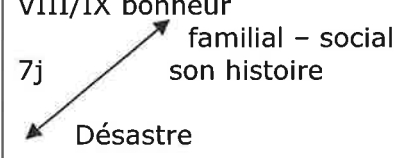
I/I couleurs, saveurs, sons, odeurs, sensations kinésiques, perceptions internes.	I/II les objets inanimés, les produits naturels classés selon les sciences qui les étudient : géologie, chimie, physique, etc...	I/III l'environnement, présence de la relation au monde extérieur immédiat et à ses images
I/IV l'observation, images directes des sens en particulier visuelles les plus riches	I/V portail géographique, accès à d'autres portails, histoire, cultures, ressources, biodiversité	I/VI les voyages transports { marche, motorisés navigation aviation souvenirs : lieux, expériences.
I/VII l'expérimentation, principe des essais et erreurs. Techniques	I/VIII la technologie, maîtrise des métaux, des liquides et des gaz, de l'énergie, machines.	I/IX nouvelles technologies - informatique - biotechnologie - nanotechnologie
II/I le monde ↔ VIII AGP ↔ toutes cases du TGM, l'univers astro, macro, micro, concret, bio, humain, les mystères, le devenir.	II/II le concret, les matières, la matière, texture, plasticité, lié à l'énergie, au transcendant	II/III êtres vivants, biodiversité ↔ sciences naturelles bio., paléo., botan. lié au vivant, au transcendant
II/IV la quantité les nombres instruments ↗ règles macro-micro → horloges grandeurs = LTM	II/V la recherche, techniques scientifiques de recherche. Les savants, leurs travaux	II/VI les sciences arithmétique, géométrie, algèbre mécanique, physique, nucléaire, astrophysique, zoologie, météo, biologie, minéralogie.
II/VII l'information les médias écrit, radio, télé, informatiques	II/VIII mes savoirs mes apprentissages (personnel)	II/IX l'efficacité de mes savoirs et mes représentations (personnel) jugement p7j
III/I mon corps, anatomie organes, sensations, lié { action, maladie mouvements structures comportementales	III/II les outils personnels, autres { armes instruments machines	III/III 7j ↗ + opportunité des situations - ↘ ± favorables
III/IV mes mouvements du corps (général), des jambes, bras, main, préhension, palpation, actions – écriture	III/V les sports classement olympique compétition, performances, règlements, clubs, équipes, rencontres, scores, supporters	III/VI techniques comportementales tp2 (4) structures diverses et variées
III/VII les objectifs de mes actes – tableau de bord 7d (personnel)	III/VIII les résultats de mes actes (personnel)	III/IX l'efficacité de mes actes jugement 7j (personnel)

**TGM (suite) de IV/I à VI/IX**

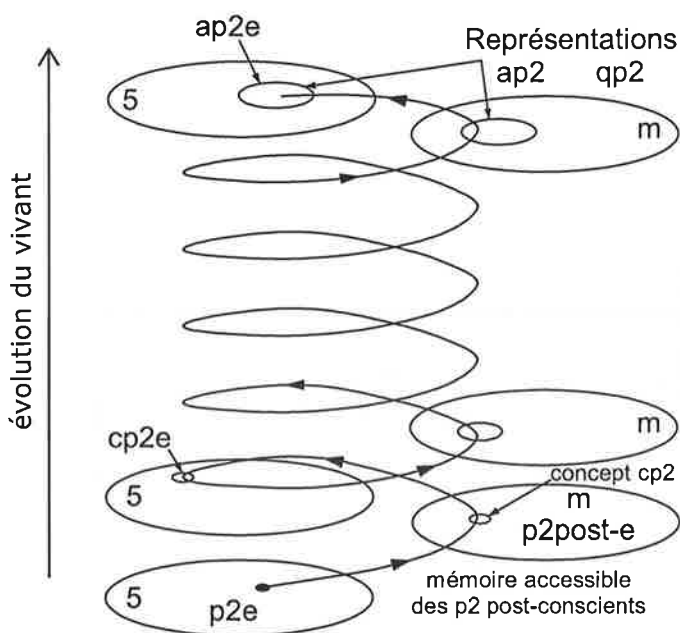
IV/I l'économique entreprises, finances, privées, publiques, marchés, commerce → science économique	IV/II mes biens matériels → meubles → immeubles - financiers - immatériels { droits brevets	IV/III mon métier  les métiers { savoir-faire fonctionnalité outils
IV/IV les produits classés selon leur secteur économique primaire : agriculture, mines secondaire : industries tertiaire : services, banques	IV/V l'entreprise salariés, direction, actionnaires production-commercial gestion, pub, finances, conflits, classées selon produits	IV/VI le progrès les étapes du développement, les indices du progrès
IV/VII mes ambitions (personnel)	IV/VIII mes atouts (personnel)	IV/IX + → succès 7j - ← échecs (personnel)
V/I les conflits personnels   agressions   économiques sociétés   concurrence   syndicaux publics   désordres, émeutes,   terrorismes, guerre	V/II usage de la force publique police – investigations, intervention armée – organisation, armes interventions, tactique, stratégie	V/III la justice l'appareil judiciaire le Code Civil les procédures, les procès
V/IV + → paix 7j    sécurité - ← danger conflit ouvert	V/V l'affrontement du danger - technique de survie self défense – arts martiaux - technique d'évitement esquive, fuites, non compétition	V/VI la négociation comme outil de résolution des différends et des conflits, des contrats, des décisions collectives
V/VII les maladies physiques et mentales blessures du corps, infections, contagions, altérations, vieillesse, génétiques	V/VIII la médecine diagnostics, traitements pharmacopée, opérations soins, protection sociale psychiatrie, hôpital	V/IX Santé – condition + → physique et mentale 7j - ← décès → rites transcendant
VI/I nécessités primaires alimentation, respiration digestion, défécation secondaires : sérénité – repos	VI/II repas, les mets préparation, arts de la table, gastronomie recettes, vins, fromages	VI/III les addictions - aux produits (alcool, drogues) - comportements sexuels jeux, alimentaires - sectaires
VI/IV chasse, pêche agriculture techniques, ressources écologie, protection de l'environnement	VI/V la transformation des denrées, techniques agro-alimentaire, produits transformés, leur qualité, traitement des déchets	VI/VI la consommation qualité, contrôle, budget grandes surfaces, magasins la simplicité des besoins faim – soif – privation
VI/VII les arts peinture, sculpture, architecture, poésie, littérature, musique, danse, théâtre, cinéma, photographie	VI/VIII culture - artistique - littéraire - scientifique	VI/IX Beauté + → 7j - ← des { arts corps nature logique - laideur



**TGM (suite) de VII/I à IX/IX**

VII/I les autres, les hommes historiques, politiques, scientifiques, médiatiques, artistes, entrepreneurs, penseurs, voisins, famille	VII/II le politique, valeurs, vertus, partis combat politique, élections le bien commun, les intérêts, discussion, appréciations	VII/III l'exécutif gouvernement composition, décisions lois, obligations
VII/IV l'état nation constitutions, régimes, administrations, impositions	VII/V l'histoire des civilisations, religions les états, les faits, guerres les découvertes, inventions innovations	VII/VI les relations internationales - traités, pactes - organisations, ONU - négociations
VII/VII relation aux autres réactions des autres règles sociales éthique personnelle	VII/VIII sciences humaines sociales, politiques, psycho, économie, ethnologie, archéologie, etc...	VII/IX la morale fidélité, bienséance, altruisme, sagesse, humanisme, sincérité, droiture, compassion, réciprocité
VIII/I la famille parents, enfants le clan souvenirs	VIII/II l'habitat la maison, construction décoration, ameublement pièces de vie environnement	VIII/III les règles familiales : protection, respect, politesse, affection, loyauté, fidélité, équité, honneur, intégrité
VIII/IV les signes les langages grande multiplicité	VIII/V la parole la communication le paradoxe sémantique et ses conséquences	VIII/VI l'éducation parentale, écoles apprentissage souvenirs
VIII/VII les loisirs - physiques – sport, promenades - intellectuels, sociétaux - divertissements, jeux	VIII/VIII les amis (2 <sup>e</sup> cercle) - voisins - relations - ennemis	VIII/IX bonheur 7j  familial – social son histoire Désastre
IX/I la sexualité les organes et leur usage images sexuelles séduisantes, existantes	IX/II ma compagne, mon compagnon (intime)	IX/III la relation mariage, concubinage, libre, physique sentimentale intellectuelle
IX/IV la séduction l'apparence, les soins de beauté, le look, la mode, le vestimentaire	IX/V la copulation pratiques et techniques fantasmes (intime)	IX/VI les naissances natalité, grossesse, accouchement, soins et alimentation des enfants
IX/VII l'hygiène de vie, règles personnelles concernant la sexualité le couple, les addictions (personnel)	IX/VIII les rencontres promesses d'opportunités d'internet à la voisin(e) de palier	IX/IX le plaisir tel que ressenti dans son corps – sexuel stress, émotions

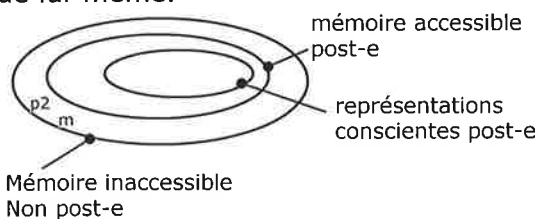
## . Interprétation des représentations de l'analytique



En accumulant en mémoire les expériences conscientes qu'il structure grâce à ses moyens (opérateurs, formes élémentaires, modalités, etc...) 2/ conceptualise : dès qu'un élément p2e est reconnu pour avoir déjà été vécu, se forme un concept de catégorie cp2 en mémoire accessible des p2 post-e, concept que 2/ a créé en conscience et qui dès lors peut faire l'objet d'une expérience consciente. C'est le cercle vertueux entre conscience et mémoire accessible résultant d'un pouvoir opératif de l'analytique. A force de structurer et de cumuler ces mêmes concepts 2/ crée des concepts de plus en plus complexes, des tableaux de sens qui aboutissent à des représentations du monde extérieur, de son monde mental et de lui-même de plus en plus sophistiquées qui accroissent son pouvoir de structuration. Il crée d'autant plus de

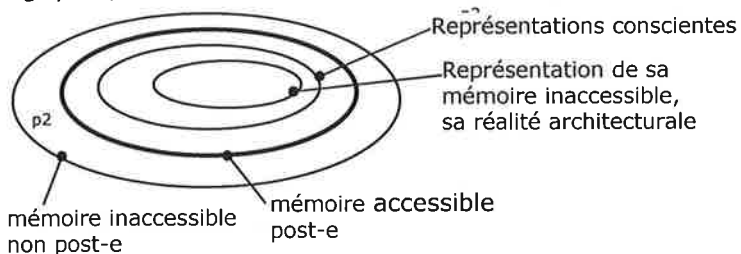
représentations que la fonction volontaire en est friande parce qu'elles enrichissent ses critères de décision, la rend plus efficace, qu'elle en est consciente par 7j et comme elle est volontaire, naturellement elle en redemande toujours plus.

Le bonobo comme le perroquet conceptualisent les fruits qu'ils mangent et leur environnement et avant eux d'autres animaux le font. Ils savent compter jusqu'à un certain point, ils sont une meilleure mémoire immédiate que nous-mêmes, mais ils ne sont pas conscients de conceptualiser (du moins, ils ne nous le montrent pas), nous oui. Aussi nos représentations s'enrichissent de celles de ce même pouvoir de conceptualiser, du pouvoir opératif de l'analytique, de la nature de ses produits p2, il se révèle à lui-même à la fois son pouvoir analytique et ses produits tels qu'ils existent en lui-même, mais il ne révèle pas tout de lui-même.



2/ opère en pré-conscience, c'est-à-dire hors de toute conscience, et il ne livre pas en conscience toutes ses opérations et tous ses produits, en particulier toute sa réalité architecturale qu'il ne cesse de construire. Les produits qu'il ne livre pas et qu'il charge de p8 en les produisant, parce qu'ils sont chargés restent en mémoire sans passer par la

conscience et constituent une mémoire non post-e, c'est-à-dire une mémoire des produits qui n'ont pas été conscients. Mais livrés ou pas livrés, ces produits ont la même nature, ce sont des p2, et il les a produits avec son même pouvoir opératif parce qu'il n'en a pas d'autres. Toutes ses opérations, conscientes ou non utilisent ses mêmes opérateurs logiques, valeurs logiques, modèles formels élémentaires, parce qu'il n'en a pas d'autres.



En conceptualisant son propre pouvoir opératif, ses propres opérateurs, ses modèles formels, tels qu'ils apparaissent dans ses opérations conscientes et leurs produits, il construit des concepts complexes qui aboutissent à la représentation de ses propres

opérations, qui conscientes ou non sont les mêmes, et parce qu'elles sont les mêmes, il conceptualise aussi ses opérations non conscientes et leurs produits, les p2 non post-e donc sa réalité architecturale qu'il ne cesse de construire, qui aboutit à une représentation de sa mémoire inaccessible et sa propre réalité architecturale telle que l'AGP, l'AFM, le TGM.

La différence de cette représentation de lui-même et ses représentations du monde, c'est que le monde n'appartient pas à sa nature, alors que lui-même appartient à sa propre nature et que le concept d'un concept reste non seulement un concept mais reste identique à lui-même. Donc cette représentation de lui-même est identique à sa propre nature, à ses propres p2, cp2, ap2, si elle est faillible l'erreur ne se situe pas dans la nature même du sens, d'un concept, d'une architecture mais uniquement dans la forme de cette architecture. Le contenu quand il existe est bon mais l'architecture est souvent mauvaise et perfectible. Dans une représentation telle que l'AGP, le contenu est donc bon même s'il reste incomplet parce que 2 n'a pas nécessairement conceptualisé tous ses moyens, mais l'architecture peut être mauvaise, sa réalité beaucoup plus complexe, mais même plus complexe elle reste une architecture. Donc même si les choses ne sont pas tout à fait à leur place, et les concepts plus complexes, parce que le sens reste du sens, ces représentations de la réalité de l'analytique possèdent une efficacité pratique, de même qu'avec une mauvaise arbalète on peut atteindre une cible.

**. L'analytique au service de la remémoration 1/w**

L'analytique ne possède pas de pouvoir de remémoration, s'il le pouvait il ne ferait pas la différence entre ses produits p2 post-e et p2 non post-e, alors que 1/ le fait. La remémoration passe nécessairement par 1/w et n'est réalisable que si deux conditions sont remplies :

- une condition de charge, w doit être suffisamment chargé.
- une condition de nature de w, il doit être post-conscient.

Une remémoration peut être accidentelle, mais en général elle est intentionnelle D7d(rem.p6)/ déclenchée par la concentration dans le cadre d'une synergie Y (1 2 5 6 7) (voir annexe 6). Quand la concentration se porte sur du sens, celui-ci appartient nécessairement au groupe de sens d'une case et sa catégorie que 2 peut retrouver très rapidement en fouinant dans ses tableaux généraux de sens et leurs architectures rattachées (sapins de Noël) tels que le TGM et l'AFM et au besoin son Ta (SGS). Une fois trouvé il duplique ce groupe de sens, sa catégorie voire tout le contenu de sa case et le transfère à 1 qui le restitue en conscience. Cette opération est immédiate et automatique.

$$\text{Si } \left\{ \begin{array}{l} p6 \in G(w) \text{ post-e} \\ \text{et} \\ D7d(p7 : (\text{rem.p6}))/Y(21) \end{array} \right\} \Rightarrow 2/Du G(w), 1/G(w) \Rightarrow G(w) e$$

Cela ne fonctionne que si p6 est suffisamment clair, un signe par exemple car celui-ci est un miroir de sens et c'est l'utilité des tableaux mnémotechniques. Il ne faut pas grand chose mais si c'est trop flou il est inexploitable par 2. Avec du sens 6 voyage facilement dans le sens, par contre avec du sens il n'est pas toujours facile de trouver du signe surtout si le p8 de celui-ci est fortement dégradé.

**. Les trois modalités de 2/ : 2 STRU/, 2 GEST/, 2 PROP/**

Ce sont les trois canaux par lesquels il opère.

— Par 2 STRU/ il structure toutes les émergences et les produits de toutes les fonctions mentales et des fonctions sensorielles en pré-conscience avant de livrer son sens structuré en conscience. Il dispose pour cela de toutes ses catégories de sens et de son espace virtuel de travail. Puis il range tous ces p2 dans leurs catégories respectives. Par cette modalité il ne fait principalement qu'identifier et classer du sens en mémoire.

— Par 2 GEST/ il gère ses p2 en mémoire donc n-e, dont il est souverain. Il opère aussi bien en mémoire post-e qu'en mémoire non post-e, avec l'aide de tous ses moyens, tous ses opérateurs. Cette gestion est déclenchée quand apparaît en pré-e quelque chose de nouveau, quelque chose qui se range mal dans ses cases, qui nécessite la création de nouvelles cases, une restructuration de celles-ci ou de ses tableaux, avec pour conséquence la création de nouvelles catégories et du sens complexe. Une fois cette opération terminée 2 GEST se remet en repos.

— Par 2 PROP/ il construit des p2 qu'il propose en conscience principalement à la demande de D7d et 9 mais aussi parfois suite à des coïncidences associatives, il utilise pour cela son tableau de travail, crée des assemblages de concepts, des concepts complexes, des chaînes de concepts qui peuvent être pilotées dans la durée par D7d (voir annexes 7 et 6). Il sert aussi 3 hors de toute conscience (voir annexe 3). Ses structures comportementales peuvent aussi réagir sur des signaux indépendamment de toute demande quand la situation mentale l'exige. Cette modalité est très active dans les synergies Y (1 2 5 6 7) et Y (1 2 5 6 7 9). En période de

sommeil il propose aussi des rêves qu'il crée dans son espace de travail, il est alors dominant D2/ et les autres fonctions sont en servitude ou effacées.

Dans ses trois modalités l'analytique se présente comme une fonction automatique réactive, quoiqu'il soit difficile de comprendre ce qui initie ses rêves.

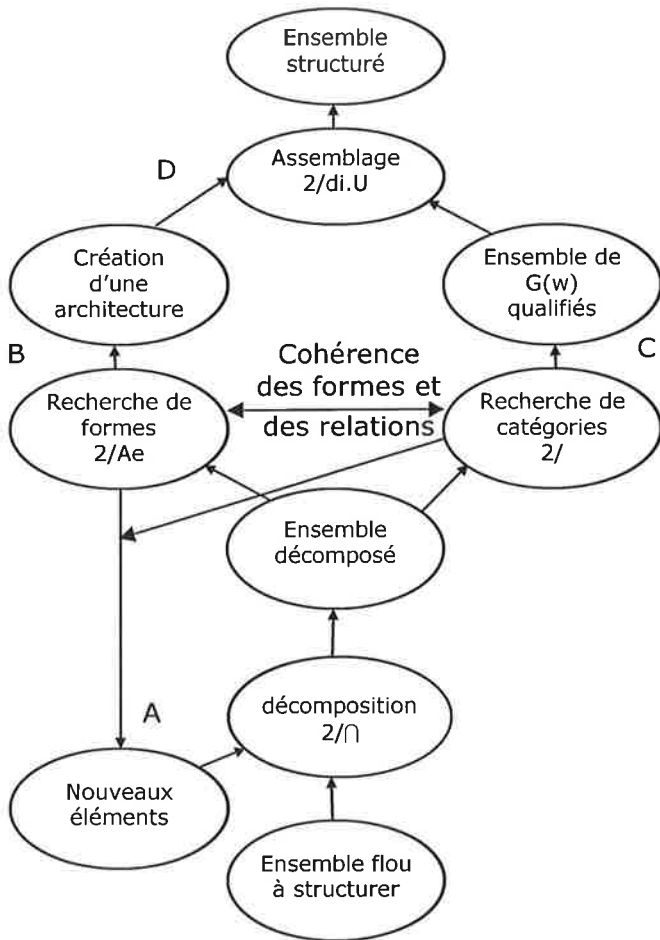
**. Structures comportementales de 2**

Comme 2 est une fonction automatique on pourrait considérer que toutes ses opérations s'effectuent dans le cadre de structures comportementales, à la différence près que si les structures comportementales des autres fonctions se construisent par agglutination, celles de 2 sont des processus logiques. Par exemple quand 2/ signale à 7j l'irruption de quelque chose de nouveau non présent en mémoire ou quand il stocke des informations en l'attente de l'achèvement d'un PROG 7/ (voir annexe 7).

PROG p'7 non• ⇒ non 2 PROP/p7d

Je préfère présenter uniquement l'implication de l'analytique par D7dj dans des programmes de recherche PROG p7/2, en demande d'élucidation d'un ensemble de sens flous, l'assemblage de concepts complexes ou la construction de nouvelles architectures.

**. Système général de structuration (S G S)**



Dans un tel programme qui implique une synergie Y (1 2 5 6 7) il n'y a pas au départ de groupe de sens précis à structurer, mais un objectif p7 souvent flou et un lot d'informations incomplètes et floues à structurer. 2 est incapable de fournir une réponse automatique rapide (sauf si elle existe par hasard toute faite quelque part en mémoire). C'est donc un processus laborieux qui prend du temps et qui peut échouer, piloté par D7dj en compagnie de 6 MOUV/ (voir annexes 6 et 7) dans ses phrases B et C dans lesquelles en général de nouveaux éléments peuvent apparaître qui peut être interrompu ou reporté par 7d. Il comprend quatre phases :

A - Décomposition des ensembles flous à structurer par 2/∩, distinction par 2/ des G(w) flous à qualifier, de relations entre ces sous-ensembles et de formes partielles.

Les phases B et C sont menées ensemble, selon les cas à traiter l'une aboutit plus rapidement que l'autre.

B - Recherche d'une architecture en assemblant par 2/Ae sur l'espace virtuel de travail EVT des formes et des relations.

C - Recherche de catégories pour chaque sous-groupe de la décomposition initiale, à l'aide d'un tableau de sens Ta(SGS) recouvrant à la fois l'analytique, le monde mental et leurs relations au monde extérieur, relié aux autres tableaux généraux tels que l'AFM et le TGM et leurs ramifications en « sapin de Noël ».

Contrôle de cohérence des formes, des nombres et des relations apparaissant sur les deux lignes de travail parallèles B et C qui aboutissent l'une à la création d'une architecture, l'autre à un ensemble de G(w) qualifié de catégories.

D - Assemblage par 2/Di.U des sens qualifiés et de l'architecture qui mène à la création d'un ensemble structuré.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
I	temporalité	causalité	mémoire	savoirs	souvenirs	sensations	mouvements	durée	REM 1
II	spatialité	complémentarité	les formes	les catégories	tableau Tai	valeurs logiques	opérateurs	modalités de 2/	ANA 2
III	domination	contraintes	plaisir	empathie	émotions	stress + -	priorités	désirs	PAT 3
IV	relation au monde	structures comportementales	langage	signes	situations	nécessité	comportements	mon corps	MOT 4
V	singularité	e-non e pré-e post-e	fluidité	intensité	D E S X	synergie	produits	émergences	CONS 5
VI	cyclicité	relations	précision	variétés de flou	moyens	cibles	déplacements mentaux	liens arbitraires	CONC 6
VII	liberté	efficacité	qualifications + -	résultats	pertinence	facilité	choix	doute	VOL 7dj
VIII	existence énergétique	puissance	charge	matières	quantité	qualité	taille	nombre	ENE 8
IX	harmonie	transcendant	devenir	valeurs morales	beauté	résilience	passion	conviction	FOI 9

Ta (S G S)  
(à titre indicatif)

### . Logique de 2

La logique moderne se présente comme impersonnelle, comme si elle n'avait pas besoin de logicien pour la construire, alors que la logique de 2 est une logique personnelle dans laquelle le logicien (2 lui-même) est présent. Ainsi A et B sont distincts ( $\Delta$ ) ou indistincts ( $\cong$ ) :  $A \Delta B$  ou  $A \cong B$ , c'est le fondement de l'architecture de la mémoire. Mais indistinct ne veut pas dire identique ( $\equiv$ ), (sauf si 2 les a dupliqués) car ce qui est indistinct pourrait être distingué plus tard comme les tourterelles des pigeons et peut être distingué par un autre. Y(D7dj 2) est avant tout soucieuse de sa propre cohérence et se méfie des vérités collectives. Si :  $B \equiv B \equiv Adu$ ,  $A \Delta B$ , non  $(A \cong B) \Leftrightarrow A \Delta B$  sont des certitudes logiques.  $A \cong B$ , non  $(A \Delta B) \Leftrightarrow A \cong B$ , non  $(B \equiv Adu) \Rightarrow (A \Delta B)$  ou  $(A \cong B)$  ne le sont pas, c'est dans le flou de l'indistinction et l'indistinction du flou que réside le devenir de 2. Comme 2 ne juge pas ce qu'il fait, la valeur de A et B pour le vivant est qualifié par 7j. (Suite : voir analytique annexe seconde)

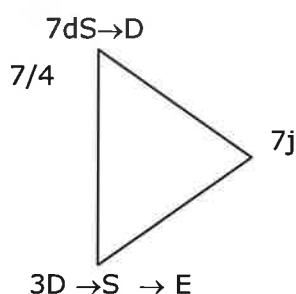
## FONCTION PATHOLOGIQUE 3

### . Pouvoir opératif de 3/

3/ produit des émotions, des p3. Un p3 conserve la qualité propre de 3 qui possède un potentiel de mise en mouvement, tout comme une image consciente conserve la qualité propre de la conscience. Une émotion a besoin d'être structurée par une valeur logique propre à 3, son cp2(3), au minimum une combinaison de deux concepts telle que : positif ou négatif. actif ou passif, sinon elle resterait vide de sens, chaotique, elle ne peut exister sous cette forme indéterminée. La puissance d'une émotion réside dans la quantité d'énergie qui lui est associée kp8.3 peut la projeter en conscience et l'associer à d'autres produits px. Le pouvoir opératif / de 3 est à la fois intégratif et associatif.

3/cp2(3) et kp8⇒p3.kp8,3/p3.kp8 et px⇒p3.kp8.px soit : p3p8px. Le langage commun qualifie les p3 et p3px d'émotions ou de sentiments d'une façon peu rigoureuse, mais le sens des p3 peut déborder ce cadre sémantique. 3 n'est pas une fonction volontaire, elle ne décide pas, son mécanisme est automatique.

### . Historique

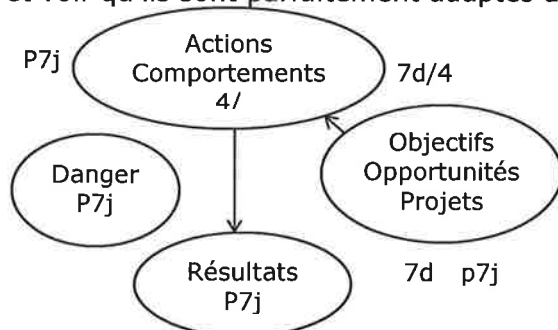


Pour analyser 3 et comprendre à la fois pourquoi et comment les choses sont ainsi, il faut examiner le cadre historique du développement et de l'évolution de la fonction. Dès l'origine du vivant des bactéries aux bonobos et au-delà 3 est une fonction dominante, c'est elle qui dirige l'action du vivant. Avec l'homme 7d devient dominante et directrice D7d. Mais D3 comme D7 ont besoin du jugement 7j pour diriger, en outre D3 ne peut opérer directement la motrice 4, D3/4 ne marche pas, 4 ne peut être opéré que par 7 : 7/4, donc D3 a aussi besoin de S7d pour agir dans le monde par 4, de la subtilité des objectifs et de la coordination de 7 pour opérer indirectement 4. D3→S7dj→4 fonctionne, c'est l'organigramme animal. Pour diriger l'action du vivant D3 manipule S7 par ses p3. Elle ne s'intéresse pas aux autres fonctions mentales, elle n'en a pas besoin puisque à travers 7 elle accède à toutes les relations 7/x et elle serait perturbatrice du fait de sa puissance au sein de leurs activités, en particulier celles de 2. Ce n'est même sans doute pas possible, interdit par l'architecture générale de l'organisation des fonctions mentales. Ses p3 sont donc uniquement destinés aux p7d et p7j. Avec l'homme l'organigramme devient S3→D7dj→4. Le mot servitude n'est pas tout à fait approprié pour S3, car D7 n'a pas d'emprise sur 3, il signifie que l'activité de 3 n'est plus dominante, 3 continue de produire des p3 mais d'une façon intermittente, 3 devient de plus en plus effacée, plus sélective, plus fonctionnelle. En principe D7dj n'a pas besoin de 3 et se trouve souvent en conflit avec ces p3 qui perturbent son activité. Le devenir de 3 est celui d'une fonction effacée qui n'interviendrait plus que rarement dans les cas où son action, ses p3 seraient jugés efficaces par 7j et donc légitimes. Donc malgré l'objectif du bouddhisme, il est peu probable que 3 disparaisse, le plaisir reste légitime, de même que le stress, les p3p8 sont importants pour la pérennité du sens en mémoire, quand ils sont modérés les p3 deviennent des informations utiles pour 7, ils ne nuisent plus à ses activités. Le vivant ne peut pas abandonner une de ses fonctions mentales, ce serait perdre un de ses moyens. Par contre il peut transformer ses moyens, toute cette évolution de D3 à D7 montre cette transformation.

D3→S7dj→4 fonctionne, c'est l'organigramme animal. Pour diriger l'action du vivant D3 manipule S7 par ses p3. Elle ne s'intéresse pas aux autres fonctions mentales, elle n'en a pas besoin puisque à travers 7 elle accède à toutes les relations 7/x et elle serait perturbatrice du fait de sa puissance au sein de leurs activités, en particulier celles de 2. Ce n'est même sans doute pas possible, interdit par l'architecture générale de l'organisation des fonctions mentales. Ses p3 sont donc uniquement destinés aux p7d et p7j. Avec l'homme l'organigramme devient S3→D7dj→4. Le mot servitude n'est pas tout à fait approprié pour S3, car D7 n'a pas d'emprise sur 3, il signifie que l'activité de 3 n'est plus dominante, 3 continue de produire des p3 mais d'une façon intermittente, 3 devient de plus en plus effacée, plus sélective, plus fonctionnelle. En principe D7dj n'a pas besoin de 3 et se trouve souvent en conflit avec ces p3 qui perturbent son activité. Le devenir de 3 est celui d'une fonction effacée qui n'interviendrait plus que rarement dans les cas où son action, ses p3 seraient jugés efficaces par 7j et donc légitimes. Donc malgré l'objectif du bouddhisme, il est peu probable que 3 disparaisse, le plaisir reste légitime, de même que le stress, les p3p8 sont importants pour la pérennité du sens en mémoire, quand ils sont modérés les p3 deviennent des informations utiles pour 7, ils ne nuisent plus à ses activités. Le vivant ne peut pas abandonner une de ses fonctions mentales, ce serait perdre un de ses moyens. Par contre il peut transformer ses moyens, toute cette évolution de D3 à D7 montre cette transformation.

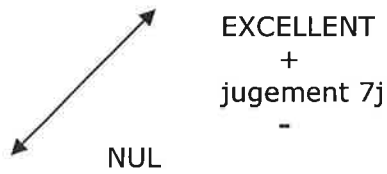
### . Situation dite du « bonobo » de l'animal pré-humain

Cette situation est intéressante à étudier car elle montre D3 dans sa plénitude chez un animal déjà devenu social mais qui ne s'intéresse encore qu'à son environnement physique, sans outils et avec des nécessités simples. Elle permet de comprendre la raison d'être des p3 et voir qu'ils sont parfaitement adaptés à la vie du bonobo.



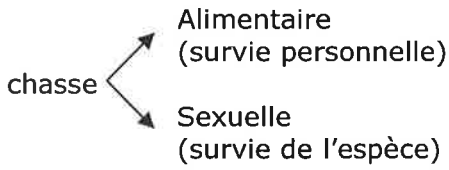
Les nécessités de vie du bonobo se limitent à sa survie personnelle et celle de son espèce. Pour cela il pratique la chasse ou la récolte alimentaire et sexuelle, comme il vit en société il doit aussi tenir compte de sa place dans celle-ci, car elle conditionne ses résultats, son alimentation, sa vie sexuelle. A chaque instant peuvent apparaître des dangers, des opportunités, des résultats dont doit tenir compte D3 responsable de sa survie.

Tous ces éléments sont jugés par 7j sur une échelle de qualité ± qui va de nul à l'excellent. Tous ces

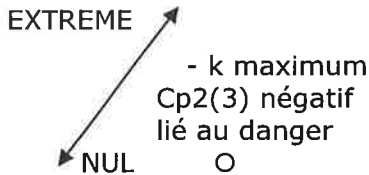


jugements ont un sens p7j pour la survie du bonobo, donc les charges kp8 qu'il va affecter à ses p3 sont directement fonction de l'appréciation de 7j sur ses échelles de qualité, mais elle va aussi tenir compte de l'importance des objets de ces jugements. Le plus important de ces objets est le danger car sa survie

immédiate en dépend, le cp2(3) qui lui correspond (futur - négatif - actif) est la peur, sa

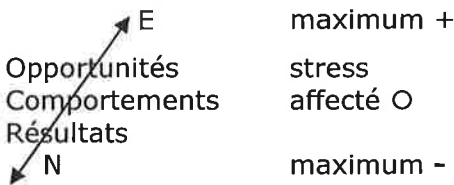


éléments jugés par 7j

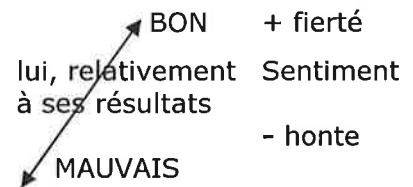
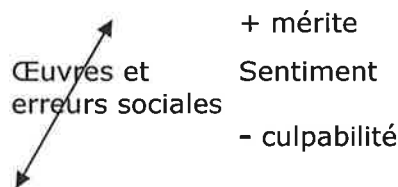
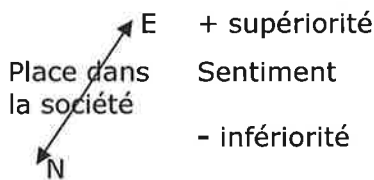


charge directement fonction du p7j (danger), représente le risque qui même faible conserve un sens pour le bonobo. Dans ses activités alimentaires tout l'environnement représente un danger dont les prédateurs. Dans ses activités sexuelles seuls ses concurrents représentent un danger.

Pour la plupart des autres objets le stress affecté sera positif ou négatif et atteindra son maximum aux deux extrémités N et E du p7j, en cas d'échec il sera - en cas de succès +. Il pourra s'accompagner selon les objets d'autres émotions (joie, colère, mépris, etc...), par contre en cas de moyen, ordinaire, médiocre, il sera absent car il recherche l'excellence dans ses succès et à éviter les échecs. Mais tout dépendra des situations : en cas de famine, la découverte d'un fruit médiocre qu'il aurait rejeté, deviendra un succès. Les p3 associés aux opportunités transforment les objectifs de p7d en désirs, c'est ainsi qu'il manipule 7d → 4 mais il peut être confronté à des difficultés dans ses chasses d'où colère-mépris-soumission. La dimension sociale fait apparaître des émotions nouvelles car sa place dans la société (le groupe de bonobos dont il fait partie) est très importante pour son alimentation et sa sexualité, mais crée des situations inédites pour ses p3p7j :



en cas de famine, la découverte d'un fruit médiocre qu'il aurait rejeté, deviendra un succès. Les p3 associés aux opportunités transforment les objectifs de p7d en désirs, c'est ainsi qu'il manipule 7d → 4 mais il peut être confronté à des difficultés dans ses chasses d'où colère-mépris-soumission. La dimension sociale fait apparaître des émotions nouvelles car sa place dans la société (le groupe de bonobos dont il fait partie) est très importante pour son alimentation et sa sexualité, mais crée des situations inédites pour ses p3p7j :



il sera ± fier ou honteux et au milieu un vaste espace où il ne sera ni l'un ni l'autre.

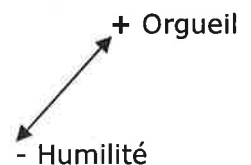
**. Situation de l'homme moderne**

Beaucoup de choses restent inchangées par rapport aux bonobos en particulier la chasse sexuelle et sa situation sociale, par contre la chasse alimentaire s'est transformée en chasse aux biens et à l'argent. Pour le fonctionnaire, le patron, l'ouvrier ou le voleur, il reste des risques (donc du danger), des opportunités et des résultats. Sa place dans la société fait l'objet de concepts plus complexes : gloire, honneurs, hiérarchie politique et économique, etc... mais les jugements sont les mêmes ± donc il pourra toujours se sentir supérieur ou inférieur, méritant ou coupable, fier ou honteux. Une dimension nouvelle est née intellectuelle et mentale. La chasse aux trésors de ce genre devient recherche mais il reste toujours des risques, des objectifs et des résultats. Une chose cependant que ne connaît sans doute pas le bonobo, c'est le jugement absolu (universel) de soi :

**Structures comportementales**

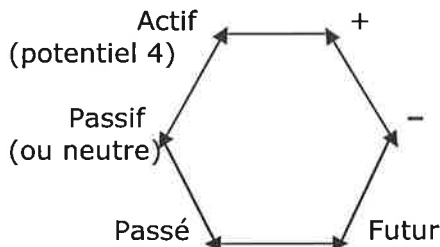
En principe 3 aurait besoin de deux structures comportementales pour son opération automatique, une pour déterminer le k, l'autre le cp2(3) qu'il lui suffit d'associer avant d'envoyer ses p3 en conscience :

$$\forall p7j \text{ et } p7d, 3/ \left\{ \begin{array}{l} tp2(3) \Rightarrow k \\ t'p2(3) \Rightarrow cp2(3) \end{array} \right\}, 3/cp2(3) \text{ et } kp8 \Rightarrow p3$$

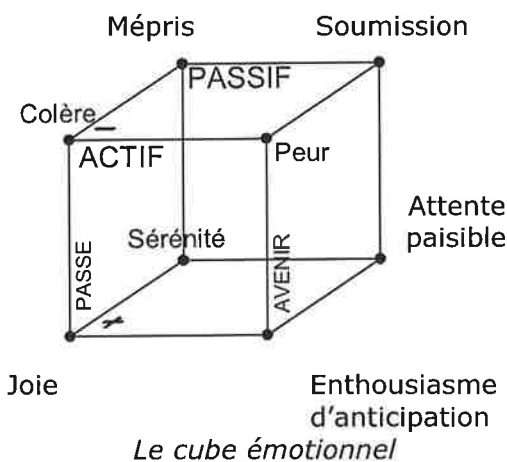


L'expérience montre cependant que les k sont déterminés « à la louche » et qu'il n'y a pas un grand nombre de cp2(3), que cette sélection pourrait utiliser une simple mémoire à cases et que 2 qui dispose de toutes les informations nécessaires par 2/STRU puisse lui-même faire cette sélection par un tp2(2) pour l'envoyer automatiquement à 3 par sa modalité 2/PROP hors de toute conscience, ce qu'il fait pour d'autres fonctions mentales. 2 servirait 3 comme il sert 1, et 3 n'aurait plus qu'à exploiter l'information reçue (k et cp2(3)) pour produire « à la louche » ses p3. Avantage : c'est que 2 maîtrise parfaitement ses tp2(2) qu'il peut les faire évoluer, les transformer selon l'intérêt général du vivant, certes une procédure complexe, hors de toute conscience à la demande des Y et O dans lesquelles interviennent 7dj le principal intéressé, 9 et lui-même, mais pas 3, ce qui pourrait expliquer le passage de S7D3 à D7S3 et l'origine de l'évolution historique de 3.

**. Les valeurs logiques de 3 : cp2(3)**



Ce sont les seules qui gênent vraiment 7. Les quatre passives envoient des impressions beaucoup plus légères. 7 a intérêt de voir 3 passer de l'actif au passif, le mépris remplace alors



faces { Haute basse = +  
 Avant-arrière : Actif Passif  
 Latérales : Passé Futur

On a déjà vu l'existence de trois binômes assemblables en hexagramme à partir desquels sont constituées les émotions simples qui se présentent toutes en couples : stress ± plaisir ± amour + haine - combinés deux par deux et huit émotions un peu plus élaborées (le cube) qui elles-mêmes peuvent s'accompagner de stress ± et de plaisir ±. Parmi ces huit seules quatre envoient des bouffées puissantes de p3 p8, les quatre actives.

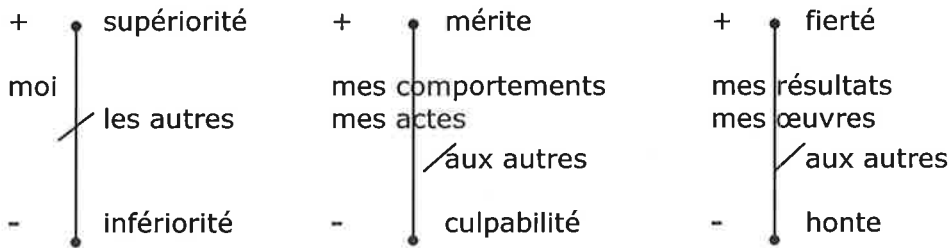
7. Les quatre passives envoient des impressions beaucoup plus légères. 7 a intérêt de voir 3 passer de l'actif au passif, le mépris remplace alors la colère, la sérénité la joie, l'attente paisible l'enthousiasme, pour la peur c'est un peu plus délicat car cela suppose qu'une décision de combat a été remplacée par autre chose avec les prédateurs, par la fuite ou l'évitement qui peut entraîner l'abandon d'une proie au plus fort, précédé d'une phase d'intimidation (une forme primitive de négociation) qui signifie une forme de soumission au plus fort. Dans le groupe socialisé il y a un peu de combats de chasse sexuelle, la soumission règle les conflits du groupe, les femelles sont soumises aux mâles qui se choisissent un chef. La soumission est nécessaire au modèle social des bonobos dans lequel chacun conserve des droits et peut utiliser des subterfuges qui contournent les règles initiales, par exemple on sait que les femelles copulent avec tous les mâles afin que personne ne sache qui est le père et ainsi protéger les jeunes. Dans la société humaine, la soumission est générale : soumission aux lois, au modèle politique, économique et social, au gouvernement, aux administrations, à

l'entreprise dans laquelle on travaille, etc... mais où chacun conserve des droits et un vaste champ de liberté, la soumission n'est pas si pesante dans la mesure où l'art du politique met la cité au service des hommes et pas l'inverse, et chacun sait qu'en cas de rupture, c'est la révolution, la guerre civile et d'inévitables barbaries qui menaceront tout le monde. Il est probable que la face passive du cube qui ne semble pas exister beaucoup chez les espèces les plus anciennes ait été largement développée par les espèces sociales des mammifères supérieurs et que ce développement prépare le transfert de souveraineté de D3 à D7 car elle donne à 7 une arme dans son conflit avec 3.

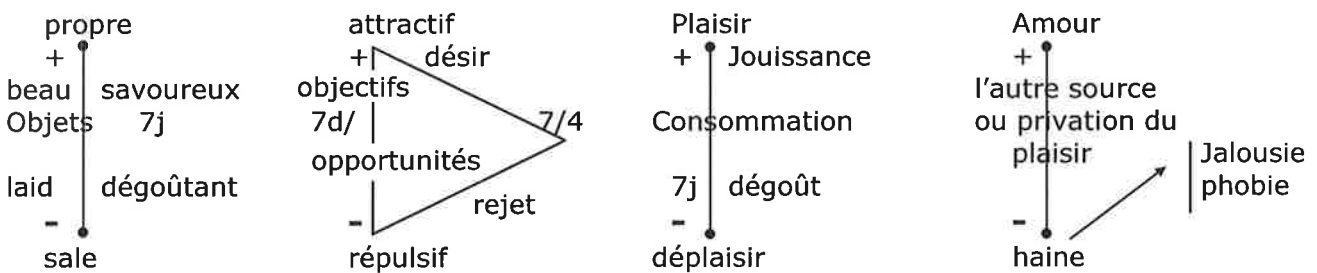
Le cube ne présuppose pas la présence d'un groupe social, le sentiment de soumission peut être ressenti par rapport à un autre mais aussi par rapport à l'environnement et les lois de la nature. Face à des événements futurs la soumission devient résignation (les mots sont différents mais c'est la même chose). Les trois couples de sentiments suivants : supériorité-infériorité, fierté-honte, mérite-culpabilité supposent la présence d'un groupe et réclament un quatrième couple de valeurs logiques : moi ↔ les autres. Sur une échelle de valeurs qui va du mal à l'excellence 7j peut juger non le soi mais la place de la personne sociale dans le groupe. Cette personne sociale est fictive, virtuelle, c'est un concept, mais comme c'est un



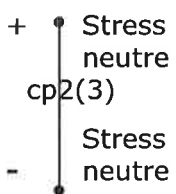
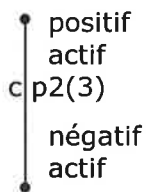
concept et que le groupe aussi, 7j peut d'autant plus facilement et finement juger ces rapports. Seul sur une île déserte il est difficile de se sentir inférieur à quoi que ce soit, coupable de quoi que ce soit, fier peut-être d'avoir survécu jusqu'ici, mais ici on rejoint le dernier couple : le jugement universel de soi, mais soi n'est pas qu'un concept. Personnellement je pense que ce jugement dépasse le cadre de 7j et que l'on rentre dans le domaine de 9, la foi. Or la foi n'est jamais humble, c'est pourquoi l'orgueil est le plus grand des péchés que condamnent les monothéismes qui réclament aux hommes l'humilité qui



signifie soumission, respect aveugle pour leurs théologies et pratiques particulières. Je ne pense pas que 3 soit concerné. Reste que 7j juge toutes les images et les objets du monde extérieur structurés par 2 en provenance des fonctions sensorielles parce qu'ils peuvent constituer des opportunités alimentaires et sexuelles. 3 commence à s'intéresser à ces objets quand ils deviennent les sujets des opportunités et des projets de 7d, mais ce ne sont pas eux qu'il charge de p3



mais les objectifs de 7d qu'il renforce en désirs voire pulsions. Leur consommation sera jugée par 7j, leur efficacité renforcée par p3 en plaisir et déplaisir. L'autre pourra apparaître comme source de ce plaisir ou source de la privation de ce plaisir. Dernier couple d'émotions de cette série l'amour et la haine, et si en plus celui qui prive du plaisir en jouit à sa place naîtra un



nouveau sentiment : la jalousie. Tous les cp2(3) de ces émotions ou sentiments sont identiques. Ils résultent de la combinaison de deux éléments simples de l'hexagramme c'est leur association avec l'un ou l'autre p7 qui provoquera des sensations différentes, qui peuvent être très fortes. Ils sont tous actifs parce qu'ils s'inscrivent dans la manipulation de 7d par 3, ils le poussent à agir par 7/4, ils forment une chaîne qui appelle une répétition

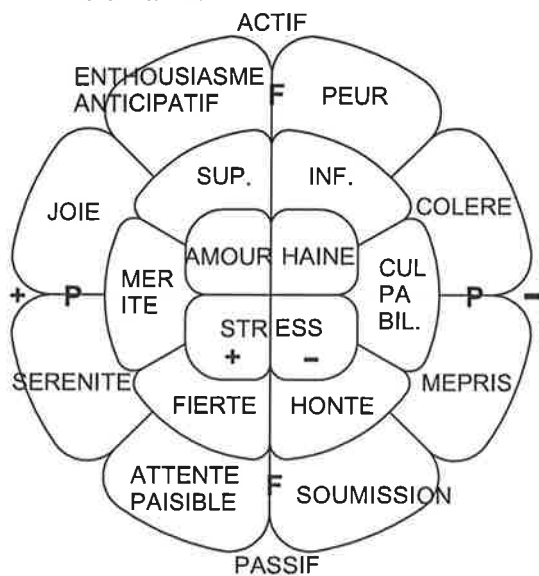
Enfin il existe un stress neutre positif ou négatif et c'est peut être le plus fréquent. C'est ce que l'on appelle habituellement le stress qui survient à l'occasion d'événements, d'accidents, de situations, de succès ou d'échecs. Il peut être très fort, il applaudit ou il condamne. Il est neutre parce qu'il n'appelle pas une action immédiate, d'ailleurs 7 n'a pas de solution immédiate à proposer. C'est un avertissement pour 7d et peut-être une motivation pour mieux faire. Ces stress peuvent accompagner

les émotions de la face active du cube, les renforcer, voire les rendent intolérables, par contre ils sont incompatibles avec la phase passive.

### ROSACE DES P3

Ta(cp2(p3)) ∈ AFM

Il apparaît que pour éviter les situations mentales difficiles quelques règles peuvent être respectées :



- Pour vivre au mieux avec les cases centrales, il faut se contenter du nécessaire, c'est-à-dire de peu.
- L'être vivant qui ne s'identifie plus à une personne sociale illusoire ne se compare plus aux autres, les cases du second cercle disparaissent.
- Concernant le troisième cercle, il faut préférer les cases passives aux cases actives, c'est-à-dire le mépris à la colère, la sérénité à la joie, l'attente paisible à l'enthousiasme, la soumission au monde, c'est-à-dire admettre que le monde extérieur dans sa globalité est plus fort, il n'y a aucune faute à le faire, et pratiquer l'évitement. Le maître de l'évitement ne peut être atteint par le monde, il évite tout conflit, le sachant il n'a plus de raison d'avoir peur. Ces règles ne sont pas nouvelles, elles sont présentes dans le Tao-Tö-King de Lao-Tseu.

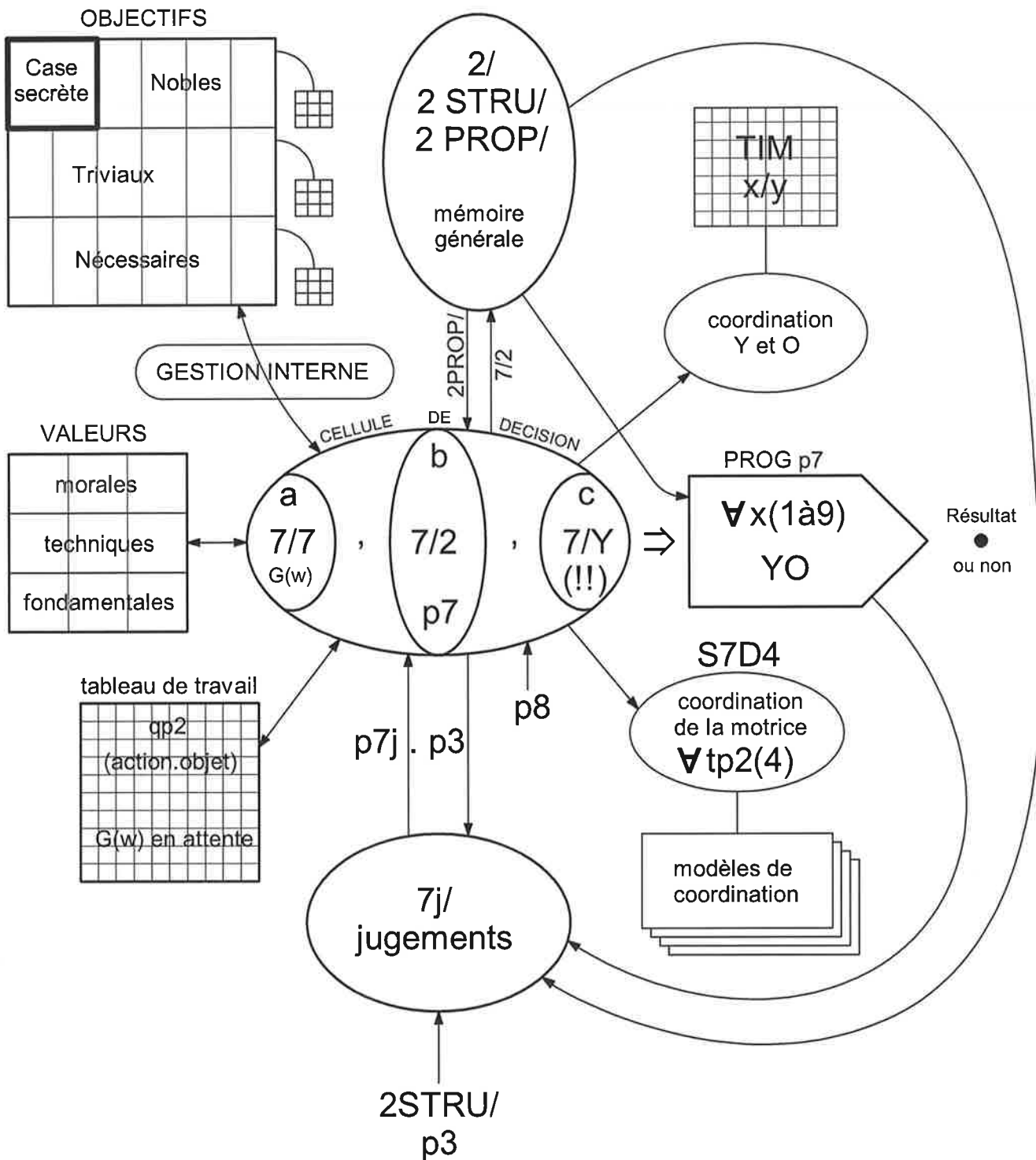
### FONCTION VOLONTAIRE 7

7 est une fonction complexe dont la montée en puissance en D7 caractérise l'homme relativement à l'animal.

La fonction volontaire comprend deux sous-fonctions spécialisées : 7d la direction volontaire qui dirige mais ne juge pas, 7j le jugement arbitraire qui juge mais ne dirige pas.

#### LA DIRECTION VOLONTAIRE 7d

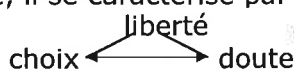
TBV - tableau de bord



Architecture générale et environnement de la fonction volontaire ∈ AFM

#### . Pouvoir opératif de 7d/

Le champ du pouvoir opératif 7d/ est large, il se caractérise par sa liberté d'action opérative dans le cadre de son principe fondamental



possède plusieurs opérateurs très précis. On le voit d'abord dans les 7d/x :

7d/1 direction indirecte par l'intermédiaire de 6/.

7d/2 demande de services, sollicitation simple. Les deux fonctions restent extérieures l'une à l'autre, par ailleurs 2 participe aussi à l'expression, la formulation de cette demande 2PROP/D7d/2. La relation entre 7d et 2 est donc très forte.

7d/3 conflit, absence d'emprise de 7 sur 3, mais dans des cas particuliers 7/ peut faire réagir 3 par titillement (angoisse).

7d/4 basculement  $D7d \Rightarrow S7d$  et  $D4 \Rightarrow Y (S7 D4)$ .

7d/5 absence d'emprise sur 5 sans conflit.

7d/6 pénétration. 7d semble enfileur 6 comme un gant pour la diriger, c'est une relation très forte au bénéfice de 7d.

7d/7 autodirection du volontaire, nécessaire au basculement  $D \rightarrow S$ .

7d/p7 choix préalable d'un objectif dans un éventail de possibles.

7d/7j choix concernant les structures de 7j.

7d/8 gestion de la charge par association identique aux autres fonctions.

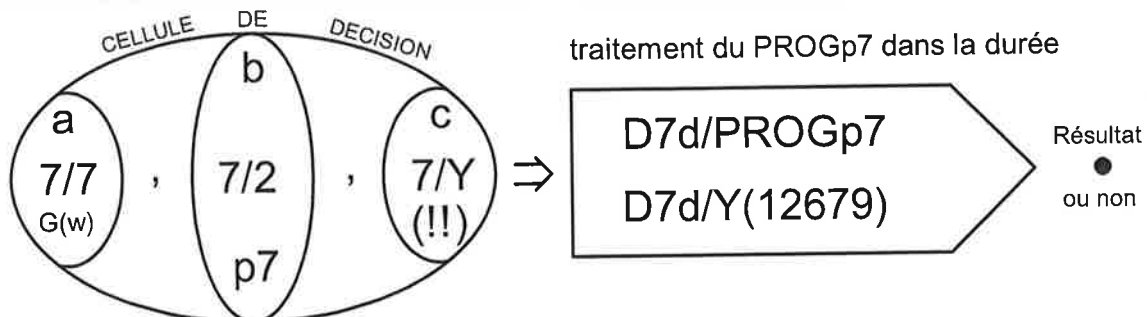
7d/9 communion.

**. Exercice du pouvoir opératif de D7d/**

7d exerce son pouvoir opératif en continu jusqu'à ce qu'il l'interrompe lui-même soit que le résultat est atteint soit par abandon du projet, au contraire de 3 qui envoie par intermittence des bouffées de p3.

Il est en veille, il ne se passe rien. 7d/ commence par opérer son / sur lui-même 7d/7d, c'est le vouloir choisir une opération, un objectif. S'il n'a pas choisi, il opère à vide, il ne se passe toujours rien, sinon il fouille dans son tableau de bord et retient un objectif. Compte tenu de sa liberté cet objectif peut être opérationnel mais aussi incohérent, trop flou ou trop indéfini, voire impossible, dans ce cas le jugement 7j est mauvais. Il sollicite alors 2 par 7/2 :  $D7d p7/2 \Rightarrow 2PROP/G(w)$ . Le  $G(w)$  peut être un signal négatif pour incohérence ou un ensemble de concepts qui réponde à sa demande et enrichisse son premier objectif pour le rendre opérationnel. D7d accepte ou non de suivre. A chaque instant ce p7 peut être recalibré, mais dès à présent la première étape est terminée. La deuxième étape c'est celle du choix de lancer l'opération. Calé dans son (liberté-choix-doute) il peut la retenir aussi longtemps qu'il veut, relancer 2 pour l'analyse des perspectives, être attentif à 7j etc..., abandonner ou (!!) décider de lancer dans une fulgurance. Ce choix se résume à faire ou non, lancer ou pas. C'est l'exercice ordinaire de son pouvoir opératif qui passe de doute à choix  $D7d p7/Y(1 \text{ à } 9)$  pour une opération simple, voire  $D7d PROGp7/Y(1 \text{ à } 9)$  si elle est complexe. La différence entre un p7 et un PROG p7 est une appréciation arbitraire de 7j. PROG p7 n'est qu'un p7, mais apprécié comme un objectif lourd, difficile à réaliser tel que la recherche d'une solution. D7d n'a pas besoin de solliciter 7j pour cela, car celui-ci opère ses jugements en permanence. Un p7 simple peut être lancé à destination d'une seule fonction, dans le cas le plus général le Y classique est un  $Y(12679) A (3548)$ . 3 n'est pas invité mais peut réagir, il est surtout concerné par des projets impliquant une action dans le monde extérieur, 5 et 8 sont de toute façon présents. D7d opère en continu, pendant toute l'exécution du PROG p7 il maintient la pression de son pouvoir opératif. A chaque instant il peut en outre modifier son p7, l'adapter aux circonstances nouvelles et aussi rompre son exécution. Par ailleurs, D7d intervient dans la coordination du Y, il dirige individuellement chaque fonction. Dans cette coordination 7/ reste fluide, il varie à chaque instant, cherche les meilleures opportunités, il a la liberté d'aller dans toutes les directions. Pendant toute la durée D7d reste en principe concentré sur le seul projet en cours. Les sources d'objectifs qui peuvent apparaître sans rapport avec celui-ci seront stockées dans son tableau de travail. En résumé :  $E7, D7d/D7d \Rightarrow G(w), D7d G(w)/2 \Rightarrow G'(w),$

si  $G'(w) \Leftrightarrow G(w) \Rightarrow p7 \Rightarrow D7dp7, ( !!) D7d/ : D7d PROGp7/Y \Rightarrow PROGp7 \Rightarrow \text{Résultat ou non} \bullet$



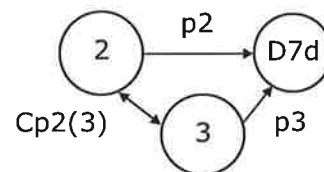
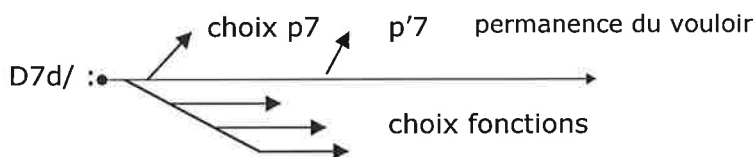
### . **Nature du pouvoir opératif/de 7d**

Bien qu'il soit conscient le pouvoir opératif de 7d est un peut difficile à qualifier car c'est un vouloir-choisir à champ large calé dans un (liberté-choix-doute) dont la saveur varie selon ses objets. En plus, le sentiment du soi qui l'accompagne a tendance à nous entraîner dans une impasse.

a) Vouloir (choisir)  $\Rightarrow$  choisir ( $G(w)$ ) qui s'exerce en s'accompagnant de la continuité du vouloir qui reste permanent pendant toute cette séquence d'activité. Ce vouloir est plus ou moins puissant selon l'énergie que 7d lui affecte, et pendant toute cette durée 7d exerce des choix dans un vaste éventail de possibles.

b) Insatisfait de son  $G(w)$ , 7d choisit de faire appel à 2. 2 livre un  $G'(w)$  et en fait crée un  $p7$  cohérent, car 7d n'a pas de capacité analytique. Il peut ensuite choisir ce  $p7$  en tenant compte de l'appréciation que 7j en fait ( $p7j(p7d)$ ).

c) Choix alternatif (oui ou non). Dans son cadre (liberté-choix-doute) les choix les plus simples sont évidemment possibles. Dès lors l'opération est lancée avec l'implication de toutes les fonctions nécessaires selon la nature de l'objectif. Pendant toute la durée du traitement 7d exerce des choix avec la présence permanente de son vouloir. Les autres fonctions activées par 7d y répondent au mieux de leur capacité. La position dominante de D7d signifie qu'il porte la responsabilité de survie du vivant, donc pour les autres fonctions un  $p7$ , quel qu'il soit exprime un besoin du vivant ce qui implique leur collaboration. Cette finalité de survie est la règle de leur ensemble comme dans un groupe social, leur soumission à cette finalité assure leur cohésion. 3 comme les autres fonctions mentales obéit aussi à cette règle mais 3 n'obéit pas à 7d mais à ses propres structures alimentées par 2. 3 apparaît comme une fonction contrôlant la liberté sans limite de 7, résidu de son ancienne souveraineté. Curieusement la fonction automatique 2 obéit à D7d en lui envoyant ses  $p2$  et en même temps envoie d'autres  $p2$  à 3 qui exerce une fonction de contrôle sur ses choix.



Le pouvoir opératif D7d/ manifeste l'intégration d'un vouloir permanent et d'une capacité de choisir dans le cadre de son principe fondamental : liberté – choix – doute.

### . **Objectifs de D7d, les p7**

Ce sont des concepts plus ou moins élaborés. Compte tenu de la liberté du pouvoir de choisir de D7d, tous les concepts  $\forall (G(w))$  sont possibles mais ils ne sont pas tous cohérents, ni efficaces, ni suffisamment clairs pour devenir opérationnels comme objectifs. Un  $p7$  opérationnel est un concept guide qui doit indiquer une direction ou un but qui doit pouvoir s'intégrer dans les possibilités des autres fonctions ou les déclencher. S'il n'est pas un guide, pour elles c'est du non-sens, elles ne peuvent pas réagir.

Si je prends l'exemple de l'élaboration de cette étude même, son premier  $G(w)$  était « dépasser représentation de 7 », « dépasser » et « 7 » sont précis mais « représentation » est encore trop vague même s'il s'adresse clairement à 2. Après la correction de 2 il est devenu « construire une architecture de sens structuré des activités de 7 ». Comme l'objectif s'adressait à lui, 2 l'a arrangé pour l'adapter à son savoir-faire. Il est devenu opérationnel et en très peu de temps 2 a pu fournir une première architecture de travail décomposant l'ensemble du problème en masses garnies de sens flou à étudier successivement. Ensuite ce  $p7$  s'est enrichi de « élucider le sens flou de ces masses » et de choix comme « commencer par la cellule de décision », « détailler les phases », « examiner la nature du / de 7 ». Il y a eu quelques errements mais cela m'a permis d'arriver jusqu'ici. Ces « ordres » ne sont évidemment pas verbaux, c'est du sens que je traduis entre les « » par du langage ordinaire, c'est du sens qui s'adresse à une structure de travail de 2 en compagnie de 6 : je suis obligé de plonger dans le flou, cela peut prendre un peu de temps car le flou ne se laisse pas faire, mais je connais bien cette pratique et je suis à peu près sûr qu'elle va aboutir. Ces  $p7$  sont adaptés aux techniques que je connais, c'est ce qui fait leur efficacité. Dans un autre exemple, « faim » est vide de sens, « satisfaire sa faim » ne signifie pas grand chose pour 4, « manger le steak qui est dans le frigo » est un  $p7$  opérationnel pour 4. Il ne suffit plus à D7d que de décider de le faire pour déclencher 4, c'est la phase (c), dès lors 4 va se mettre au boulot et mon ventre sera bientôt plein.

Un p7 véritablement opérationnel est un ordre qui comporte nécessairement un concept d'action intelligible pour la fonction mentale à laquelle il s'adresse tel que « construire », « élucider », « détailler », « manger », suivi d'un autre qui précise la direction de cette action, son objet tel que « sens flou », « cellule de décision », « steak », qui sera d'autant plus opérationnel que cet objet est précisé par « de ces masses », « dans le frigo ». Sa forme générale peut s'écrire : p7 : (concept d'action) . (concept d'objet)

C'est une chose à laquelle on ne prête pas toujours assez attention : un p7 doit comprendre un concept d'action même très vague comme « résoudre ». Vouloir « la solution d'un problème » n'est pas un p7 cohérent, pas plus que vouloir « un clou dans le mur ». Vouloir ne compte pas, il ne fait pas partie du p7 mais du D7d/. Vouloir « un clou » marche avec le quincaillier parce que lui répond par vouloir « vendre un clou ». Pour être cohérents ces p7 doivent prendre la forme « résoudre ce problème », « planter un clou dans le mur ».

Pour élaborer ses p7, D7d a besoin d'un tableau de bord. Evidemment pas en cas de nécessité organique, dont il est aussi responsable, les fonctions sensorielles s'empressent de lui rappeler son devoir, même s'il peut décider de faire une grève de la faim.

**. Tableau de bord de 7d**

case secrète	Recherches diverses gestion interne spirituels scientifiques Culturels	NOBLES
Economiques familiaux affectifs professionnels sociaux financiers politiques sportifs loisirs		TRIVIAUX
Organiques sexuels sécuritaires santé soins du corps vestimentaires habitat mobilité plaisirs détente repos		NECESSAIRES

Son tableau de bord lui permet d'initier ses opérations. Sans lui il serait réduit à expédier le nécessaire, mais dès qu'il devient social comme le bonobo, un animal peut commencer à avoir des objectifs triviaux, tels que « devenir le chef », « détourner les règles », « séduire plus de filles ».

Ce tableau de bord est un tableau de sens constitué de concepts d'actions et d'objets plus ou moins complexes, ce n'est pas un tableau à effet « boule de neige », car il gère seul ce tableau, il range en toute liberté ce qui lui convient et élimine ce qui ne lui convient pas, par contre il ne peut empêcher que les sens de ce tableau conservent leur effet « miroir », car tous ces concepts ont des liens avec l'architecture générale de la mémoire. Ce tableau est totalement accessible, mais comme sa gestion est une opération interne passée dans le flux de sens qui traverse la conscience, on y prête en général peu d'attention. Comme D7d est à l'origine de ce tableau, sa forme, sa taille, son contenu sont propres à chacun, on ne peut en parler qu'à titre indicatif. Il est cependant facile de constater que le tableau de l'homme moderne adulte comprend en gros trois grandes sections regroupant ses

centres d'intérêts généraux, l'une consacrée au nécessaire à la survie (alimentation, sécurité, santé, habitat, repos, etc...), une autre qui s'est beaucoup développée avec la complexité sociale et tous ses attraits mais qui reste triviale (famille, finance, politique, loisirs, etc...), et la dernière plus noble parce qu'elle correspond à l'aspiration au développement de soi 9/ (recherches diverses, spiritualité, connaissance, culture, etc...) qui contient souvent une case secrète. A toutes ces catégories générales sont rattachées des catégories particulières d'objectifs prêts à l'emploi largement validés par l'expérience. Tous ces objectifs, ces centres d'intérêt, n'ont pas le même poids selon l'énergie dont D7d les aura chargés, certains lui apparaissent prioritaires car ce sont ses besoins et ses aspirations les plus fortes et les plus profondes, et l'une des plus nobles d'entre elles est d'enrichir sa propre nature, d'étendre son champ de liberté et de possibles.

Parce que 7d est une fonction volontaire, il est également libre de faire des erreurs qui lui nuisent, menacent l'efficacité de ses comportements comme d'effacer des cases utiles, installer des microstructures comportementales le privant de certains possibles et réduisant sa liberté. C'est pourquoi il est toujours sain de connaître son tableau de bord et de soigner ce qui a pu être malencontreusement dégradé suite à des échecs, des traumatismes et des épreuves. Ce tableau de bord est la richesse intrinsèque de D7d, il y trouve ses raisons de vivre et parfois de mourir, sa pertinence le protège des situations mentales pénibles et des tentatives désespérées.

**. Tableau des valeurs de D7d**

E T H I Q U E			Morales
facilité	nécessité	durée	Techniques
survie	efficacité	liberté	fondamentales

En élaborant ses p7 et quand il prend des décisions opératives, D7d se soucie de certaines valeurs. Ce sont en général des concepts simples, des critères de choix. Elles varient selon les personnes, mais certaines sont incontournables, les valeurs fondamentales : survie, efficacité, liberté qui garantissent son intégrité. Il a souvent recours aux valeurs techniques : facilité, nécessité, temps, pour choisir l'ordre de traitement des opportunités qui surviennent dans la vie mentale.

L'éthique est très variable, elle contribue à son estime de soi. Compte tenu de la puissance de son arbitraire, s'il les respecte dans les circonstances ordinaires, il peut passer outre, se suicider, s'engager dans des entreprises insensées, nuire à sa liberté, déroger à son éthique.

**. Tableau de travail**

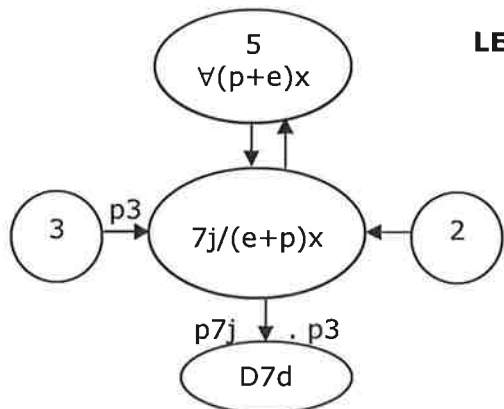
D7d utilise une mémoire pour stocker ses objectifs les plus prioritaires à long terme ainsi que les objets en cours et en attente de traitement. Au cours de l'exécution d'un PROG p7 qui peut être assez long de nouvelles opportunités de projets peuvent surgir sans rapport direct avec celui en cours, qui ne nécessitent pas d'attentions immédiates. Ces objets sont stockés, ils réapparaîtront dès l'achèvement du PROG p7 pour l'examen de D7d.

Ce tableau de travail peut aussi servir pour assembler les concepts d'un p7, mais D7d n'est pas une fonction analytique, ses capacités se limitent à des associations simples, aussi il fait largement appel à 2 pour produire tous les concepts qu'il utilise. Par contre il possède une grande mobilité ce qui lui permet de passer rapidement d'une chose à une autre.

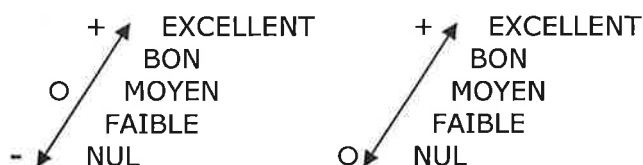
**. Relation avec 6 (la concentration) voir annexe 6**

**. Direction de la fonction motrice D7d/4**

Pour réaliser quelque chose dans le monde extérieur, D7d bascule en servitude et passe par :  $D7d(p7)/4 \Rightarrow D7d \rightarrow S7d$  et  $4(tp2(4)(p7))/Y(S7d \text{ xy}...)$ , un  $tp2(4)(p7)$  est très proche d'un PROG p7 sauf que D7d lui obéit en servitude au lieu de le diriger en souverain, cette conduite est proche d'un comportement hypnotique. Pour les autres fonctions mentales il n'y a rien de fondamentalement changé, elles servent un  $tp2(4)$  comme elles serviraient un PROG p7.



Environnement de 7j



**LE JUGEMENT ARBITRAIRE 7j**

**. Pouvoir opératif de 7j/**

7j juge toutes les activités des fonctions mentales  $7j/G(w)$  mais ne décide pas. C'est une fonction arbitraire encadrée comme 7d par son principe fondamental : choix  $\xleftrightarrow{\text{liberté}}$  doute

Son pouvoir opératif 7j/ produit des jugements  $p7j(Gw)$ . Initialement c'est un jugement de survie qui s'est développé en jugement d'efficacité. Tous ces p7j sont conscients. Ils qualifient la relation d'efficacité de la chose jugée à la survie.

**. Qualifications de p7j : N F M B E**

p7j qualifie les groupes de sens  $G(w)$  sur une échelle continue de qualité qui va du nul à l'excellent. Selon la nature de l'objet jugé les qualifications faibles et nulles peuvent apparaître négatives, bonnes et excellentes positives, mais dans la majorité des cas les

qualifications négatives n'ont pas de sens. Ainsi la sécurité, l'efficacité, même très faibles ne peuvent être négatives, la clarté d'un sens même très flou donc très faible ne peut être négative, dans ce cas la qualification nulle correspondrait à une absence de sens et dans ce cas précis faute d'objet à juger il n'y aurait pas de jugement.

p7j est une appréciation floue résultant d'un choix arbitraire en présence d'un doute, elle peut également être jugée par 7j/p7j. Dans ce cas une appréciation N signifie son incapacité à juger, qu'il se déclare incompetent, une gratification E un jugement qu'il qualifie d'une très

grande sûreté et d'une très grande précision, mais la fonction volontaire n'est pas la foi, du fait de son principe fondamental il ne peut exclure le doute aussi faible soit-il.

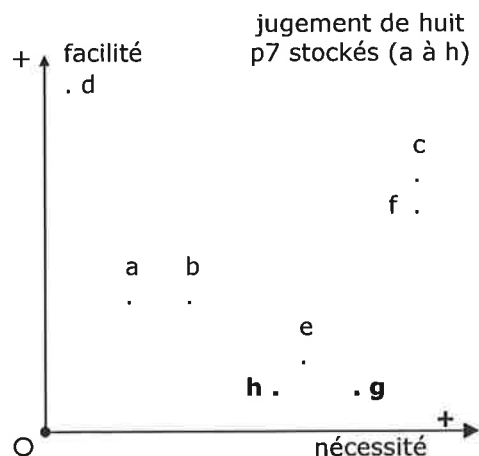
### . Développement du champ de 7j

Initialement 7j/ opère un jugement de survie, qualifie le danger, la sécurité, mais comme la survie implique des nécessités : alimentaires, santé, abri, motricité, etc... il est amené à juger la satisfaction de ces nécessités, par la fonction motrice d'abord puis par la fonction dominante qui la dirige, en l'occurrence 7d. Devenue dominante 7d est devenue responsable de la survie du vivant, de ce fait ses objectifs sont pour 7j équivalents à des nécessités de survie, 7j est donc amené à juger de l'efficacité de toutes les activités de 7d, objectifs p7d, PROG p7, les résultats c'est-à-dire la satisfaction de ces objectifs et même le respect que 7d accorde à ses propres valeurs et critères de choix. 7d dirige mais ne possède pas les moyens de satisfaire ses objectifs, pour cela il fait appel aux autres fonctions, qui contribuent à conclure ses projets, le jugement d'efficacité va donc naturellement s'étendre aux activités de toutes ces fonctions en particulier celles de 2 qui propose beaucoup mais ne juge pas ce qu'il propose. De ce fait très peu de choses échappent à 7j.

### . Nature des G(w) jugés, qualités jugées

7j/G(w)  $\Rightarrow$  p7j(G(w)) juge des contenus en l'occurrence du sens structuré, des p2e. Ceux-ci ne peuvent être que du sens ou du sens représentant une réalité physique ou mentale. Selon la nature de l'objet jugé 7j peut juger globalement cet objet, c'est le cas d'un résultat qui sera globalement plus ou moins bon, mais le plus souvent cet objet est un concept complexe, une représentation dont il jugera les qualités intrinsèques. Par exemple si cet objet est une architecture de sens, il peut juger que le contenu est bon mais que la forme est mauvaise, même s'il continue aussi à délivrer un jugement de synthèse global de l'efficacité de l'objet jugé :  $\pm$  bon. Ce jugement des qualités de l'objet l'affine, lui donne plus de sens, plus de valeur et l'enrichit. Comme ce n'est pas une fonction analytique il n'a pas lui-même créé ces qualités, ce sont des concepts, des catégories de sens élaborés par 2, qui participent directement à l'efficacité du produit tels que : la clarté, la précision, la durée, la puissance, la quantité, le devenir, la justesse des moyens, la pertinence de l'action, etc... toutes ces qualités figurent dans les tableaux de sens de l'analytique. Comme il ne dirige pas ce n'est pas lui-même qui a décidé des qualités qu'il juge, c'est 7d dans le souci d'améliorer son rendement et l'efficacité de ces informations nécessaires à ses activités. On le voit en particulier dans l'exemple suivant, dans le cadre de la structure de sélection des objectifs de la fonction volontaire.

### . Jugement de facilité et de nécessité



Le point O correspondrait à une impossibilité et une absence de nécessité.

Ce jugement porte sur des p7d ou des G(w) potentiellement p7d stockés en attente de traitement lors d'un PROGp7 en cours ou même dans leur détermination dans la cellule de décision de 7d. Il juge de la facilité et la nécessité de leur traitement, ce sont des valeurs techniques de 7d, critères de décision pour ses choix. Dans ce cas p7j (p7d) se décompose en deux jugements qualitatifs, un de facilité et un de nécessité :

$$[p7j(\text{facilité}) \cdot p7j(\text{nécessité})](p7d)$$

Ce jugement aurait pu être plus complexe et concerner aussi l'éthique si elle avait été mise en cause par ce p7d.

On voit que ce jugement ne concerne pas la nature même de la fonction 7d ni la nature de son produit p7d, car ce sont des données imposées par la vie mentale, mais seulement les qualités de ce produit relativement à l'usage qui peut en être fait.

### . Utilisation et conséquences des p7j

Les p7j sont principalement utilisés par 7 2 3 4 6, ils constituent des informations qui améliorent l'efficacité de ces fonctions. 3 est un cas particulier d'une part parce qu'ils peuvent déclencher des 3/, danger, échecs, opportunités, etc... d'autre part parce que 3 va associer en conscience ses propres p3 aux p7j. C'est donc un p3 p8 p7j (G(w)) qui arrivera dans la cellule de décision de 7d qui devra « faire avec » et des conséquences éventuelles sur ses décisions et la gestion de son tableau de bord. Donc c'est par le canal de 7j que des p3 entrent au cœur du domaine de 7d, c'est l'origine du conflit 7  $\leftrightarrow$  3.



## ANALYSE DES MÉCANISMES DE DÉFENSE DU MOI

Ce sont des microstructures comportementales de la direction volontaire : tp2(7). Ce qui pose problème c'est que ces microstructures ne s'adressent pas aux autres fonctions mentales mais à lui-même, quand elles deviennent les automatismes (à peine conscients), elles réduisent sa liberté. La fonction volontaire s'étrangle elle-même et n'est plus capable que de réactions inadaptées.

### a) Refoulement - b) Surcompensation

désir (A)  $\Rightarrow$  (désir (A) balancer (corbeille), faire (inverse (A)))  
← Refoulement → Surcompensation

(A) est un concept d'action par exemple : « tuer ses enfants », désir a pu être la réalité d'une éventualité de 7 mais ici ce n'est qu'un concept, un cp2, balancer et faire sont des concepts de 7/ (7 opératif), inverse une valeur logique de 2 comme  $\Rightarrow$  (implique). La corbeille serait le gouffre du mental, en fait il n'existe pas de gouffre, le seul lieu où 7 peut balancer des choses et surtout des choses le concernant est la zone de ses activités inaccessibles (non conscientes). (corbeille) serait le concept de sa zone d'activités non conscientes. Ce n'est pas simplement (A) qui est : balancé (corbeille), mais l'ensemble désir (A) et même peur (désir (A)). La tp2(7) est composée de deux membres, le premier d'une combinaison de 7 (7d et 7j), de 3 (émotions, pulsions), de 4 (action, comme tuer ses enfants), le deuxième toujours identique caractérise le mécanisme de défense, ici le refoulement peut s'écrire :

$\Rightarrow$  cp2 (7dj.3.cp2(4)).cp2(7/cp2(zone n-e))

Il protège 7dj de tout ce qui pourrait lui arriver en conscience. Comme toute émergence est précédée d'une très courte phase de pré-conscience, c'est dans cette phase que 7 applique ce tp2(7) à lui-même par 7/cp2(7), c'est presque instantané.

si cp2(7/(A))  $\Rightarrow$  7/(balancer corbeille) cp2(7/(A))

Il peut laisser une très légère trace en conscience, mais noyé dans le flux de sens qui la traverse il est presque imperceptible.

La surcompensation : faire (inv.(A)) correspond à un objectif prioritaire : p7 (inv.p4) que 7 a inscrit dans son tableau de bord au tout premier rang et qui agit dès lors comme un objectif obsessionnel qui le pousse à lancer des 7/(p7(inv.p4)) 4 sur la fonction motrice 4(la tp2(7) qui lui correspond).

L'objectif p7(inv p4) a écrasé l'existence de p7(p4) de ses possibles avec des résultats divers : actions compassionnelles, toc de propreté, paralysie émotive, préoccupation maternelle compulsive.

### c) Angoisse - peur (A)

(A) peut être le concept d'une action ou d'un événement redouté (castration) qui s'insère éventuellement dans une chaîne d'implications, par exemple : (jalousie du père)  $\Rightarrow$  (loi du Talion)  $\Rightarrow$  (crainte d'une vengeance)  $\Rightarrow$  (castration)  $\Rightarrow$  (résolution du complexe d'Œdipe (ou plutôt de Caïn selon moi))  $\Rightarrow$  (renoncement à l'attachement à la mère)  $\Rightarrow$  (imitation du père). Dans ce cas l'émotion de l'opération 3/ est la peur (futur, négatif, actif) qui peut évoluer en soumission (futur, négatif, passif).

Si (A) apparaît en pré-conscience (et comme c'est une chaîne seul le premier élément de cette chaîne apparaît (jalousie)), il apparaît associé au concept de peur cp2(p3), 7/ réagit par un tp2(7) qui lui interdit (A) et déclenche 3 qui réagit par un p3 (angoisse) en conscience qui masque (A) ou ce qu'il en reste. En principe 7 ne déclenche pas véritablement 3 son vieil ennemi, ici il le fait pour réduire ses possibles, les castrer en quelque sorte. En fait, 7 ne déclenche pas véritablement 3, car 7 n'a pas d'emprise sur 3, il se contente de le titiller pour obtenir sa réaction. Une réaction qui n'a pas de véritable objet pour 3 (car il n'y a pas réellement de menace présente), sinon en mémoire la menace ancienne de la punition des parents. Donc l'angoisse p3 va apparaître dans la conscience comme détachée de tout objet, comme une peur diffuse sans contenu spécifique. Le tp2(7) peut s'écrire :

tp2(7) : si cp2(p3).(A)(pré-e)  $\Rightarrow$  7/3, avec pour résultat un p3 (angoisse) en conscience.

### d) Rationalisation

C'est une simple restructuration des motifs de 7 par 2 pilotée par une demande PROG p7/2. Il en résulte un concept complexe de motivation bidouillé par 2 (tout mignon- présentable). Ce concept peut écraser à l'occasion le refoulement de motifs inacceptables et rendre possible des décisions qu'ils auraient induit. C'est de la mauvaise foi, ou plutôt cela permet d'oublier sa mauvaise foi, son hypocrisie. C'est l'illusion du Tartuffe, mais fondamentalement cela ne

change rien au comportement du Tartuffe, cela ne réduit pas les possibles de 7, au contraire cela les rend plus faciles à opérer.

**e) Substitution, Déplacement**

Remplacement d'un objet par un autre, d'un comportement par un autre  $p7(A) \Rightarrow p7(B)$ , le projet  $p7$  est le même  $p7 \Rightarrow p'7$  l'objectif change, le passage à l'acte peut alors se produire mais autrement.

**f) Sublimation (identique au précédent)**

$p7 \Rightarrow p'7$  passage à l'acte par  $7/(p'7)tp2(4)$  La seule différence c'est que  $p'7$  est socialement acceptable, c'est-à-dire valorisé par les aliénations sociales, culturelles et religieuses plus ou moins validées par 9, que M. Freud désigne par surmoi, mais qui ne sont qu'un concept complexe  $qp2$  que 2 a localisé dans une des cases de la mémoire générale du monde extérieur. Cependant l'implication  $p7 \Rightarrow p'7$  est faible, un voyou peut faire de la boxe pour se défouler, mais cela ne l'empêchera pas de cogner sur sa femme.

**g) Comportement provocateur**

La personne déclenche un comportement provocateur dans l'espoir d'y répondre par une agression. C'est un passage à l'acte en deux temps, le second étant aléatoire.

$7(p7)/tp2(4),,7(p7)/tp'2(4)$

**h) Projection (d'un  $p7$ , d'un  $p3$ )**

Dans la projection il y a négation de l'objectif et attribution du concept de cet objectif à l'autre. Ce qui actualise un autre objectif délirant cette fois-ci.

$p7 \Rightarrow qp2$  (l'autre. $p7$ )  $\Rightarrow p'7$  délirant. ( $p7$  ou  $p3$ ). Le  $p3$  initial n'est pas complètement impossible : « non seulement il m'aime, mais moi aussi je l'aime ».

**i) Retournement sur soi (d'une pulsion)**

Une pulsion n'est pas un simple vouloir mais un vouloir ( $p7$ ) renforcé par 3 quand il apparaît en conscience soit  $3/p7$  et Comme 3 draine une grosse charge énergétique beaucoup de  $p8$ . Le résultat en conscience  $p7.p3.p8$  n'implique pas nécessairement un passage à l'acte (qui peut être un crime) mais certaines personnes pourront difficilement ne pas y céder, surtout si 7 abandonne sa souveraineté à 3.  $Y(D7dj3)$  devient alors  $Y(S7djD3)$  la synergie d'un prédateur, mais chez l'animal la fonction pathologique est autrement structurée, il ne tue que pour se nourrir et ne s'accouple qu'en de rares périodes favorables, alors que l'homme peut tuer pour le plaisir et s'accoupler tout le temps. En servitude  $S7dj$  ne peut plus exercer aucun contrôle sur  $D3$ , elle n'est plus qu'un rouage dirigeant la fonction motrice au service de  $D3$ . La pulsion assouvie la synergie rebascule en  $Y(D7dj3)$ , mais une  $tp2(7)$  de basculement s'est installée probablement irréversiblement, donc il recommencera dans les mêmes conditions. Par tous ces mécanismes de défense la volontaire  $D7dj$  semble aussi protéger sa souveraineté face à 3 au prix de l'abandon d'une partie de son champ de liberté et malgré les pires désordres mentaux que cela peut entraîner. Le champ de liberté de 7 est sans limite donc il recouvre celui des implications automatiques des structures de 3, mais en principe il a structuré ses objectifs et gère son tableau de bord avec l'aide de 2 et 7j et le souci de la meilleure adaptation possible du vivant au réel sans avoir recours aux stratégies dangereuses que la psychanalyse appelle les mécanismes de défense du moi. En principe 7 utilise des  $tp2(7)$  uniquement pour diriger les autres fonctions ou pour sélectionner ses choix dans des programmes de recherche complexes où il conserve toujours la liberté de sa décision. Dans ces stratagèmes il les applique non comme une aide à la décision mais sur le principe même de sa fonction, sa liberté de décider. Une accumulation de  $tp2(7)$  de ce genre entrave considérablement ses capacités, voire l'entraîne vers un cul de sac où il n'est plus capable que de réactions inadaptées.

Dans le retournement sur soi le mécanisme est le même que dans le déplacement, sauf qu'il ne remplace pas un objet par un autre mais par lui-même. La pulsion je hais (A) soit  $p7(A).p3.p8$  se transforme en je me hais, moi (7dj) soit  $p7(7dj).p3.p8$ . Il a certes évité le passage à l'acte, car contre lui-même il n'a plus de sens dans l'immédiat et mis 3 en contradiction avec ses propres structures, c'est radical elle se dégonfle, mais en créant une situation dépressive qui va perdurer en conscience et peut mener au suicide. Un suicide n'est jamais le fait de 3, ce n'est pas dans ses structures. 3 est peut-être une fonction un peu bête mais la plus protectrice du vivant. 3 s'opposera au suicide c'est ce qui le rendra si difficile. Seul 7 peut prendre la décision et passer à l'acte du suicide, car le suicide fait partie de son champ de liberté. C'est l'ultime échec de 7, quand la souffrance est devenue intolérable. Le suicide peut être raisonnable quand la souffrance est physique, mais quand elle est purement mentale, que 3 et 7j dénoncent l'échec de 7d, il y a toujours une solution, en l'état elle ne peut

venir de lui. La solution se trouve dans le couple 2 9 avec ou sans l'aide d'un thérapeute qui pourra avec eux raisonner et convaincre.

### **j) L'identification comme défense (introjection)**

Par ce procédé 7 s'approprié les comportements de la (ou les) personnes qu'il identifie avec son sentiment de soi. Comme celui-ci est vide c'est possible, mais comme 7 est distinct de ce vide, elle reste un corps étranger en lui. Cela peut lui apporter des moyens pour traverser une période difficile, mais s'il a déjà des rapports dangereux avec cette personne, impliquant des pulsions négatives cela devient critique car équivalent à un retournement sur soi.

### **k) Sentiment de culpabilité et masochisme (p7j.p3)**

La personne se sent coupable de quelque chose qu'elle a faite ou qu'elle éprouve (désir, haine) parce que c'est en contradiction avec son éthique, les règles sociales ou la morale à laquelle elle accorde sa foi. Tant que cela en reste là on peut vivre avec, c'est un jugement arbitraire 7j. On peut même la faire disparaître en réadaptant son éthique, en dévalorisant les règles sociales et en négociant des exceptions acceptables avec cette morale. Cela devient plus gênant quand cette personne réclame une punition pour en être libérée parce qu'elle a installé une conviction à laquelle elle a donné foi :

p3.p7j (la culpabilité) et (la punition) ⇒ dissolution de la culpabilité. C'est un concept, c'est stupide, mais les parents, la société, l'Eglise et même la justice l'approuvent. Et en plus comme c'est un acte de foi, souvent cela marche. L'Eglise catholique en a fait depuis longtemps son profit : une confession, quelques pater et quelques ave, quelques pièces dans un tronc et voilà notre personne soulagée. Cela devient plus grave quand cela ne marche plus parce qu'elle n'y croit plus et que la personne doit elle-même se punir ce qui la conduit au masochisme. Cela peut mener à des comportements étranges et une sexualité bizarre dans laquelle elle trouvera du plaisir. Mais même si ces pratiques peuvent apporter quelques désordres dans les jugements de 7j, la direction volontaire n'est pas fondamentalement touchée contrairement aux moyens de défense précédents.

### **l) Défense contre les sentiments d'infériorité (p7j.p3)**

Le sentiment d'infériorité est un jugement de 7j sur 7d et sur l'ensemble des capacités du corps et des synergies mentales en général, c'est ordinaire, c'est sain et cela motive 7d à mieux faire, sauf si 7d ne fait pas les efforts nécessaires ou échoue et se complaît dans la vie lamentable de son faible niveau d'adaptation.

### **m) Régression**

C'est la conséquence de l'inadaptation des moyens de 7 au réel, une suite d'échecs successifs l'amène à progressivement abandonner ses objectifs d'adulte, à revenir aux objectifs de son enfance, ce n'est pas un mécanisme de défense mais une conclusion.

Après cette analyse, je constate que la cause de tous ces désordres ne provient pratiquement que de mauvaises réactions de la direction volontaire, qui en accumulant les erreurs succombe aux pièges qu'elle a elle-même installés. La pathologique n'est pas comme je l'aurais cru véritablement responsable, elle crée un challenge pour 7d, un challenge qu'il a mal relevé faute souvent de ne pas avoir assez sollicité l'analytique, écouté les jugements de 7j et s'être suffisamment appuyé sur la foi.

En second lieu que les situations mentales pénibles ne proviennent pas de la perversité d'un démiurge caché dans les trois sacs d'ignorance de M. Freud :

a) le ça : le fourre-tout de ce qu'il ignore ignorer, présumé chaotique et problématique dont la fonction pathologique.

b) le moi : une synergie dominée par 7 (Y(7 5 2 1 6)) qui se débrouille comme il peut.

c) le surmoi : l'ensemble des aliénations familiales, sociales, culturelles, religieuses qui constituent un handicap supplémentaire pour 7.

Si une partie des activités de nos fonctions mentales demeurent inaccessibles, elles ne constituent pas un inconscient et encore moins un chaotique, d'ailleurs cette frontière de l'inaccessible n'est pas intangible, elle peut reculer, et quand elle recule elle montre que les deux parties ne sont pas sensiblement différentes dans leur nature, et même que quand on se rapproche du centre elles deviennent plus simples et de ce fait plus cohérentes.

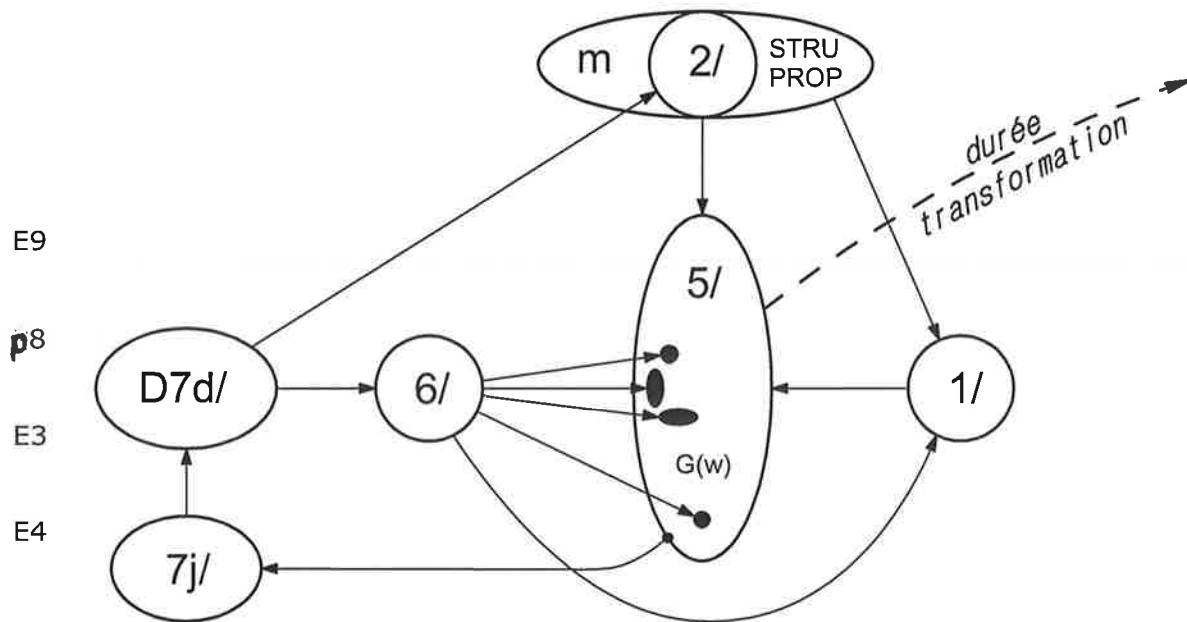
Quant au surmoi, il dépend du milieu social et varie avec les cultures, c'est un élément passif qui ne semble pas jouer un si grand rôle.

Mais un élément important manque dans le triangle de M. Freud qui apparaît très tôt dans le développement précoce de l'enfant, un élément peut-être plus important que ses parents : la foi, la fonction mentale 9 (car ce que l'on appelle foi dans notre langage est un résidu

tellement stupide et aliéné que je me sentirais coupable de l'employer si je ne lui avais pas donné un autre sens), c'est elle vers laquelle il se tourne quand il est désemparé et qui lui donne sans compter toute la puissance de sa confiance en lui-même. C'est elle qui lui permet de différencier radicalement son monde intérieur de son monde extérieur. C'est elle qui lui donne toujours raison, qui l'encourage à progresser, en dépit des parents et des difficultés extérieures, c'est grâce à sa force qu'il se forge sa personnalité. A cet âge, de sa naissance et peut-être jusqu'à sept ans, la foi est vierge, elle n'a pas de transcendant, elle n'a que lui, et elle brille comme un soleil. C'est grâce à elle que l'enfant peut avoir très tôt des préoccupations ontologiques, existentielles qui sont pour lui au moins aussi importantes que sa nourriture. Car en dépit de son apparence extérieure un peu débile, le sens non verbal apparaît très tôt chez l'enfant et ce sens n'est pas pollué par le langage, il conçoit très bien des questions comme « que suis-je », et il sait très bien y répondre : « je suis cela, je suis ce soleil ». Si la relation 7 9 est forte c'est son plus grand plaisir, il n'a pas besoin d'autres satisfactions affectives, et cette relation laisse peu de chance à 7 de s'égarer malgré son inexpérience dans l'abandon d'une partie de son champ de liberté, c'est-à-dire de sa propre nature. Dans sa communion avec 9, 7 ne peut pas se perdre, l'exigence de 9, l'aspiration de 9 devient son idéal. C'est une expérience structurante pour son intégrité. Plus tard 7 sera attiré davantage par le monde extérieur, sa relation avec 9 se distendra, mais il en conservera à vie le souvenir et il y reviendra. Il peut y avoir des ratés, et ces ratés expliquent peut-être cet éventail de mécanismes de défense dangereux. 7 subira aussi l'intrusion progressive des aliénations sociales et saura peut-être alors moins bien s'en défendre, d'où d'autres faiblesses.

Les causes principales des situations mentales pénibles qui affectent certaines personnes se situent dans les microstructures comportementales inadaptées de la fonction volontaire que la psychanalyse a déterminées avec une grande précision. Or la fonction volontaire dispose du pouvoir de transformer ses propres structures, c'est d'ailleurs l'usage de ce pouvoir qui l'a conduite à commettre des erreurs dangereuses. Comme on connaît bien ces structures, il me semble que la pratique d'un thérapeute puisse y remédier par l'explication et la persuasion par des techniques plus directes que celles utilisées aujourd'hui s'il dispose de la confiance et de la volonté de son patient de faire tous les efforts nécessaires.

## LA CONCENTRATION 6



Configuration de la concentration dans la synergie Y (1 2 5 6 7)  
3 4 et 9 sont effacées (état de veille classique)

### . Pouvoir opératif de 6/

6/ duplique du sens conscient dans la durée, avec pour effet de créer du sens fixe dans la durée et de renforcer son énergie. 6 est une fonction automatique au service exclusif de 7d. Sous la direction de 7d/ elle peut par ses deux opérateurs Ra et Re rassembler ou rejeter du sens, les liens qu'elle crée alors entre ces éléments de sens G(w) sont arbitraires, sans aucune implication logique, 6 ne possède aucun pouvoir analytique ni même associatif, ces liens se dissolvent dès qu'elle les abandonne. 6 possède une très grande mobilité, par ses déplacements elle entraîne la vie mentale, en particulier la synergie Y (1 2 5 6 7) qui devient un moyen privilégié de D7d/ pour accomplir ses PROG p7/ de recherche, voyager dans la mémoire et dans les tableaux de sens.

### . Avantage des sens fixés p6

Un sens fixé p6 c'est comme un sens arrêté dans le flux de sens qui traverse la conscience avec pour conséquence la possibilité d'une exploitation attentive de ce sens dans la durée. Mais c'est plus sophistiqué que cela, car un sens fixé n'est pas réellement immobile, il se transforme sous la direction de D7d selon un rythme choisi dans un mouvement plus lent permettant de conserver la possibilité d'exploitation de cette transformation de sens dans la durée.

6 offre en quelque sorte à 7 le moyen de maîtriser, diriger, le flux ordinaire du sens, pas tout le flux, seulement un petit morceau de flux, mais dans ce petit morceau se crée un mouvement de sens maîtrisé comme dans une durée parallèle, élastique, distendue, dissociée de la temporalité. C'est une illusion mais le résultat est le même pour l'efficacité de la synergie Y (1 2 5 6 7). Par son pouvoir opératif 6/ crée du mouvement de sens intelligible.

Il y a encore un petit plus, car dans un sens fixé p6 des relations de sens apparaissent, le sens se révèle pleinement, ce qui était caché, diffus, confus l'est moins, pas beaucoup moins, mais suffisamment moins pour que 6 7 2 s'en emparent, même dans le très flou des indices apparaissent, des indices dans lesquels le mouvement de 6 peut plonger et révéler derrière ces indices une masse de sens beaucoup plus claire, l'inaccessible devient accessible, ce qui semblait hors de portée il y a un instant est là. Ce mouvement p6, caractéristique de la concentration dynamique, de plongée dans les indices de sens offre au couple 7 2, aux structures comportementales de 2 une technique d'élucidation du flou.

Curieusement une fonction qui n'est ni analytique, ni associative comme 6, en s'attachant au sens peut créer du sens, du sens tout frais, du sens naissant. En fait, ce n'est pas 6/ qui crée du sens, c'est la conjonction des pouvoirs opératifs / de 6, de 7 et de 2, et c'est finalement 2/ qui va exploiter, structurer ce sens, mais sans 6 ce ne serait probablement pas possible.

**. Une modalité de 6 : le 6 MOUV/**

D'une façon générale la synergie Y (1 2 5 6 7) implique une modalité particulière dynamique du pouvoir opératif de la concentration : 6 MOUV/ qui crée dans la durée une succession plus ou moins continue de sens fixé p6, structuré par 2/ en p2 conscient appartenant à l'une des six catégories de sens de 2.

$$Y(1\ 2\ 5\ 6\ 7)/6 \Rightarrow 6\ \text{MOUV}/G(w) \Rightarrow p6\ (a, b, \dots n),\ 2/\forall p6 \Rightarrow G(p2 \in \text{GGC})$$

Pour D7d il ne suffit pas que les choses soient conscientes, il faut qu'elles soient intelligibles, c'est ce que permet le 6MOUV/ qui intervient aussi dans plusieurs techniques mentales comme la restructuration consciente et la résilience.

## LA FOI 9

### **. Gestion saine de la foi**

La foi est une fonction merveilleuse mais dangereuse qui peut être la source de nombreux désordres d'où la nécessité de la gérer sainement en respectant certains principes.

- S'écarter des tentations des transcendants collectifs et surtout de leurs pratiques rituelles, obligations et contraintes qui ne sont qu'un détournement à d'autres fins d'une fonction qui pour rester au service des besoins de chacun ne peut admettre qu'un transcendant personnel.

- Si l'on ne doit pas douter de la nature même de la foi : aspiration au dépassement et confiance péremptoire en soi, sous peine de l'affaiblir, il faut toujours continuer de douter de ses affirmations, et c'est la nature même du jugement arbitraire, afin d'assurer un équilibre entre la foi et la fonction volontaire. On pourra constater que ce doute, bien qu'étayé, ne met pas en péril le transcendant lui-même, car les deux fonctions sont distinctes, il en faut plus pour l'ébranler.

- La fonction volontaire déclenche la foi comme un joker pour diverses raisons : consolidation d'une structure comportementale, soulagement d'un stress, sécurité ontologique, incompetence, traitement d'un paradoxe, élimination d'une obsession, etc... avec une motivation précise pour la vie mentale. Il faut donc toujours savoir et garder en mémoire en quoi les affirmations et valorisations de la foi lui servent exactement, afin de pouvoir les remettre en question quand elles ont perdu leur raison d'être.

- Par son aspiration au dépassement de soi, la foi aspire à la transformation de son transcendant, à l'évolution de ses affectations, et peut elle-même y participer par une restructuration consciente. Il ne faut donc pas hésiter à y recourir chaque fois que de meilleures solutions ont été trouvées par l'analytique, que les besoins, les situations, ont changé, que des structures comportementales sont apparues comme inappropriées, que l'arbitraire est redevenu capable de juger, etc... Si la foi est péremptoire elle n'est pas conservatrice, et pour cela il est nécessaire de faire des examens de conscience fréquents.

Une des grosses différences entre les cultures occidentale et orientale, c'est que l'Occident conceptualise le chaotique et l'Orient l'harmonique. M. Freud en imaginant un inconscient chaotique et en le personnalisant : le ça, n'a fait que se vautrer dans la culture occidentale. Le chaotique est apparu il y a très longtemps dans la culture juive et sa cabale avec le aïn-sof, et de là il a migré vers la culture chrétienne. Il a hanté le moyen âge avec le combat des anges et des démons, la représentation de la terre plate d'où débordaient les océans. En Occident on adore le chaotique, l'infini, le paradoxal, on ne peut pas s'en passer. Quand on ne comprend pas quelque chose, c'est que cette chose est chaotique, ce n'est pas la faute de comprendre. Aussi l'inclination naturelle des sciences quand une formule ne marche pas, c'est de la faute du chaotique, on invente des noirceurs, on adore les mondes parallèles, les principes d'indétermination, la mécanique quantique, les cordes, etc... En Orient on rêve de l'harmonique, du tao, aucun chaotique dans la métaphysique chinoise. Comme Freud l'oriental conceptualise un inconscient mais celui-ci est harmonique et on rêve de s'y plonger pour atteindre l'efficacité comportementale qu'on lui prête et qu'on prête à l'animal pour s'y trouver plongé. C'est toute la mystique des arts martiaux, du taoïsme, du zen, la voie du sabre, de l'arc, on rêve d'atteindre des cibles les yeux bandés grâce à cet inconscient harmonique, on lui prête toutes les vertus qui manquent à la conscience. En plongeant dans mes fonctions mentales, je constate que ces deux cultures ont tort, il n'y a pas d'inconscient, ni chaotique, ni harmonique, il n'y a que des activités inconscientes qui sont aussi cohérentes que les activités conscientes. Nos fonctions mentales forment un ensemble dont la cohérence est renforcée par l'analytique, mais son analyse est fondée sur des grilles, très performantes mais non consistantes. Il n'existe aucun moyen, aucun tao qui permettrait à nos fonctions mentales et l'analytique en particulier de se mettre en harmonie avec le logos. Le problème c'est que si la fonction volontaire du mystique oriental demande à la foi si c'est possible, la foi répondra, car c'est dans sa nature de répondre ainsi : « oui c'est possible » et peut-être même : « je peux le faire ». C'est tout simplement interdit, impossible, comme de dépasser la vitesse de la lumière, voyager dans le temps ou annuler la gravitation. L'analytique ne connaît ni l'harmonique, ni le chaotique, pour lui c'est du sens flou, paradoxal, inexploitable. L'analytique ne connaît que ses grilles, les architectures qu'il a créées, le sens qu'il a structuré grâce à elles. C'est le chemin de sa cohérence. Il ne peut pas le quitter, mais cela reste malgré tout un chemin dans lequel il progresse par des représentations de plus en plus efficaces du monde extérieur et de son monde mental. Il est sage de s'en contenter.

Reste que toutes les grandes écoles du passé nous ont légué des enseignements majeurs. L'enseignement majeur d'Aristote est de faire des catégories, celui du bouddhisme est la vacuité du soi, celui du taoïsme la non appartenance et la simplicité des besoins, les sophistes que la philosophie, et donc les valeurs politiques, ne peut être qu'humaniste, que l'homme c'est-à-dire nos fonctions mentales est la mesure de toutes choses.

Les appartenances et aliénations religieuses, sociales, culturelles, constituent des contraintes pour nos fonctions mentales, des handicaps. Un véritable développement mental ne peut se faire sans se libérer de toutes ces appartenances et ces aliénations, il est facilité par un soi limpide et le contrôle de la cohérence et la pureté de son propre transcendant. L'être ne se vit plus alors comme monopolaire mais comme un ensemble multipolaire constitué de neuf fonctions : huit simples et une double et de toutes leurs interactions.

La conscience et la maîtrise de ses propres fonctions mentales conduisent à l'élaboration de structures mentales efficaces qui visent à la construction d'un individu :

- libre de toute appartenance : raciale, culturelle, religieuse, nationale, régionale, familiale.
- Il est à la fois son propre père et son propre fils, comme unique géniteur de ses propres structures
- Tout en restant physiologiquement un homme, il constitue à lui seul sa propre espèce, un vivant parmi les vivants, masculin ou féminin dans son corps, mais au-delà des genres dans son mental.
- libre de toute aliénation : sémantique, idéologique, politique, professionnelle, consumériste, qui dispose de son propre sens à travers lequel il reconnaît ses propres structures.
- Responsable que de lui-même et de sa propre survie, n'acceptant que les obligations qu'il a lui-même consenties en choisissant son lieu de vie, son métier, sa participation ou non à des associations, des projets, d'avoir ou non une descendance biologique, et les contraintes des lois naturelles physiques, biologiques et mentales de son incarnation.
- Respectueux de la liberté des autres comme de sa propre liberté, soucieux de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse, évitant toute compétition afin d'éviter tout conflit, se détournant des excès afin de ne pas en devenir dépendant.
- Aspirant que l'état des princes devenu état-nation devienne un état-moyen au service des hommes, gouverné par les valeurs et les principes de la Déclaration universelle de leurs droits fondamentaux.



## ANALYTIQUE ANNEXE SECONDE

### . La science des choses, qualification des propositions, des relations

Aristote définit la science d'une chose par la connaissance de la cause de cette chose (Anal.post.I).

Connaître la conséquence de A est équivalent à connaître la cause de B ( $A \Rightarrow B$ ), et même plus riche car ( $A \Rightarrow B, C, \text{etc...}$ ). Comme nous vivons le déroulement des conséquences des choses et non celui des causes, leur accès nous est plus facile que celui des causes.

Il y a deux types de conséquences : les conséquences naturelles qui s'écoulent dans le temps et les conséquences logiques atemporelles. D7d est avide de ce savoir qui enrichirait ses critères de choix, aussi il presse 2 de le lui fournir.

La découverte de la gravitation par Newton a réalisé un immense progrès dans la connaissance des conséquences naturelles du monde extérieur et est restée pendant longtemps le fondement incontournable de la physique. La suite a montré que la connaissance des conséquences naturelles dépendait de deux sujétions : la précision de l'observation des choses et l'étendue du domaine d'observation des choses. Quand la précision de la mesure de la vitesse de la lumière a permis de constater qu'elle restait constante quel que soit le mouvement du système de référence, la physique classique a dû céder la place à la physique relativiste qui en outre a montré que cette constante universelle constituait une limite infranchissable. Cette limite peut apparaître éviter que la vitesse d'une chose soit infinie et donc son indétermination dans l'espace. Ce serait répondre au pourquoi de cette chose, mais Aristote précise avec raison que cette réponse n'est pas le résultat de la science mais une opinion (qui relève plus du domaine de la foi que celui de la raison). La physique relativiste a permis l'élaboration de formules cosmologiques, mais celles-ci ont vite rencontré de graves difficultés quand les observations se sont étendues à l'intimité des galaxies spirales et la jolie formule comme la physique soudainement gélifiée n'ont été sauvées que par l'invention de noirceurs. Et ce n'est pas rien, elles sont trois, pèsent 96 % de l'univers, dont on n'a pas trouvé le premier nanogramme. Elles sont très laides, aussi laides que les océans qui débordaient de notre terre plate médiévale. Il doit rigoler le pape, mais il ne le montre pas, il baisse la tête. Le pape a ses problèmes depuis que son dernier pré carré est entamé par la morale des droits de l'homme, pas facile aujourd'hui d'être pape quand il ne peut plus brûler personne. Toute nouvelle extension de la précision comme de l'étendue du domaine d'observation des choses dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand menace notre connaissance des conséquences naturelles des choses du monde extérieur.

En ce qui concerne notre connaissance des conséquences naturelles des choses de notre monde mental, on se heurte non seulement aux deux précédentes sujétions (précision et étendue des distinctions), mais aussi au fait qu'ici les conséquences ne sont pas causales mais résultent d'activités créatrices qu'il est impossible de prédire. Les bonobos conceptualisent mais n'en ont pas conscience, les découvreurs du feu ne nous ont pas laissé savoir s'ils en avaient conscience. Les progrès de l'extension du champ des choses accessibles ont été très lents puis se sont accélérés dans l'antiquité, surtout avec les Grecs. Si on constate une progression des représentations du monde mental, notre connaissance reste très évasive et se borne aux conséquences immédiates ( $x/\Rightarrow px$ ), c'est-à-dire qu'on ne peut à partir de la constatation d'un état A d'une chose mentale connaître ses conséquences ( $A \Rightarrow B, C, \text{etc...}$ ) comme on connaît ce que deviendra notre système solaire dans tant de millions d'années.

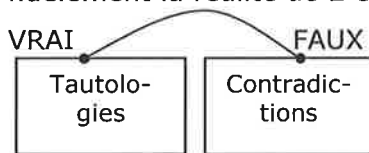
Pour ce qui est des conséquences logiques qui ont fait l'objet de toutes les attentions des Grecs, comme le remarque Wittgenstein (Tractacus 4.002) la plupart des paradoxes grecs sont d'ordre sémantique en particulier ceux liés au verbe être. Ainsi ma huppe n'est pas un oiseau, ce sens structuré n'est identique ( $\equiv$ ) qu'à lui-même, il est associé à une case dont la catégorie est cat (oiseaux), elle-même associée à d'autres cases dont elle n'est pas la catégorie, dont les catégories seront tôt ou tard regroupées dans une case d'un tableau.

$A \equiv \text{huppe (cat oiseaux (cat animaux (cat les vivants (II/III cat TGM(VI cat AGP))))}$  n'est que l'expression totale de A, en aucun cas une conséquence logique de A. Cette expression est cohérente avec la logique personnelle de 2, mais elle peut être faillible si 2/ a classé la cat (oiseaux) dans la cat (plantes) ou si sa distinction entre les deux catégories est insuffisante. Comme le souligne Wittgenstein un tableau ne représente la réalité qu'avec justesse ou fausseté et en l'occurrence du fait de la faillibilité de 2 c'est avec beaucoup de fausseté. Ce qui est vrai par contre c'est que c'est son tableau, et que 7j juge non pas qu'il soit vrai ou faux mais de son efficacité pour le vivant, en particulier s'il distingue ma huppe dont la chair est

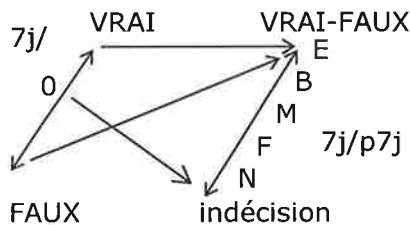
comestible d'un animal dont la chair serait toxique. Ce tableau n'est pas une conséquence logique mais une conséquence naturelle de sa construction par 2, telle que :

$2/\Rightarrow \text{cat } a \text{ (cat } b(\text{Ta, etc...}))$

Dire que deux choses sont identiques comme une huppe et un oiseau est une absurdité et dire que ma huppe est identique à elle-même c'est ne rien dire du tout (W.T. 5.5303). Une catégorie n'est la catégorie que d'une seule case mais peut être dupliquée dans plusieurs cases. Dire qu'une catégorie est identique à sa duplication est une tautologie, dire que la catégorie d'une case est indistincte de la catégorie d'une autre case est une contradiction (c'est toujours faux). Pour Wittgenstein la tautologie et la contradiction sont vides de sens, elles ne nous apprennent rien, elles se contentent de respecter la propriété formelle du tableau. Toute case pleine est associée à une catégorie, les cases vides n'en possèdent pas, c'est encore une propriété formelle du tableau. La valeur de sa propriété formelle, c'est qu'elle puisse représenter d'une façon vraie ou fausse la réalité (Wittgenstein). Pour représenter fidèlement la réalité de 2 et de la mémoire, il faut que son architecture soit leur architecture.



Cat. des valeurs logiques de 2 (II AGP)



Vrai est la catégorie des tautologies, Faux celle des contradictions. Entre elles une complémentarité ( $\leftrightarrow 2$ ).

Entre les deux pôles 7j/ juge imprécis, probable, incertain, au milieu l'indécidable, l'inutilisable, l'inefficace.

(VRAI  $\leftrightarrow$  FAUX) est une illusion dangereuse pour 7d. En effet si toute chose pouvait être qualifiée de vraie ou fausse les p7j (p7j) qualifications des qualifications de 7j seraient toujours excellentes (E), le jugement d'efficacité toujours très sûr, ce qu'il n'est pas. C'est une solution illusoire pour 7d dans son objectif : p7 ((améliorer). (les jugements)), dangereuse parce qu'elle ne peut s'appliquer qu'à un très petit nombre de choses, mais très tentante, c'est ce qui a fasciné les Grecs. D7d a la liberté de se donner des objectifs impossibles à réaliser, et en s'obstinant, il se fourvoie, car l'efficacité de ses objectifs impossibles est nulle. Plus dangereuse encore ici tant que la distinction entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, n'est pas claire, et cette distinction n'est pas a priori évidente. Dangereuse car en ce faisant D7d entraîne inévitablement la synergie mentale à la faute sans disposer de véritable garde-fou en 7 j, quoique l'échec viendra tôt ou tard sanctionner la faute.

Comme le souligne Aristote, le vrai et le faux ne concernent que des propositions et ce qui est implicite mais pas toujours exprimé, des propositions simples et des propositions formées de propositions simples (Aristote. De interp.5) composées de deux ensembles de sens reliés par une relation, le plus souvent exprimée par un verbe, le jugement de vérité se portant sur cette relation et non pas sur les deux groupes de sens (s'ils sont là c'est qu'ils existent en conscience). Elle prend la forme ARB (W.T. 4012). Ces logiciens définissent la proposition comme un type particulier d'expression linguistique. Il y a de quoi s'embourber dans les paradoxes et les pièges du langage. Pour les éviter je m'écarte radicalement du langage pour ne considérer la proposition simple qu'au niveau du sens, c'est-à-dire l'assemblage de deux groupes de sens tels qu'ils existent dans ma mémoire par 2PROP/.

Pour qu'une proposition de sens existe il faut que les deux G(w) existent (éventuellement réduits à deux w). Cette condition est toujours vérifiée, car ce sont mes groupes de sens. Pour échapper aux tautologies il faut encore qu'ils soient distincts, soit  $A \Delta B$ . Comme dans ma mémoire tous les groupes de sens sont liés par des catégories, tableaux, etc...  $\forall A \Delta B$  il existe toujours un ARB et je peux toujours écrire A : G(w) (cat1 (cat2 (... u/v cat Tai (n cat AGP)))) et B : G'(w)(cat'1 (cat'2 (...u'/v' cat T'ai (n'cat AGP))). Au pire des cas la relation de sens passe par l'AGP. Mais cette relation toujours vraie est tellement complexe qu'elle est stérile et inexploitable, surtout quand elle concerne l'humain multiprésent dans les cases du TGM, elle devient une multirelation inextricable. Heureusement, il existe des relations transverses, comme par exemple entre ma huppe et mon jardin, qui peuvent être simples et exploitables, que 2/ qui les analyse à la demande transmet immédiatement à 7j, ainsi : ARB : « (ma huppe) (est venue se nourrir) (dans mon jardin) ». C'est vrai, clair, exploitable, et si je remplace (dans mon jardin) par (dans le jardin du voisin), c'est faux, je n'ai même pas la peine d'avoir attentivement vérifié, chez lui il y a des chats, des enfants et c'est bétonné partout. Et je tire

un tas d'informations de déductions plus ou moins acceptables sans avoir besoin de faire des syllogismes. Mais cette relation n'a pas du tout la même valeur logique que l'identité d'une tautologie, car « est venue se nourrir » est un sens imprécis, partiel, flou : elle est venue faire bien d'autres choses dans mon jardin que se nourrir, et qu'est ce que je sais de « se nourrir » pour une huppe. Donc cette relation est fautive tout en restant partiellement vraie et raisonnablement exploitable. 7j peut lui donner un B. Donc n'en déplaise à Aristote cette proposition n'est ni vraie ni fautive, mais un bel exemple de tiers exclu, pas un cas d'école tordu mais une proposition de sens courante de l'analytique, un petit 2PROP/ à l'attention de D7dj, comme il y en a tous les jours. Et si je rapproche B de A en espérant échapper à la fois aux vérités imprécises, aux contradictions et aux tautologies, je n'y parviens pas : dans sa propre case ma huppe n'est pas un oiseau, elle n'est pas la catégorie de sa case, elle est associée à la case dont la catégorie est « oiseaux » qu'elle partage avec tous les autres G(w) de sa case. Tous les G(w) de ma mémoire sont associés à des cases qualifiées par une catégorie, c'est une tautologie, et aucun n'est la catégorie de sa case, c'est une contradiction. Quant aux relations des G(w) d'une case, elles sont plus ou moins complexes donc imprécises.

Cependant un troisième cas apparaît quand ma huppe est A et B la catégorie de sa case. Si ma mémoire n'avait qu'une seule case, ce serait une tautologie, mais comme elle en a plusieurs, cette tautologie n'est valable que dans sa case, dans ARB, R implique une tautologie relative à la catégorie B. C'est une relation formelle parfaitement vraie, et c'est vrai pour chaque G(w) (dont toutes les catégories devenues des G(w) d'une autre case) et la catégorie de sa case. C'est la cohérence formelle de 2 qui parcourt toute la mémoire, comme cette tautologie n'est que relative, elle n'est pas vide de sens, elle m'apprend des choses. Ce qui est curieux, c'est qu'une relation de ce type entre deux choses A et B complètement floues, quand elle existe soit parfaitement claire.

A pourrait aussi parfois agir sur lui-même, voire réagir à son propre concept. Ma huppe pourrait aimer ou non être une huppe, sa catégorie, etc... c'est paradoxal, mais cela reste une action sur quelque chose comparable à son action sur une autre espèce de sa case. Cette relation passe par le concept d'action d'une autre case, donc transverse et imprécise. Entre deux catégories la relation peut être transverse mais aussi se décomposer en une suite  $A R_1 X R_2 Y \dots R_n B$  de relations qui peuvent s'analyser séparément.

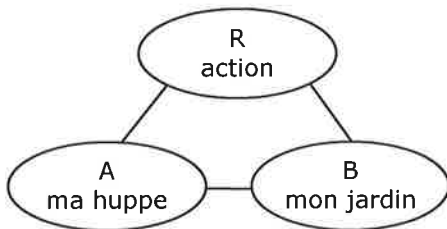
Selon la nature des A et B il n'y a donc que deux types de relations possibles : les relations formelles des (tautologies, relatives, contradictions) toujours vraies ou fautes et les autres, transverses, qui caractérisent toutes les autres propositions, toujours imprécises. C'est une propriété formelle des ARB de 2, elle s'applique à toutes les relations de sens. Grâce à elle 7d a une distinction claire entre ses objectifs possibles et impossibles en matière de qualification, il ne peut pas y avoir de surprises. S'il s'en écarte 7j dispose des moyens pour le lui signaler.

Dès lors que la qualité des jugements de 7j concernant les relations imprécises dépendent du flou des A et B, la stratégie globale de 7d dans sa recherche d'amélioration de sa propre efficacité et celle de 7j ne va plus s'obstiner à trouver le vrai, mais uniquement à réduire le flou par l'enrichissement de la distinction de 2/.

### **. Validité des propositions**

Reconsidérant mon exemple d'ARB initial : « (ma huppe) (est venue se nourrir) (dans mon jardin) ». Je constate qu'en substituant à A, R et B tous les G(w) de ma mémoire j'obtiens toutes mes propositions simples possibles, je retrouve en particulier : « (ma huppe) (est associée à) (sa case et toutes ses propriétés) » propriétés qui comprennent (voir la case page 42) la catégorie de sa case. Je retrouve ici toutes les tautologies relatives concernant (ma huppe). Si je remplace (sa case) par (une case) la proposition se vide de son sens, et (ma huppe) par  $(\forall G(w))$  j'obtiens une tautologie :  $(\forall G(w)) (U) (Ca)$  dont le sens n'est plus qu'une propriété formelle générale de ma mémoire et non plus la propriété formelle particulière concernant (ma huppe). (ma huppe) est un être vivant (case I/III du TGM), (dans mon jardin) fait partie de mon environnement (case II/III du TGM), (est venue se nourrir) qui peut s'écrire (venir se nourrir. passé) une combinaison de trois concepts simples : deux concepts d'action présents dans les cases (I/X) et (IV/VI) du Ta (SGS) et un concept de temps de la case (I/I) du Ta (SGS).

Les trois termes A, R, B, sont permutable sans en changer le sens. En français, ces permutations sont acceptables, elles ne sont pas conformes à la syntaxe de toutes les langues. Pour Aristote (De interp. 5.) R est nécessairement un verbe (un concept d'action), sinon la proposition ne fonctionne pas (c'est un non sens). Pour Wittgenstein A et B sont deux



variables, R une connexion logique : elle comprend nécessairement un concept d'action même quand celle-ci est exercée par un opérateur logique, voire une valeur logique toujours associée à un verbe tel que (être égale), (impliquer), la proposition devient alors une opération, une fonction (f(A,B)) voire une fonction de vérité. Toute proposition simple qui ne comprend pas un concept d'action

est un non sens  $\forall ARB$ , ce n'est pas une proposition mais un simple énoncé.

Cette action doit pouvoir être exercée par A. Ainsi, (ma huppe) ne peut pas (écrire) ni (nager) (dans mon jardin) car il n'y a pas d'étendue d'eau dans ce jardin. Ces deux dernières proposition paraissent fausses, mais pas absolument fausses selon leur contexte mental, ainsi : (dans mon rêve). ((ma huppe). (écrire et nager). (dans mon jardin)) est possible. Mais même dans mon rêve (ma huppe) reste toujours associée à sa catégorie, sinon elle perd son sens. Les propriétés formelles de ma mémoire sont nécessaires à l'existence et la cohérence du sens des propositions.

Même quand la vérité ou la fausseté d'une proposition semble assurée, elle peut s'inverser, devenir imprécise, voire indécidable selon son contexte : (dans mon rêve), (je ne me souviens plus que), (j'imagine que), (j'écris que). Dans mes rêves les objets concrets et les concepts logiques peuvent se comporter comme des êtres vivants. Dans les contextes : (2 rêve que) ou (7d vouloir que) tout est possible. Par ailleurs un jugement de vérité même quand il est assuré par le contexte n'a pas la même valeur que la vérité inconditionnelle d'une tautologie.

**. Quand A est (je)**

C'est une projection du sentiment du soi sur quelque chose :

- mon corps, ou une partie de celui-ci (je suis malade), la proposition élude ici que sa réalité est celle d'une proposition composée, elle masque une partie du sens du contexte, sa totalité serait : (Je) (pense que) (je suis malade). Dans cette variante n'importe quoi d'autre peut être substitué au deuxième (je) : (Je) (pense que) (il est malade).
- Ma mémoire : (Je) (pense que) (ma mémoire est riche).
- Un objet mental, un px : (Je) (juge que) (ce px est excellent).

Le contexte manifeste toujours l'activité d'une fonction mentale : 1 (je me souviens que), 2 (je propose), 3 (j'éprouve que), 4 (j'anime), 5 (j'ai conscience de), 6 (je me concentre sur), 7dj (je juge et je décide), 9 (j'affirme que), sauf 8, parce que je n'ai pas conscience de ce pouvoir et ne sais pas ce qu'il fait ou laisse faire.

Mais cette projection de soi dans le premier (je) est un mirage, le soi est vide, il ne fait rien, même en 7dj et encore moins ailleurs, le contexte est toujours un pouvoir opératif, couramment 1/, 2/, 5/, 7dj/. Cet opératif peut glisser du contexte au R de la proposition : (choisir) (ce gâteau), (analyser) (ce problème), (rêver) (à ma huppe), (juger que) (c'est mal), (2 PROP/) (une proposition) et le (je) disparaître (car un opératif est son propre sujet).

**. Quand A est (un autre)**

Un être vivant, une personne, une chose : la proposition ne peut exister sans que le soi en se projetant sur l'autre ne subjective cet autre. (Socrate) (choisit) (ce gâteau), (ma huppe) (se nourrit) (dans mon jardin), (cette montagne) (s'élève) (dans le ciel). Dans le monde extérieur cette subjectivation permet de distinguer les opérateurs les uns des autres : il faut que ce soit Socrate ou Platon. Mais pour lui, il n'y a que son opération qui compte, et il se différencie des autres : (c'est moi et pas l'autre) (qui choisit) (ce gâteau). Cette projection du soi sur lui-même qui le distingue des autres est nécessaire dans le monde extérieur, alors que dans mon monde intérieur elle ne l'est pas car je suis seul, et dans cette solitude la réalité peut se révéler sans travestissement ni altération du soi.

**. Dans le monde extérieur** (au sein de la représentation par 2 STRU/ du monde)

A est toujours une projection (subjectivation) du soi sur mon propre opérateur (je) ou sur l'autre (Socrate), (le mur), (l'oiseau), voire sur un objet logique (cette équation). Si comme opérateur je reste concentré dans mon monde mental, cette projection illusoire (X) peut disparaître.

L'autre n'est qu'un objet subjectivé par la projection du soi sur lui (P). Ainsi : (P Socrate) (choisit) (ce gâteau), dans ce cas il y a toujours un contexte mental (C) masqué par la proposition, une fonction mentale (F), à l'œuvre qui a tendance à oublier sa propre subjectivation : ((X) (F)) (P Socrate) (choisit) (ce gâteau)

((X) (F)) (P ma huppe) (se nourrit) (dans mon jardin)

C A R B

Quand je suis l'opérateur de l'action, ((X) (F)) prend les places de A et R et je n'ai plus que :

(X)	(F choisir)	(ce gâteau)
A	R	B

qui peut se réduire à :

(F choisir (7d))	(ce gâteau)
R	B

Trois types de propositions sont donc possibles :

- C A R B si A est l'autre, toujours ((X) F) (PA) R B, jamais ARB
- (X) R B toujours (X) F B
- R B toujours F B

ARB est impossible car ce serait un fait non structuré par 2/ du monde extérieur et encore moins (PA) R B car (PA) n'est possible que si je suis conscient 5/ (PA) R B.

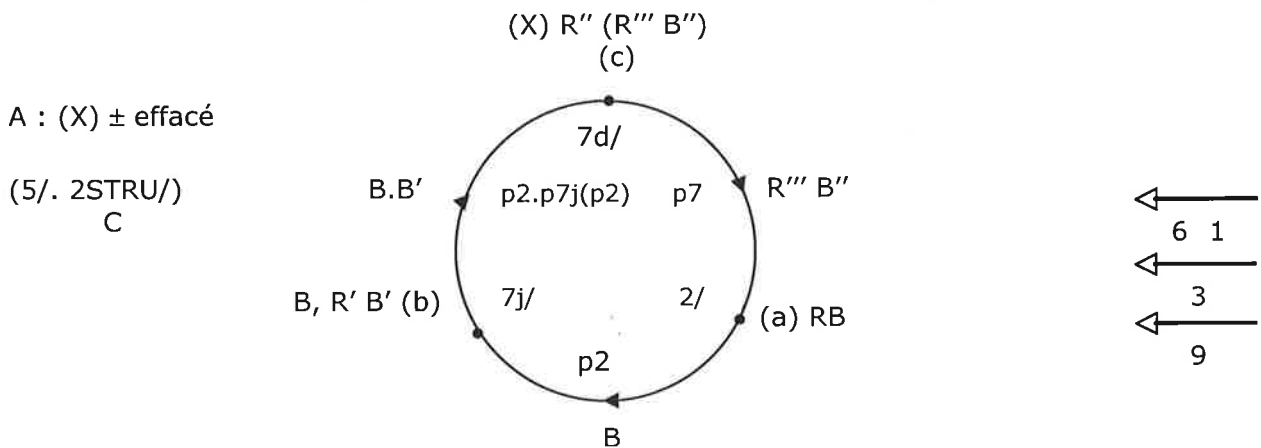
Aristote comme Wittgenstein et la plupart des logiciens font abstraction de ce contexte mental. Wittgenstein va jusqu'à nier expressément ce contexte, tant il aspire à la représentation par la logique d'un monde extra personnel, une représentation qui se suffirait à elle-même et n'aurait pas besoin de lui pour l'exprimer : « la logique n'est pas une théorie mais une image réfléchie du monde » (W. T. 6.13), il se considère comme un fait (W.T.1.1).

**. Dans mon monde mental**

Toutes mes fonctions mentales participent à produire des propositions de sens dans le cadre d'une synergie générale Y (1 à 9) dans laquelle 8 est active mais effacée (sinon il n'y aurait pas de p8) et 4 au repos, dont la forme peut s'écrire :

(5/. 2STRU/) (X) Y(F) B réduite en Y (F) B  
 C A R B R B

dans laquelle (5/. 2STRU/) représente le contexte de la structuration consciente de tout expérience mentale, que l'on peut aussi considérer incluse dans Y (F). Dans cet ensemble les fonctions les plus déterminantes sont 7dj et 2 qui interviennent dans le cadre d'un cycle mental que l'on peut décomposer en trois étapes et trois circulations intermédiaires :



A : (X) ± effacé

(5/. 2STRU/)  
C

(a) RB (2 proposer) (solution) ⇒ la solution B transite de (a) à (b)  
 R B(p2)

(b) B, R' B' (7j juger) (± vrai, faux, efficace) ⇒ la solution B jugée B' transite de (b) à (c)  
 R' B'(p7j)

(c) AR'' (R'''B'') (X) (7d vouloir) ((concept d'action) (concept d'objet)) ⇒ l'objectif R''' B'' transite de (c) à (a)  
 R'' ( R''' B'')

7j est le premier à réagir en jugeant les p2 de 2PROP/, 3 (sentiment) et 9 (approbation transcendantale) peuvent réagir alors, 7d reçoit et décide, sa réaction est variée de la satisfaction à la poursuite ou au lancement d'un nouvel objectif, le cycle est alors relancé en direction de 2. C'est dans cette dernière étape que le sentiment du soi (X) est le plus manifeste, au cœur de la fonction volontaire.

Si une proposition a un sens c'est que dans ce cycle mental qui va de l'analytique pour se refermer sur lui, ne circulent que des propositions de sens. Aussi, tout ce qui sera conforme à ce qui circule là, que produisent nos trois compères sera une proposition. Cette forme particulière d'assemblage de sens a la propriété d'engendrer du mouvement et du devenir. Cela fonctionne parce que chacun des trois émet une proposition complémentaire aux deux autres pour la circulation du sens, qui s'inscrit dans une complémentarité de type 6. Ce cycle

est une propriété formelle qui dépasse le cadre de l'analytique, une propriété qui résulte de l'architecture du vivant, un cycle métabolique semblable à un cycle de Krebs, dont tous les produits aboutissent dans les tableaux de sens de 2.

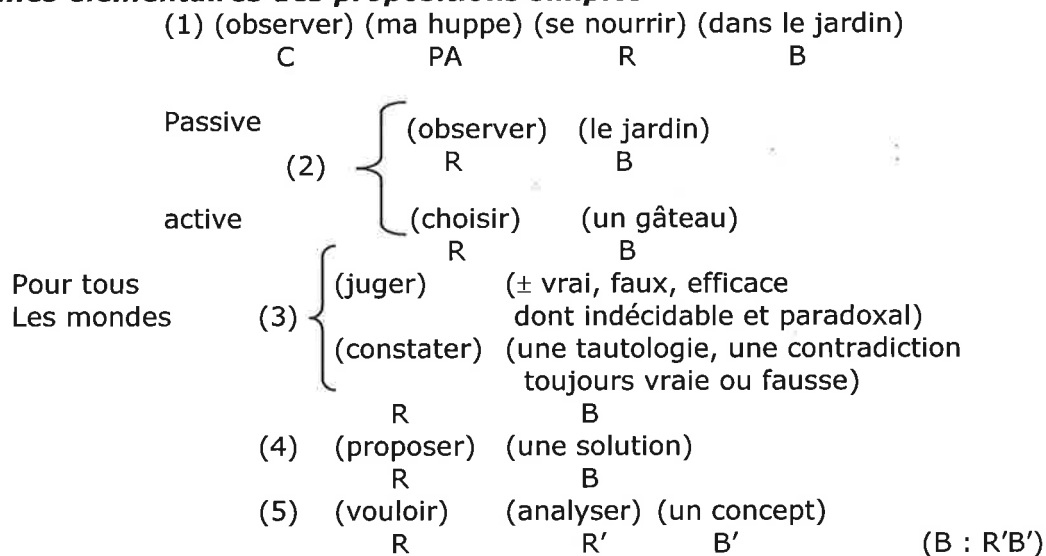
**. Conditions formelles d'existence des propositions**

- $\forall G(w)$  de A, R et B doivent exister en mémoire, ce sont des p2.
- A est toujours une projection de soi :
- ou { P A de l'autre (vivant, concret, objet logique).
- (X) sur ce que je suis. A peut alors disparaître et la proposition se réduire à RB.
- R est exclusivement un concept d'action. Si je suis l'opérateur, le concept d'une opération mentale.
- B sans limite  $\forall G(w)$  dans mon monde mental, limité au TGM dans le monde, mais il ne peut être un concept d'action que dans le cadre des propositions combinées.
- C la présence d'un contexte mental est nécessaire à l'existence de la proposition.

L'inexistence d'un contexte mental n'a lieu que dans un sommeil sans rêve, dans cet état il n'y a pas de proposition, seulement une absence inconsciente. Je ne peux conceptualiser cette absence que quand je suis à nouveau conscient.

Je n'ai pas nécessairement besoin d'être conscient de cette conscience pour réaliser une proposition, que ce soit une proposition de sens ou une proposition de mots (de signes), j'ai seulement besoin d'être conscient. Dans les deux cas cette condition est toujours réalisée, mais si dans le cas d'une proposition de sens le contexte mental est toujours présent car il est présent dans le sens, dans une proposition de mots, quand ces mots ne concernent pas ma vie mentale, je dois faire attention de signaler par un signe la présence de ce contexte mental sous peine de commettre un contresens formel et de ne produire qu'un énoncé et non une proposition.

**. formes élémentaires des propositions simples**



(1) et (2) modèles des propositions du monde extérieur

(3) modèles de jugement de vérité

(4) et (5) modèles des propositions du monde mental.

A part (P ma huppe) qui pourrait être (P Socrate), (P montagne), la projection du soi (X ou je) est écludé des modèles (2) à (5) et en particulier des modèles (3) et (4) où elle serait une altération du sens.

Les B peuvent s'enrichir de combinaisons de concepts.

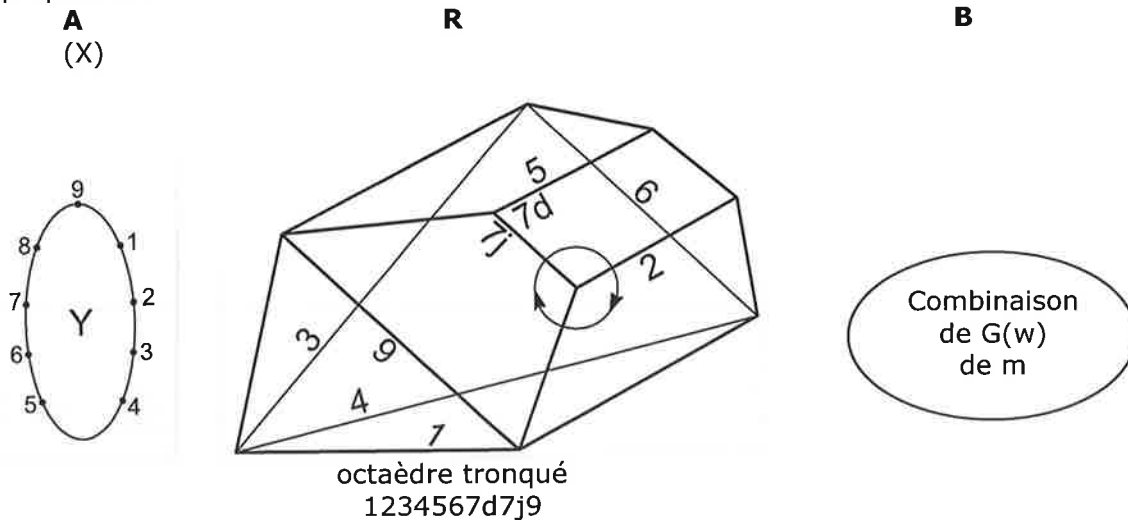
Dans le cas d'une tautologie, le jugement de vérité constate plus qu'il ne juge, car il n'a d'autre choix de l'apprécier autrement, sauf de se méprendre ;

Je remarque que (1)  $\equiv$  (2) avec  $R = C$  et  $B = PARB$

**. Représentation de l'ensemble des propositions possibles**

Les propositions du cycle (a) (b) (c) sont des assemblages de concepts de trois opérations mentales. Dans ces assemblages l'ensemble des B appartient globalement aux tableaux et grilles de sens de 2. Les R sont les concepts des pouvoirs opératifs de 2, 7j et 7d. Dans la réalité de l'opération mentale il n'y a pas de A, car le pouvoir opératif d'une fonction est son propre sujet, mais dans sa conceptualisation 2 distingue à la fois les nuances de ces pouvoirs et chacun d'entre eux qu'il attribue à une fonction. C'est en dernier ressort sur ce concept de

fonction que se projette ou non le sentiment du soi, qui dès lors a tendance à l'étendre à toute la proposition.



Comme la vie mentale ne se résume pas à la cyclicité (a) (b) (c) mais révèle des synergies Y dans lesquelles la présence de chaque fonction est plus ou moins importante, plus ou moins effacée, plus ou moins renforcée par la concentration 6, pour représenter analogiquement l'ensemble des R possibles, j'utilise l'image d'un cristal à neuf faces, un octaèdre tronqué, chaque face représentant l'ensemble des nuances du pouvoir opératif de chaque fonction mentale perçue (donc sauf 8). Les deux sous-fonctions 7d et 7j compte tenu de la séparation de leurs activités ont chacune une face. Comme dans un cristal chaque face génère des reflets différents qui peuvent étinceler ou s'assombrir et leurs nuances se multiplier. Ainsi, 7d peut être vouloir, choisir, décider, diriger, coordonner, etc... 2 proposer, structurer, analyser, associer, dupliquer, assembler dans l'espace, etc... d'autres sont moins riches et plus monotones. Et de même que dans la réalité d'un cristal on ne peut pas séparer sa forme de sa matière sous peine de le détruire, on ne peut pas réellement séparer le pouvoir opératif d'une fonction mentale mais seulement distinguer des concepts.

Par cette représentation, (l'analytique (A)) (conceptualise (R)) (l'ensemble des propositions possibles (B)), et cela s'arrête là car le concept d'un concept reste le même concept. Mais cela montre aussi que parce que A, R et B sont des concepts, une proposition ARB, son RB, son B et chacune de leurs parties ou du produit de leur décomposition, peut devenir le B d'une autre proposition. C'est le pouvoir multiplicatif des propositions (en fait le pouvoir de 2), donc B peut contenir des concepts d'action et d'une façon générale tous les sens de la mémoire (m). C'est en particulier toujours le cas de 7d, car pour être opératifs ses objectifs doivent nécessairement contenir un concept d'action. Cette propriété peut être la source de confusions entre un concept d'action interne d'un B et le véritable R de la proposition, sans lequel elle ne peut être. Un B n'est qu'une combinaison d'énoncés. La proposition ne peut exister sans le R qui réalise l'opération mentale dont elle est le concept. C'est pourquoi j'ai autant insisté sur le contexte mental des propositions du monde extérieur. Si (observer) (le jardin) ne pose pas de problème car (observer) est un R, dans (ma huppe se nourrir dans le jardin) ou (Socrate vouloir manger un gâteau) sans contexte opératif mental il n'y a pas de R, même si le B peut exister dans ma mémoire en tant que concept d'un énoncé. Une proposition n'est pas un simple concept mais le concept d'une opération qui se déroule en conscience et qui a le pouvoir d'engendrer une représentation de mes mondes et mon propre devenir, et quand avec des mots je la signale tout en respectant certaines règles, ces mots me parlent de moi-même et de la réalité de mes mondes.

Aussi quand je lis dans le Tractacus (4.5) que : « la forme générale de la proposition est : « il en est ainsi » ((les choses) (sont) (de telle façon)) », je désespère de trouver un R là-dedans : (être) est un verbe attributif très pauvre qui peut être exercé par 7j dans (c'est vrai), par 5 dans (c'est ça), par 2 dans (c'est structuré), mais pas par (les choses). Je comprends que Wittgenstein a fait une opération mentale pour pondre cette formule, mais il ne décrit pas cette opération mentale qui créerait une véritable proposition, au contraire il me la cache. Aussi je ne peux pas la juger, pour moi elle n'existe pas. Ce serait différent s'il disait au choix : « (je conçois que), (je juge que), (j'approuve que), (j'aime que), (je veux que), (je décide

que), (j'affirme transcendentement que) : la forme générale... est : « il en est ainsi » ». Dès lors qu'il le ferait, ce groupe d'énoncés deviendrait pour moi l'évidence de sa proposition, je pourrais l'accepter comme la proposition d'un autre, me projeter sur elle et la faire mienne pour pouvoir dire : (je pense) (avec Wittgenstein, qu'il a raison ou qu'il a tort). J'imagine Wittgenstein dans sa tranchée boueuse en 1914/18, quelle situation épouvantable. Tous les logiciens veulent échapper à ce monde sordide pour celui merveilleux de la logique, y compris échapper à eux-mêmes, mais ils oublient qu'ils ne rentrent dans ce monde merveilleux qu'avec eux-mêmes, et que ce monde n'existe pas tout seul. Il n'est pas consistant, il a été construit par les logiciens qui les ont précédés, qui ont décidé des axiomes et des postulats qui le rendent possible et cohérent, ils ont délimité les zones dangereuses qui le menacent de paradoxes, ce monde ne s'achève pas en se refermant sur lui-même.

**. Concernant les R**

Dans le cadre formel de la proposition R peut être une combinaison de pouvoirs opératifs signalés par des verbes qualifiés de telle ou telle façon, mais nécessairement au présent. Si je les qualifie d'un autre temps, ils appartiennent à la partie B de la proposition. Ainsi : (je le ferais) est un énoncé B, la proposition est dans ce cas : (je décide (R)) (de le faire plus tard (B)), idem pour : (je me souviens (R)) ou (j'affirme (R)) (l'avoir fait (B)).

Il en est de même pour les formes négatives, une qualification du verbe R ne peut être négative car un pouvoir opératif n'a pas de contraire mais varie de l'absence à l'exaltation. Donc (ce n'est pas cela), (je ne me décide pas à faire cela) sont : (je juge que) (c'est faux) et (je doute) (de faire cela) et (je ne fais rien) c'est (je me repose), quant à (je dors) ce n'est possible qu'au sein d'un sommeil lucide. L'emploi intuitif du signe non est souvent inapproprié, il signifie souvent l'absence de quelque chose et rien d'autre, ces R peuvent devenir des B et faire partie de l'objet de l'opération.

R doit respecter la gamme des possibles des opérations mentales, mais en principe le problème ne se pose pas si j'ai bien respecté le cadre formel de la proposition, car (je conçois que (R)) (ce que je n'imagine pas, je ne peux pas le dire, ce que j'imagine, je peux le dire (B)).

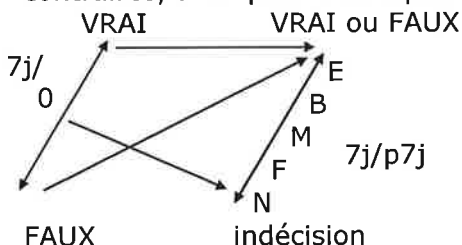
**. Concernant les B**

Je vis mentalement les R ce qui implique certaines contraintes formelles si je veux les signaler par des propositions de mots, j'exerce un pouvoir sur les B qui n'ont pas les mêmes contraintes.

B est une combinaison de concepts qui peut être beaucoup plus complexe que R, car elle est à la merci de toutes les fantaisies de 2 et 7dj. Cette combinaison, si elle existe telle qu'elle est, peut être vraie ou fautive, imprécise, complexe, mensongère, indécidable ou paradoxale. Aussi la seule véritable contrainte formelle qui pèse sur B, c'est que B est un concept qui n'est pas un R. Par contre B peut provoquer un R, sa vérité et son efficacité sont en permanence jugées par 7j. B peut être la représentation d'un R, d'une proposition, d'un ensemble de propositions, d'un transcendant, un texte, un livre, une équation, l'ensemble des mathématiques. Non seulement B peut être jugé mais aussi nié par plusieurs fonctions mentales. Ces négations ont un sens différent selon qu'il s'agit de l'évidence du souvenir (1) ou de la conscience (5), de l'analyse formelle de (2), de l'affirmation de la foi (9), du rejet ou de la fuite de (6), et tout cela peut avoir lieu en même temps.

**. Le jugement de vérité par la fonction arbitraire 7 j**

Dans mon monde mental, le véritable souverain en matière de jugement est 7j. D'abord quoi qu'il juge, il émet une proposition distincte de celle qu'il juge. Son jugement d'efficacité est plus important que son jugement de vérité qui reste secondaire pour le vivant, mais l'un peut impliquer l'autre. Ensuite, si l'efficacité n'a pas de contraires mais seulement des nuances, la vérité introduit des contraires, et comme 7dj est totalement libre à la différence de 2, des négations de contraires, des possibles de contraires, des permutations de possibles de contraires, avec pour conséquence le potentiel d'un océan de complexité.



Après avoir trié les tautologies et les contradictions formelles et à supposer que la qualité du jugement 7j/ soit dans la partie haute de son efficacité, on peut considérer que le résultat de son jugement de vérité p7j qui s'applique à la totalité des énoncés p de B ne soit distinct du vrai ou du faux. Si B n'en comprend qu'un, il devient un



un énoncé qualifié : pV ou pF d'où l'origine des contraires, mais ici il ne reste réellement que l'un deux. On peut considérer que :

V a une valeur logique affirmative.

F une valeur logique dénégative.

en évitant la confusion avec positif et négatif.

que pV est un énoncé affirmatif de p (ma huppe est là).

que pF est un énoncé dénégatif de p (ma huppe n'est pas là).

pF sera alors la négation de pV et on sera tenté d'écrire par commodité non p (non [ma huppe est là]).

Si B est composé d'un ensemble d'énoncés dans une architecture complexe mis dans un ordre arbitraire, B devient : (p1F, p2V, p3V, p4V) par exemple, et les « choses » s'arrêtent là pour 7j, c'est à 7d de décider ce qu'il veut faire du RB qualifié.

Mais la négation et surtout la double négation commence à poser un problème quand 7d exige de l'analytique de transformer l'information dénégative d'un énoncé en une information affirmative qu'il est plus apte à exploiter tout en respectant scrupuleusement le p7j. En échange de (ma huppe n'est pas là) mon analytique peut proposer la substitution (ma huppe est ailleurs). Quand l'énoncé est très précis comme (c'est un caillou), sa dénégation pourrait être remplacée par la richesse de tout ce qu'il n'est pas, qui peut inclure du paradoxal et aussi sombrer dans le stérile (ma huppe est dans le monde) dont la dénégation pose un grave problème, car si (ma huppe n'est pas dans le monde) où est-elle ? Ce qui mène au problème général des énoncés, ils peuvent être précis, clairs et exploitables, ou imprécis, flous et stériles dans leur forme affirmative ou dénégative.

Si au lieu de considérer les p qualifiés, je considère les p non qualifiés p1, p2, p3 et la possibilité de les qualifier V ou F, j'entre dans le domaine de la logique bivalente des énoncés qui me dit non pas ce qui est mais les possibilités de dire, indépendamment de ce que fait ou non ma huppe. Avec deux énoncés : (ma huppe est là) et (il fait beau) j'ai quatre éventualités : p1V, p1F, p2V, p2F, associées deux à deux toujours quatre éventualités : p1V p2V, p1V p2F, p1F p2V, p1F p2F. Soit un quadruplet. Si je cherche à présent toutes les affirmations logiques possibles qui soient vraies ou fausses pour chacun des quatre membres de ce quadruplet, c'est-à-dire seulement vraies pour le premier, le deuxième, etc... les deux premiers, etc... ou pour tous, j'obtiens 16 affirmations ou opérations logiques possibles. L'une d'elles est toujours fausse, c'est la contradiction, elle conclut que (ma huppe n'est pas une huppe et il n'y a plus de saisons). La plupart ne présentent que peu d'intérêt pour moi mais certaines me permettraient de dire que (je suis assuré de voir ma huppe ou qu'il fasse beau) ou (ma huppe est toujours là quand il fait beau) (seulement quand il fait beau, mais parfois aussi quand il fait mauvais) etc... Cela ne m'apprend toujours rien sur ma huppe mais en multipliant mes observations cela pourrait ou non me permettre de découvrir une relation entre ma huppe et le temps qu'il fait, ou de conclure (ma huppe vient quand elle veut quel que soit le temps) elle fait usage de sa liberté.

### **. Incompatibilité de l'analytique et de la logique**

J'ai longtemps cru que l'analytique était une fonction logique, que la logique était son « bébé », son trésor, en fait, il n'en est rien. J'ai toujours voulu faire « rentrer » les « carrés » de la logique dans les « rondelles » de 2, en fermant les yeux sur les incohérences, en louvoyant pour éviter de les confronter. Certains de leurs outils se ressemblent tout en restant fondamentalement différents, l'association n'est pas l'appartenance, la dissociation n'est pas la disjonction (ou) . 2 est un excellent géomètre, mais un très mauvais algébriste, un mauvais logicien. Il ne sait pas ce que c'est que le négatif, quand il distingue une chose elle est présente, elle n'est autre chose que du sens, et le flou fait partie de la nature même du sens, quand il descend son échelle de flou, il bute sur l'indistinction, sur l'absence, et derrière ou plus bas, il n'y a rien. La négation du sens, il ne sait pas ce que c'est sinon la négation de l'existence du sens, son inexistence. Pour lui l'indistinct, l'absence, l'inexistence, c'est le même concept, de même que le distinct, la présence, l'affirmation de l'existence, c'est le même concept, et comme le concept d'un concept est le même concept, l'affirmation (oui) de la présence (P) du distinct ( $\Delta$ ), c'est toujours du distinct ( $\Delta$ ). oui  $\equiv$  P  $\equiv$   $\Delta$ . Ces trois signes ne signalent que des nuances de sens du concept de la présence d'un sens. Un sens a des nuances c'est ce qui fait le charme de son flou et le flou de son sens. De même que la négation (non), l'absence (A) et l'indistinct ( $\cong$ ) sont des nuances du concept de l'absence d'un sens. non  $\equiv$  A  $\equiv$   $\cong$ . Ces deux concepts, fondamentaux pour 2 sont opposés mais pas des opposés symétriques car si l'absence d'une présence est une absence, l'absence d'une absence n'est

pas une présence mais toujours une absence, toujours rien. De même que l'absence, la négation, l'indistinction d'une négation, d'une distinction, d'une indistinction comme de tout autre concept c'est toujours rien. De ce fait la négation d'un concept (comme l'absence) peut être le même concept. C'est la deuxième tautologie ou axiome de 2 : (l'absence de l'absence d'un concept est une absence) à ces deux tautologies correspondent deux contradictions :

— le concept d'un concept est  $\Delta$  du même concept,

— l'absence de l'absence d'un concept est  $\Delta$  de l'absence du même concept, toujours fausses dans lesquelles on peut remplacer absence par négation ou indistinction. Les sens vrai et faux apparaissent alors comme catégories des tautologies et des contradictions dans les cases de 2, et comme simples concepts ils sont associés au pétale des valeurs logiques. Il ne faut pas confondre ces valeurs logiques avec les opérateurs de 2/ tels que U, Di U, etc... car 2 ne peut pas opérer (non, A,  $\equiv$ ) sur les G(w) de la mémoire, dès qu'un G(w) a été distingué comme (ma huppe) il ne peut disparaître de ma mémoire que s'il perd son p8. S'il peut annuler une duplication c'est en la confondant 2/Co avec son G(w) original, et il ne peut confondre son G(w) original qu'avec lui-même, c'est une opération nulle.

Il en est de même de l'inversion. L'inversion est un concept qui oppose un concept (un G(w)) à tout ce qu'il n'est pas au sein du tout (la mémoire m pour 2), et la mémoire (m) à rien, ce serait une opération dangereuse que 2 ne peut pas opérer. Par contre il peut construire en permutant des éléments comme les faces et les sommets d'un polyèdre, passer du cube à l'octaèdre, et de l'octaèdre au cube, le tétraèdre donne un tétraèdre symétrique et le dodécaèdre (12 faces pentagonales et 20 sommets) donne enfin l'icosaèdre (20 faces triangulaires et 12 sommets).

La logique est une méthode utilisée par 7dj pour conclure : ceci est vrai, ceci est faux. C'est une méthode de substitution (W . T . 6. 24). Pour que cela marche, il faut que toutes les choses soient « claires », que non (non p)  $\equiv$  p, que le négatif soit l'exacte symétrie du positif, que 0 soit un nombre, qu'une chose dont la réalité importe peu puisse être vraie ou fausse, que ou, et, non aient un sens. « La logique réalise une cohérence de signes » (W. T. 4. 1212). Pour elle le signe, la formule de signes c'est le principal, le sens l'accessoire, pour 2 le principal c'est le sens, le signe l'accessoire. La logique organise les possibles de tous les mondes possibles, de toutes les substances possibles, 2 organise la réalité d'un seul monde, le sien, la mémoire, d'une seule substance : le sens. 2 ignore les possibles, il ne gère que ce qui arrive, le possible ne fait pas partie de ses valeurs mais des valeurs de 7dj, il range les valeurs de 7dj dans une case avec tous les autres jouets de 7dj sans jamais se tromper de case, car l'utilisation de ces jouets : les formules de logique et des mathématiques, est interdite dans son monde. La logique est comme une courtisane qui offre à 7dj des merveilles qui permettent de construire des ponts et d'envoyer des engins dans l'espace, en comparaison 2 est un bibliothécaire borné qui range des livres et qui propose quand on lui demande des combinaisons des extraits de ses livres. Evidemment 7dj qui a beaucoup d'objectifs et peu de moyens demande à 2 de l'aider à faire fonctionner ces jouets, et 2 comme ce n'est pas pour son monde et qu'il répond à toutes les demandes aide 7dj à monter et utiliser ces jouets.

Curieusement le vrai et le faux sont pour 2 comme la catégorie « oiseaux » de (ma huppe), et comme de simples concepts hors de leurs cases, en particulier dans des concepts complexes. Comme (ma huppe), ni plus, ni moins. Dans sa case, une tautologie est comme ma huppe : (elle est toujours vraie) comme (ma huppe "est" toujours un oiseau). C'est une tautologie relative à sa case, mais comme elle est toujours vraie (elle est vraie pour toutes les cases), c'est une tautologie absolue. Mais comme (la cat (oiseaux) n'est pas un oiseau) (tautologie relative), ((vrai) n'est pas une tautologie) (tautologie relative), (vrai "est" une valeur logique) comme (la cat (oiseaux) est associée à la case cat (animaux)). Comme il existe des relations transverses entre (ma huppe) et les G(w) des autres cases (mon jardin), il pourrait exister des relations transverses entre (vrai) et d'autres sens, en l'occurrence (ma huppe) n'est pas (vrai), pas plus qu'elle n'est (mon jardin), (ma huppe) est un sens présent dans la réalité de ma mémoire. Hors de sa case (vrai) est un contresens pour tous les G(w) de ma mémoire, par contre l'énoncé (ma huppe est dans mon jardin) peut être vrai ou faux car vrai est une valeur logique utilisée par 7j pour qualifier les énoncés des propositions imprécises et par lui seul. Mais ici (vrai) n'est pas une catégorie de sens pour cet énoncé qui n'est pas une tautologie, vrai est un simple concept qualificatif comme (beau), (vert), (émouvant), un peu particulier puisque ce concept est spécifique du jugement de vérité et que le jugement de vérité est un jouet élémentaire de 7dj. Vrai et faux ne sont pas des valeurs de 2 comme le sont la présence et l'absence mais des valeurs de 7dj, leur droit de cité dans ma mémoire est

strictement encadré, alors que tous les  $G(w)$  de ma mémoire sont présents (oui P distinct) (tautologie absolue). Tout ce paragraphe est un énoncé B complexe que je qualifierais de vrai avec une assurance suffisante.

2 et la logique bivalente sont donc incompatibles, pas dans un sens absolu puisqu'on y trouve des coïncidences mais parce que l'une est une méthode et l'autre une fonction mentale qui applique d'autres principes même si on pourrait, puisque l'objectif de la logique est d'offrir la possibilité de représenter tous les mondes possibles, et qu'il n'y a pas une logique mais des logiques comme il y a des géométries non euclidiennes, en donnant à cette logique les axiomes de 2 lui donner la possibilité de représenter les possibles du monde de 2. C'est pourquoi, si j'ai signalé cette fonction par le mot « analytique » qui désigne une section des mathématiques, parce qu'il me fallait en trouver un, je préfère utiliser le signe 2.

### . Les contraintes formelles de 2

Dans ce qui précède je remarque que les possibilités de 2 ont des limites en partie dues à ses grilles fondamentales et ses opérateurs mais aussi à son environnement, en particulier le potentiel de liberté sans limite de la fonction volontaire qui pourrait l'entraîner dans les zones dangereuses des contradictions paradoxales. Ces interdictions qui semblent à la fois le contraindre et le protéger, tout comme la vitesse de la lumière et la constante de Planck semblent protéger le monde extérieur de toute indétermination chaotique, sont à rechercher dans les propriétés formelles de son monde et dans ce qu'il ne peut pas faire.

Dans chacune de ses opérations 2 réaffirme ses axiomes de même que le mathématicien réaffirme les siens dans chacune de ses opérations. Mais la différence entre lui et le logicien c'est que 2 ne semble pas avoir créé ses axiomes, ils étaient dans son berceau comme cadeaux de naissance et qu'il ne peut pas les changer à sa guise, pas plus que le physicien ne peut changer la constante de Planck. C'est sa première contrainte et sans doute l'origine de toutes les autres.

La deuxième contrainte c'est que le concept d'un concept c'est toujours le même concept et que l'absence de l'absence d'un concept est une absence. Comme une catégorie est un concept, le concept d'une catégorie c'est toujours elle-même, 2 ne peut pas se perdre dans ces directions.

$((\text{oui } P \wedge) G(w) \equiv G(w)) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

$((\text{non } A \cong) G(w) \equiv (\text{non } A \cong)) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

autres tautologies ( $\cup Ca (\text{cat (vrai)})$ ) :

— Toute catégorie est la catégorie d'une case :

$(\forall \text{cat } (w)), \exists Ca : Ca (\text{cat } (w))) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

— Tout  $G(w)$  est associé à une case et la catégorie de cette case :

$(\forall G(w), \exists Ca : G(w) \cup Ca (\text{cat } (w))) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

— Tout  $G(w)$  est distinct de la catégorie de sa case :

$((\forall G(w)) \cup Ca (\text{cat } (w))) \Rightarrow G(w) \wedge \text{cat } (w) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

— Une catégorie ne peut être la catégorie de deux cases distinctes :

$(\forall \text{cat } (w) \text{ et } \forall (Ca1 \wedge Ca2), Ca1 (\text{cat } (w)) \text{ et } Ca2 (\text{cat } (w))) \cup Ca (\text{cat (faux)})$

— Le sens d'une catégorie est associée à la case d'une autre catégorie :

$(\forall Ca1 (\text{cat1 } (w)), \exists Ca2 \wedge Ca1 : w (\text{cat1}) \cup Ca2 (\text{cat2 } (w))) \cup Ca (\text{cat (vrai)})$

Toutes ces dernières tautologies et contradictions sont les propriétés formelles des tableaux de sens.

2 ne peut opérer sur ses  $G(w)$  ni la négation, ni l'absence, ni l'indistinction, son pouvoir opératif général n'est pas réversible :  $(2/ (\text{non } A \cong) G(w) \Rightarrow (\text{non } A \cong)) \cup Ca (\text{cat (faux)})$ , seules les opérations de ses opérateurs tels que  $\cup$  et  $\cap$ ,  $Du$  et  $Co$  le sont. C'est-à-dire qu'elles permettent par leur succession de revenir à l'état initial, mais ces opérations ne concernent que des assemblages, elles ne détruisent pas les produits  $G(w)$  de la distinction de 2/. A noter que  $Se$  ne supprime ou ne réduit que les espaces dupliqués par  $Ae$ , comme  $Co$  avec  $Du$ , pas les modèles de ces espaces virtuels. Ces opérations sont symétriques. On pourrait considérer qu'un groupe de sens dissocié soit la négation partielle d'un groupe de sens associé, la négation ne portant que sur l'association, mais là encore la double négation ne s'applique pas, la réitération de  $\cap$  ne donnant rien. Ces opérations ne présentent aucun danger, elles se portent sur des ensembles finis et ne peuvent créer que des ensembles finis. Di a l'apparence d'une division qui distribue des  $G(w)$  sur une architecture finie, en général régulière. Mais il est impossible à Di de répartir quelque chose sur une absence d'architecture, c'est-à-dire sur rien, donc impossible de diviser par zéro. Pas possible non plus de répartir ou d'associer rien sur une architecture ou l'une de ses cases, donc de multiplier par zéro.

L'inversion est exclue comme toutes les opérations dangereuses que 7dj pourrait imaginer, 2 ne peut pas créer d'autres opérateurs au-delà de ceux qu'il possède déjà, pas plus qu'il ne peut modifier ses axiomes.

2 partage avec la logique des valeurs logiques telles que : et, ou, donc, si, etc... ce ne sont pas des opérateurs, mais des conjonctions qui lient des groupes de sens dans le cadre de la construction des propositions, des énoncés, ou des suites d'opérations dans le cadre des structures comportementales. Ces dernières sont assimilables à des méthodes de résolution comparables à des formules de logique ou des équations destinées à obtenir des résultats. Elles sont semblables aux jouets logiques de 7dj. 2 ne les met pas en œuvre de lui-même, ce sont les objectifs que 7dj lui adresse qui les déclenchent.

Les propositions de 2 ne sont pas nécessairement utiles ou raisonnables. Il ne juge pas ce qu'il produit, c'est à 7j de juger ce qui est exploitable ou non. 2 n'a pas d'intention, il n'affirme rien comme vrai, ne nie rien comme faux, sinon ce qui est conforme ou non aux propriétés de son architecture, qui se borne à dire que la catégorie des tautologies est cat (vrai) et celle des contradictions cat (faux).

Ce tour d'horizon rapide et incomplet me permet de préciser le concept de contraintes formelles de 2. L'origine de ces contraintes n'est pas démontrable.

### **. Champ d'une logique**

2 est le maître du rangement de ce qui arrive, 7dj le maître des possibles et de tous les possibles possibles, donc de tous les concepts paradoxaux dont tout lui-même qui a fait les délices des sophistes. C'est la raison pour laquelle une théorie logique (une logique) a besoin de se prémunir en posant ses axiomes même s'ils sont des évidences intuitives contre leur possible négation et en définissant ses termes et ses critères de démonstration.

Une théorie logique est un système hypothético-déductif qui permet de valider des conclusions relativement à ses hypothèses initiales (axiomes et définitions eux-mêmes non démontrés). Une réalité de sens de 2 n'est pas une conclusion logique, mais une vérité empirique conforme à l'existence de 2 qui n'est pas une théorie logique, même s'il possède des propriétés formelles, mais une réalité incontournable. L'intérêt de la logique c'est qu'elle est la science des possibles. C'est la raison pour laquelle la logique, ou plutôt l'ensemble des théories logiques possibles, constitue un outil privilégié de 7dj lui permettant de connaître les conditions nécessaires et les réalités empiriques indispensables à la réalisation de ses propres possibles.

Une théorie logique ouvre un champ de possibles, celui de ses axiomes. Ce champ ne recouvre pas tous les possibles mais seulement une partie. Pour élargir ce champ elle dédouble ses axiomes, les permute, voire en abandonne. C'est ainsi que sont nées les géométries non-euclidiennes et les logiques multivalentes dont certaines rejettent le principe du tiers exclu. Evidemment une logique qui s'appuie sur des vérités empiriques valide dans son champ de possibles des conclusions réalisables dans le réel. Alors que celles qui s'écartent de ce fondement empirique ou intuitif pour élargir leur champ affaiblissent d'autant, jusqu'à la stérilité, la valeur et la compréhension de leurs conclusions.

Si une théorie logique rencontre dans son champ une contradiction avec l'un de ses axiomes elle s'effondre, sinon elle devient non contradictoire tout en restant relative à ses axiomes non démontrés. Mais une théorie logique dont le champ parviendrait à atteindre tous les possibles possibles verrait ce champ s'étendre à son propre système, à elle-même, ses axiomes, définitions et règles de déduction. Elle deviendrait alors une théorie catégorico-déductive qui aurait comblé les aspirations des Grecs. Cependant, les possibles c'est ce qui peut être ou ne pas être, les possibles des possibles ce qui peut être et ne pas être, tous les possibles des possibles, c'est tous ces possibles. Tout dans le sens le plus absolu est un concept paradoxal identique à tous les possibles des possibles, qui contient aussi tous les ensembles qui se contiennent et ceux qui ne se contiennent pas, et qui ne respecte pas la bivalence ( $p$  ou non  $p$ ). Aussi cette théorie logique ne déduirait rien d'autre que : (tout ce tout) est ( $PA$  oui non  $\Delta \cong$ ), ne pourrait conclure rien d'autre et sa stérilité serait aussi absolue que ce tout.

### **. Critères logiques de construction d'une métaphysique**

Dans sa métaphysique Aristote a longtemps cherché l'origine du mouvement. Dans ses dix catégories générales (Top I, 9) seules les deux dernières : l'action et la passion, désignent des verbes autres que des verbes d'état. Mais il a bien vu qu'une catégorie, c'est-à-dire un concept ne pouvait pas créer de changement, pas plus qu'un système tautologique. C'était un casse-tête, même en déplaçant le problème du présent aux origines et en cherchant vainement la

tautologie miraculeuse, en fait fumeuse, du moteur immobile qui ne pouvait satisfaire pleinement son esprit logique.

La métaphysique chinoise ne s'embarrasse pas de logique, elle puise dans la beauté de la nature qui l'entoure les significations intuitives dont l'harmonie peut entraîner l'adhésion de la pensée. Aussi elle affirme un moteur immobile constitué du ciel et de la terre, qui ne crée pas seulement du changement mais engendre trois fils et trois filles dont deux sont immobiles : l'ordre de la montagne, la paix du lac, et quatre mobiles, chacun à sa manière : l'eau qui s'écoule, le tonnerre qui rompt, le bois qui pousse, le feu qui révèle. Un ensemble élégant de principes impersonnels dont les interactions et les combinaisons peuvent paraître refléter les situations multiples auxquelles les hommes sont confrontés.

Pour la cabale, la métaphysique mystique juive, bonne mystique, mais pauvre logique, qui naît au Proche-Orient entre le IIIe et Ve siècle, la pensée s'oriente vers une théorisation du chaotique, dont la formulation s'est développée en Espagne au XIIIe siècle. Pour simplifier, le chaotique crée un dieu qui crée un monde, le nôtre. C'est une absurdité car le chaotique n'a d'autre puissance que lui-même. Pour donner un semblant de logique à leurs spéculations (ils connaissaient les Grecs), les cabalistes ont noyé le poisson dans une complexité d'explications paradoxales tordues dans lesquelles l'esprit se perd. C'étaient des mystiques gouvernés par 9, pas des logiciens, on peut les comprendre. Mais il faut le reconnaître, ils avaient bien cerné le chaotique et le rôle qu'il devait jouer dans la construction d'une métaphysique.

Car si un système tautologique aristotélicien ne peut pas créer de mouvement de lui-même, il le peut pourtant en interdisant par la contradiction les possibles d'un universel chaotique qui le contient tous, à conditions qu'ils coexistent ensemble. Ils sont nécessairement deux. Le chaotique n'est que l'ultime possible du champ des possibles de la logique, les contenant tous dans l'indifférenciation et l'indistinction, à la fois inertes et opératifs, leurs inverses et leurs contraires. Il ne peut détruire son compagnon puisqu'il le contient pas plus qu'il ne peut se soustraire à lui, s'il est consistant. Le système formel est constitué de tautologies et leurs doubles négations. Ce sont ces dernières qui sont opératives en niant des possibles. L'interaction, ou si l'on veut l'intersection des deux, en supprimant la plus grande partie des possibles du premier tout en préservant une parcelle de son dynamisme, peut créer un monde doté de mouvements cohérents, non seulement dans le champ des possibles mais dans celui du réel. Car le réel devient une certitude logique quand le champ des possibles se réduit à un seul possible. Le réel n'est rien d'autre, et pourquoi pas notre monde.

Concevoir notre monde baignant dans un chaotique est aisé, la présence d'un système tautologique additionnel organisant un agencement local l'est moins, mais pas moins qu'un multivers.

Une métaphysique n'a pas pour but de démontrer l'indémontrable, mais de proposer un possible acceptable pour la pensée, à condition de respecter un minimum de critères logiques afin d'éviter les pires absurdités.

#### **. Métaphysique : signalement du (facteur X) et du (facteur Y)**

Je constate que dans mon monde mental comme dans le monde extérieur existent des contraintes. Je ne connais pas toutes ces contraintes, seulement quelques unes : les contraintes formelles de 2 dans mon monde, les contraintes des lois universelles de la physique et des autres sciences de la nature dans le monde extérieur. J'ignore l'origine de ces contraintes, mais dans les deux cas je postule que cette origine est extérieure à ces deux mondes qui sont les seuls que je connaisse et qu'elle est unique. (premier postulat).

Bien que le sens de (contraintes extérieures) soit flou, il est suffisamment distinct ( $\Delta$ ) de l'absence ( $\cong$ ) pour que je puisse signaler sa présence, et pour me prémunir de toutes mes préventions sémantiques et culturelles je préfère choisir un signe neuf, vierge de toute attribution de sens, soit le (facteur X).

Curieusement bien que j'ignore tout de ce (facteur X), je peux parfaitement le trianguler, car je possède deux bases solides : les contraintes de ces mondes, et ces bases sont suffisamment éloignées et étrangères l'une à l'autre pour me fournir, comme à tout bon géomètre, l'assurance d'une bonne triangulation. Si je n'avais qu'une base, je ne pourrais rien conclure, mais avec deux bases je peux conclure que tout ce que je perçois de commun dans mes deux visées appartient à ce (facteur X) et ce qui ne l'est pas appartient à la nature propre de ces mondes. La matière et la conscience qui distinguent tant ces deux mondes ne lui appartiennent donc pas. Par contre, mon présent et la causalité des horloges sont distincts, mais elles ont en commun d'être des formes possibles d'une même temporalité. Il en est de même des espaces virtuels de 2 et de l'espace des règles extérieures, distincts mais

suffisamment proches pour me parler l'un comme l'autre de la spatialité. Mais ce qu'il y a de plus commun dans ce que je perçois dans mes visées c'est la nature formelle des contraintes : dans les deux cas, les propriétés sont toujours vraies, ce sont des tautologies, et ce sont parfois les mêmes.

Dans ces deux mondes, la présence d'une chose équivaut à son existence et sa distinction (oui  $\equiv P \equiv \Lambda$ ), et son absence à son inexistence et son indistinction (non  $\equiv A \equiv \cong$ ). Une chose comme un concept est présent ou absent. Une chose comme un concept ne peut être à la fois présent et absent. La présence est distincte de l'absence (oui  $P \Lambda$ )  $\Lambda$  (non  $A \cong$ ). Dans ces deux mondes tout se transforme mais on ne peut pas détruire la substance même des choses : le sens, l'énergie.

Ce qui caractérise le (facteur X), c'est qu'il impose à nos deux mondes des tautologies, en particulier le principe du tiers exclu, absolu en ce qui concerne la présence et l'absence. Mais cette tautologie ne s'impose pas nécessairement hors de nos deux mondes où trois seuls cas semblent possibles : la présence est distincte de l'absence (a), la présence est indistincte de l'absence (b), la présence est à la fois distincte et/ou indistincte de l'absence (c). (a) et (b) sont contradictoires, (c) les contient et les valide toutes les deux. Si (a) et le (facteur X) sont cohérents, (b) est cohérent avec un autre facteur : le (facteur Y). Dans ce dernier (tout est possible et impossible dans l'indistinction), c'est le principe fondateur du (facteur Y), il n'a qu'un axiome qui ne se contredit pas lui-même.

La consistance formelle du (facteur X) n'est pas assurée, mais comme ses contraintes existent dans nos mondes, son existence reste une réalité empirique. Comme une tautologie ne peut être impliquée que par une autre tautologie, le (facteur X) est essentiellement un système tautologique. Par contre le (facteur Y) ne l'est pas, il contient à la fois l'existence et la non existence de toutes les natures et de toutes les substances, y compris la conscience et la matière de nos mondes, sa propriété est le chaotique.

Les contraintes formelles du (facteur X) ne changent pas (deuxième postulat), quel que soit le lieu et le temps. Le (facteur X) est immuable, permanent, omniprésent. Comme tout système tautologique le (facteur X) est aspatial, atemporel, c'est ainsi qu'il peut être omniprésent. Comme l'immuable ne peut pas créer de variable, tout ce qui est variable dans nos mondes ne peut lui appartenir mais appartient au (facteur Y), et en premier lieu le temps et l'espace.

Comme je l'ai noté au chapitre précédent, c'est l'interaction (ou l'intersection) du (facteur Y) et des doubles négations des tautologies du (facteur X) qui peut créer un monde. Aussi je peux considérer nos deux mondes comme le résidu de l'interaction de ces deux facteurs. Quel que soit ce produit, il est compatible avec le facteur (Y) qui contient tout et son contraire, il faut donc seulement qu'il soit compatible avec le (facteur X). Je ne m'intéresserai donc pas au (facteur Y) qui ne m'apprendrait rien mais uniquement aux tautologies du (facteur X).

C'est plus facile qu'il n'y paraît, car je peux aisément imaginer une petite poignée de tautologies qui tombent pile- poil (est-ce de la chance ?) avec les propriétés générales de nos deux mondes. Ce sont les suivantes avec leurs doubles négations :

- (a) (oui  $P \Lambda$ )  $\Lambda$  (non  $A \cong$ )  $\Rightarrow$  non ((oui  $P \Lambda$ )  $\cong$  (non  $A \cong$ ))
- (b) (spatial)  $\Lambda$  non (spatial)  $\Rightarrow$  non (spatial  $\cong$  non spatial)
- (c) (unique)  $\Lambda$  (multiple)  $\Rightarrow$  non (unique  $\cong$  multiple)
- (d) la présence (oui  $P \Lambda$ ) est variable  $\Rightarrow$  non (oui  $P \Lambda$  invariable)
- (e) (les pouvoirs opératifs)  $\Lambda$  (inerte)  $\Rightarrow$  non (pouvoirs opératifs  $\cong$  inerte)

et leur corrélation (f) telle que :

(spatial) (unique) (variable) (inerte) (oui  $P \Lambda$ )  
 (non spatial) (multiple) (variable) (pouvoirs opératifs) (oui  $P \Lambda$ ) }  $\Lambda$  (non  $A \cong$ )

La corrélation (f) crée non pas un mais deux mondes :

- le monde extérieur dont l'espace est unique et variable, son ensemble n'est pas doté de pouvoirs opératifs généraux, mais d'une substance inerte.
- le modèle de mon monde mental, aspatial, multiple (je ne suis pas seul) doté de pouvoirs opératifs internes mais pas de substance comparable à celle du monde extérieur.

+ à noter que la variance crée de la temporalité, les deux sont indissociables, pour être (oui  $P \Lambda$ ) elle ne peut se produire dans l'atemporalité sous peine d'être indistincte d'elle-même (non  $A \cong$ ), et sans variance, c'est-à-dire sans mouvement ni changement, ces mondes seraient immuables, permanents, le temps serait indistinct donc (non  $A \cong$ ). Dans le monde extérieur, cette variation temporelle est celle de son espace entraînant avec lui la substance inerte dont il est doté. Alors que l'aspatialité du monde mental ne peut pas changer de taille, sa variation

n'est que celle qui résulte de ses pouvoirs opératifs, et sa temporalité est liée au présent de leurs opérations.

La condition de distinction (oui P  $\Delta$ ) implique pour chacun de ces deux mondes des contraintes spécifiques qui n'ont aucun sens l'un pour l'autre, compte tenu de leurs différences.

### **. Pour le monde extérieur**

Mes modestes connaissances en physique m'amènent à penser que l'état comme la position spatiale des choses est certes déterminé par un jeu de lois, tout en restant purement accidentelle, résultat de chocs et de fusions, d'interactions, dans un étirement possible spatio-temporel qui s'étend d'une exigüité extrême à l'indéfini, alors que l'essentiel des lois, des constantes universelles, des limites et des modèles, ont avant tout pour raison d'être d'éviter que l'espace et son contenu inerte ne sombrent dans l'indistinction, celle de l'infini, de l'aspatialité pour ce monde, et aussi celle qui surviendrait si deux particules se retrouvaient dans le même lieu spatio-temporel. Quelques exemples :

— Toute la physique relativiste, les transformations de Lorentz, la constance de la vitesse de la lumière et la limite qu'elle représente, montre le type même d'une interdiction formelle afin d'éviter l'indétermination spatiale d'une particule dans une vitesse infinie.

— La loi de Planck  $E = hc/\lambda$  fait apparaître trois limites : la longueur de Planck  $U_e = 4,06 \cdot 10^{-35}$  m, soit la taille minimale de l'espace que peut occuper une particule, sans oublier qu'elle est aussi la taille minimale de tout ce monde. Le temps de Planck  $U_t = 1,35 \cdot 10^{-43}$  s, soit la durée minimale d'une transformation, d'une interaction, car les transformations ne peuvent être instantanées, sinon deux successives seraient indistinctes. La masse  $U_m = 5,47 \cdot 10^{-8}$  kg, soit la masse d'une particule pour l'espace de Planck, à partir duquel les masses des particules décroissent inversement proportionnellement à la croissance des espaces qui peuvent les contenir. Sans oublier une dernière constante, celle de l'énergie totale de toute la substance inerte de ce monde.

— Comme Planck l'a remarqué, ces trois valeurs :  $U_e$ ,  $U_t$ ,  $U_m$ , doivent être considérées comme des unités universelles, car si l'on exprime toutes les grandes constantes dans ces unités, elles valent 1 : la vitesse de la lumière  $c = 1 U_e U_t^{-1}$ , la constante de Planck :

$h = 1 U_e^2 U_m U_t^{-1}$ , la constante de gravitation  $\gamma = 1 U_e^3 U_m^{-1} U_t^{-2}$ .

— Comme  $\lambda m = \lambda E/c^2 = h/c = 2,21 \cdot 10^{-42}$  m kg =  $1 U_e U_m$

et  $g \lambda d^2 = \gamma h/c = 1,474 \cdot 10^{-52} \text{m}^4 \text{s}^{-2} = 1 U_e^4 U_t^{-2}$  car  $g = \gamma m/d^2$ , la masse ou l'énergie (en GeV =  $1,6 \cdot 10^{-10}$  J) apparaît comme une propriété de l'espace  $\lambda$  qu'elle occupe, et la gravitation  $g$  comme la propriété d'un volume  $\lambda d^2$ , en particulier sa valeur à la surface de l'espace de cette particule quand  $d = \lambda$  et  $g \lambda^3 = \gamma h/c$ , comme la propriété de son propre volume  $\lambda^3$ . Il suffit donc de connaître une de ces valeurs pour connaître toutes les autres.

Pour un ensemble  $n$  de particules et comme  $\lambda = h/cm$  :  $G = ng = \sum^n \gamma h/c \lambda d^2 = \sum^n m\gamma/d^2$

Si  $n$  particules de masse  $m$  d'un ensemble homogène tel que leur masse totale  $M = nm$  (par exemple des nucléons de masse  $m = 1,67 \cdot 10^{-27}$  kg pour  $\lambda = 1,323 \cdot 10^{-15}$  m),  $G = nm\gamma/d^2 = M\gamma/d^2$  formule familière, mais aussi  $G = n\gamma h/c\lambda d^2$ . Pour la terre avec  $M = 5,97 \cdot 10^{24}$  kg,  $n = 3,58 \cdot 10^{51}$  et  $d = 6,37 \cdot 10^6$  m, on retrouve évidemment  $G = 9,81 \text{ms}^{-2}$ , la terre se comporte comme une particule fictive de longueur d'onde  $\lambda/n$ . L'espace s'avère une donnée incontournable liée à l'énergie par la loi de Planck.

— A la première étape de l'expansion de cet espace, l'énergie est tellement confinée par ces contraintes formelles qu'elles agissent comme un ressort qui la divise en masse instables mais égales selon une symétrie cubique (8  $U_e$  par  $U_t$ ), icosaédrique (12  $U_e$  par  $U_t$ ), voire dodécaédrique (20  $U_e$  par  $U_t$ ), d'une très grande précision.

— Toutes ces particules sont spatiales et ne peuvent pas occuper le même espace. Pour l'éviter deux classes de phénomènes : des collisions qui génèrent des transformations, et une série d'organisations de l'énergie (les atomes) dans des micro espaces, structurés en couches très précises, très stables, grâce à un jeu d'interactions et au principe d'exclusion de Pauli sans lequel notre univers serait chaotique.

— Par contre, il n'y a pas nécessairement de limite supérieure à cet espace. Comme il est variable, il peut toujours augmenter de sa limite inférieure :  $1 U_e$ , à une taille indéfinie, mais toujours finie. C'est la loi de Zénon corrélatrice au paradoxe du même nom : si la cible est à l'infini (dans le facteur  $Y$ ) quelle que soit la vitesse finie de la flèche, elle n'atteint jamais la cible.

— Le (facteur X) n'a pas d'intention mais, si la probabilité de la participation accidentelle d'une particule très stable comme le proton dans une molécule organique (un acide aminé) est extrêmement faible, elle devient une certitude si le nombre de ces particules est suffisant.

— En biologie nous remarquons aussi des constantes comme la structure du centrosome, de l'ADN, etc... qui sont aussi universelles que la loi de Planck. La diversité s'inscrit dans un cadre déterminé.

### **. Pour le monde mental**

Privé d'espace réel, ce monde ne peut guère accueillir que du sens, ce qui présente beaucoup moins de risques, d'autant plus que son incohérence initiale est la condition même de son mouvement. Les pouvoirs opératifs comprennent des fonctions volontaires et d'autres involontaires, monotones ou automatiques. Ces dernières ne réagissent qu'aux sollicitations des volontaires, sinon elles ne font rien. Pour éviter la cacophonie et les divisions internes, il ne peut y rester qu'une fonction volontaire limitée à sa liberté de vouloir choisir et une poignée de fonctions non volontaires suffisamment étrangères les unes aux autres pour ne pas s'empiéter.

A sa naissance ce monde est presque vide, il se remplit du sens désordonné des balbutiements du volontaire. Ce sens qui s'accumule dans la durée nécessite un rangement, c'est ce que fait 2. L'expérience me montre qu'il reste neuf fonctions, huit seraient peut-être plus aléatoire et dix superflu. Il y a peut-être dans le (facteur X) une tautologie qui entre deux possibles affirme le plus simple contre le plus complexe. La fonction motrice est étonnante car elle relie les deux mondes, réalise la concordance de leurs temporalités, permet au vivant de s'enrichir des informations extérieures et d'agir sur celui-ci. C'est paradoxal.

Enfin, si les sociétés humaines sont divisées par leurs langages, la nature même du sens, c'est-à-dire aussi des émotions, de la conscience, est universelle et nous la partageons non seulement avec les autres hommes mais aussi avec tout le règne du vivant, des premières bactéries jusqu'à nous-mêmes.

Dans cette étude, je voulais montrer que la véritable cause des choses n'avait pas nécessairement une origine temporelle mais pouvait se situer dans un permanent intemporel logique. Les (facteurs X et Y) ne sont ni l'un, ni l'autre des dieux, ils n'ont pas de volonté. L'un est l'ultime possible du champ des possibles, l'autre un système de tautologies consistant dont les doubles négations interagissent sur le premier. La puissance de ce dernier semble résonner dans de nombreux couples de concepts incontournables présents dans les grilles de l'analytique, tels que : qualité-quantité, spatial-non spatial, présence-absence, singulier-multiple, variable-invariable, etc... qui me parlent de lui.

Si vous souhaitez recevoir un exemplaire papier de cet ouvrage, envoyez un billet de 20 euros à Jean-Louis TRIPON 6 rue Monastir del Camp 66300 Thuir (France), sans oublier d'indiquer votre adresse postale (franco de port pour le monde entier).

Si vous souhaitez éditer cet ouvrage en langue française ou étrangère, écrivez à la même adresse.